

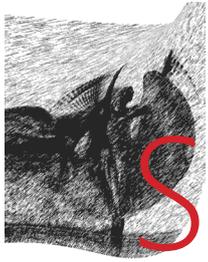
# RECUEIL de NOUVELLES

Concours d'écriture de nouvelles 2019



©Elisa Fuksa-Anselme

"LE MOUVEMENT À L'EXERCICE"



# Sommaire

pages

## Introduction

### Nouvelles catégorie + de 16 ans

À reculons	Coup de cœur de Jacqueline	4
Ballade en hiver		6
Cœur en mêlée	Coup de cœur de Daniel	9
Couché, mais pas à terre...		12
Des Biceps aux Jumeaux		15
Ego ego sum		19
Fin de course	Coup de cœur de Josette	23
Immersion		26
La drôle de fleuriste		28
La femme aux flamants	Deuxième prix	29
La grâce du cygne		32
La légèreté d'un papillon	Troisième prix	34
La prison "Alpin" d'Amsterdam		37
La routine		40
Le discobole		43
Le funambule		45
Les raquettes de Kahnawake		48
Les tâches rouges		50
L'essentiel	Premier prix	53
Odette		56
Pas de danse	Coup de cœur de Micheline	58
Premier marathon		61
Tenir à un fil		63
Toujours plus	Coup de cœur d'Arlette	66

### Nouvelles catégorie - de 16 ans

Ça bouge en Formule 1 !		70
D'un mouvement à l'autre		72
Jean et le mouvement baroque	Premier prix	75
L'homme qui n'aimait pas les pauvres		77
Mouvement de population		80
Mouvement d'humeur	Deuxième prix	82

Règlement		84
-----------	--	----

Remerciements		85
---------------	--	----

Le mot du parrain		86
-------------------	--	----

## INTRODUCTION

Initié en 2016 par La Fourmillière (centre socio-culturel de la Communauté de Communes Cœur de Maurienne Arvan), dans le cadre de la semaine intergénérationnelle de Saint-Jean-de Maurienne, le concours d'écriture de nouvelles est reconduit et est porté depuis 2018 par l'Association Le Colporteur.

Il était ouvert du 1<sup>er</sup> mars au 31 juillet (date limite de dépôt des tapuscrits).

La thématique proposée était « Le mouvement à l'exercice » (ou aborder la beauté du sport et du mouvement).

Six textes, catégorie "moins de 16 ans", et vingt-quatre textes, catégories "plus de 16 ans", ont été soumis aux membres du jury, provenant de toute la France et même de Belgique.

Une table ronde, animée par Jacqueline Vincent, était organisée le dimanche 20 octobre à 14h00. Les auteurs des nouvelles étaient invités à lire un extrait de leur écrit et à partager leurs expériences.

La remise des prix a eu lieu dans le cadre du 30<sup>e</sup> Salon du Livre, le dimanche 20 octobre 2019.

Le jury a attribué....prix et ....coups de cœur.

À vous de découvrir.

Les textes qui suivent vous sont transmis dans leur intégralité, sans aucune correction orthographique de notre part.

Titre : **À reculons**

Auteur : **Kellerer Jean-Charles**

Le doux souffle du vent caresse les narines éplorées d'un vingtenaire en mal d'affection. Au loin, la brume épaisse a chassé les évocations géologiques des collines d'Alsace bossue. J'ai peur de l'avenir parce que je ne sais pas ce qu'il va comporter. J'ai peur de l'existence parce que je ne sais pas ce qu'elle va me réserver. Dans ce qu'elle a de plus beau. Dans ce qu'elle a de plus détestable. Il se fait tard. J'ai froid. La ligne d'arrivée n'est qu'à deux cents mètres. Je n'aurais rien à regretter. Absolument rien.

Les rares lampadaires encore en marche éclairent un stade communal en proie aux tribunes les plus clairsemées. J'ai laissé ma citadine italienne grise sur le parking, à côté des peupliers, des champs de colza et des jeunes filles en fleur. Ça pue le bucolisme par pelletées de douze et barquettes de quinze. Ça suinte la « France périphérique » et son odeur à des kilomètres à la ronde. La piste est rougie par la terre battue. La piste est rougie par la sueur émanant de la concurrence. C'est la beauté du sport. L'avanie de la puissance. L'opprobre de la force physique. L'estrade est pleine de maris au costume noir vif puant l'adultère et de demoiselles symbolisant la déliquescence d'une génération. J'ai le doux sentiment que c'est une réunion de cornards sous couvert d'un championnat propre à l'idée régionaliste. L'alsacien est un être particulier : il baragouine des pronoms devant des prénoms, il regrette son vote d'Avril 2013, il est nostalgique sous couvert de Nouvelle-Austrasie comme bouc émissaire.

Ma montre mécanique japonaise me dit que c'est bientôt le dénouement. Je suis un pessimiste de nature. Ça ne laisse rien présager de bon pour la suite des événements. Athlétiques, principalement. Je dois me faire confiance. Je dois lui faire confiance. Il me regarde depuis là où il est. Il a le regard saillant et quelques poils non-peignés sur le visage. Il a l'uniforme propre de ces jeunes encore à disserter sur les citations d'Hegel ou les phrases trop courtes de Roger Nimier. Je lui ai glissé un signe propre comme j'en ai l'habitude : le pouce tourné vers le ciel et l'index dirigé au cœur. Je ne sais pas véritablement ce que cela signifie. C'est lui qui me l'a appris, au détour d'un entraînement et d'une troisième mi-temps fêtée aux cocktails sans alcool et aux cigarettes en chocolat. Je fantasme sa réussite sportive comme j'illusionne le charnel des courbes d'une femme à la longue chevelure châtain clair et aux jambes interminables.

Il est là où il a envie d'être. Je dois me rassurer. C'est mon rôle. La concurrence m'horripile. Tout est tellement plus facile aux entraînements. Tout est tellement plus facile quand ce n'est pas la course à la compétition acharnée, obstinée, forcenée. Antoine Blondin a raison. « Les forçats de la route » n'ont jamais aussi bien porté leur nom que sous une météo capricieuse par sa température, délicate par son humidité. Je transpire comme un bœuf qu'on emmènerait à l'abattoir pour rejoindre l'assiette d'une famille recomposée de la banlieue limougeaude. J'ai froid comme un sprinter paré à

toutes les éventualités en particulier, celle consistant à monter sur la première marche d'un podium en préfabriqué.

De là où il se trouve, je suis persuadé qu'il a faim de liberté et soif de tout ce qui la caractérise. Absolument tout : une partie de « foute-bôle » disputée sur le terrain synthétique d'une bourgade haut-rhinoise entre Mulhouse et Colmar, un échange de raquettes sur un terrain peint en bleu dans les hauteurs d'une cité de plaine, une course cycliste âprement disputée façon critérium à points autour d'un rond-point affabulé d'un gilet jaune naissant. Il en faut du courage pour avoir du courage. Les concurrents s'accrochent sur la piste comme la vérole sur le bas-clergé. Ça pue les anabolisants et les « frouits » répréhensibles. Éloge de l'ignominie. Puissance de la faiblesse.

Ils se ressemblent tous : haut trop ample, bas trop court et chaussures mal chaussées. C'est l'athlétisme par sa symbolique la plus évidente. La loi du marché n'existe pas. Seule la loi du plus fort compte et avec elle, ses règles à transgresser. C'est la beauté du sport. C'est la magnificence de l'athlétisme et de ses épreuves. Et de toutes ses épreuves. Sa force la plus éternelle. Son apathie la plus éphémère. La plus crasse, aussi.

Le commissaire de course marche vite. Il tremblote dans sa combinaison à rayures auxquelles il faudrait soustraire quelques points. Il ressemble à ces hommes qu'on peut croiser dans ces lupanars luxueux du 224 rue Déroulède : moustache en fer à cheval, favoris taillés et raie gominée sur le côté droit d'un crâne –déjà– dévoré par une alopecie grandissante. Il fait sa ronde à surveiller les couloirs tel un gardien de prison s'occupant du mitard en faisant vriller ses clés sur un papier peint défraîchi. Il ne cesse de regarder sa montre. L'heure est proche. L'heure s'annonce déjà décisive. C'est la beauté du sport. Une magnificence plus ou moins abstraite où les victoires sont collectives et les défaites, individuelles. Ça ressemble à une campagne présidentielle. La foulée continue et le buste droit en plus. Le complet bleu marine à la cravate de travers en moins.

Les échauffements sont terminés depuis bien longtemps. La présentation des coureurs continue au gré des dispositions propres à chacun des concurrents. L'adversité est rude, parfois cruelle. Il n'y a pas de meilleurs concurrents que soi-même et les obstacles psychologiques qu'on s'impose. Quelques gouttes de pluie viennent de fignoler les derniers préparatifs. Le soleil s'est caché derrière la première place et son lot de breloques en tout genres. J'ai envie que ça se finisse au plus vite. Pour la beauté du geste. Pour l'élégance du dernier geste.

Il se fait tard. J'ai froid dans mon pardessus beige acheté par-dessus le marché. Ce soir, j'assiste à la course de mon frère. C'est le championnat régional d'une course auquel je n'ai, pas envie d'assister. La ligne d'arrivée n'est qu'à deux cents mètres. J'espère qu'il n'aura rien à regretter. J'ose le croire. À vos marques ! Prêts ! Feu ! Partez !

Titre : **Ballade en hiver**  
Auteur : **Crochet Pierre**

Ballade en hiver La lumière du soleil rasant de janvier éclairait les sapins et faisait scintiller les bourgeons de gel qui s'accrochaient sur les branches. Le silence régnait sur ce paysage immaculé. Seul le bruit de la neige crissant sous le poids des skis de fond était audible. Le paradis blanc, songeait Louisa. Dans ce magnifique tableau, elle essayait de suivre les deux traces qu'avait laissées Luigi, son mari, devant elle. Elle avançait d'un pas hésitant. L'équilibre semblait très fragile malgré le renfort de ses deux bâtons qu'elle tenait fermement. Elle était très concentrée à chaque avancée, les skis n'avançant que de vingt centimètres à chaque fois. Elle avait du mal à coordonner ses jambes avec ses bras, mais elle glissait, elle avançait, elle prenait du plaisir malgré la très faible vitesse. Luigi s'arrêta un instant et se retourna pour la voir évoluer.

- Louisa, je te l'ai déjà dit, ne lance pas le bras en même temps que la jambe, il y a un décalage dans la séquence et ...

- Oui, je sais, mais ce n'est pas facile, lui rétorqua-t-elle, un peu agacée. - C'est pour ton bien et pour la beauté du mouvement...

- C'est facile pour toi. Tu ne fais que parler, moi, je trime. Estimes-toi déjà heureux que je sois là, que mes jambes fonctionnent. La beauté du geste, pff... tu vois ce que j'en pense...

- Oui bien sûr, je comprends, tu as raison, tu as réalisé beaucoup de progrès, mais quand même, ce serait plus joli, plus élégant et ce serait surtout plus efficace si tu effectues un effort. - Oh, tu m'agaces. Tu crois que je n'en ai pas accompli des efforts depuis tout ce temps. Tu as la mémoire courte. - Ce n'est pas ce que j'ai dit. Maintenant, il faut seulement persévérer dans ce sens pour que ce soit beau.

- On verra la beauté du sport après. Pour le moment, avances, tu vas me gêner. Un écureuil sauta du sapin à droite, fit trois pas dans la neige fraîche, laissant au passage de petites marques derrière lui. Il aperçut alors les deux skieurs et remonta très vite dans son refuge visiblement très apeuré. Que la vie est belle, songea Louisa. Que cela fait du bien d'être ici, au milieu de la nature. L'espace d'un instant son cerveau s'activa à toute vitesse. Toutes les idées, tous les sentiments, tous les souvenirs se bousculaient pêle-mêle dans sa tête. Les pleurs, les douleurs, la poussière, les feuilles qui volent, les cris, la colère...

Perdue dans ses pensées, Louisa regardait la neige qui scintillait, respirait à plein poumons la joie de vivre et, sans même y penser, elle avançait dans la neige fraîche. Elle était bien... Elle ne réfléchissait plus à sa cadence, à la coordination de ses bras et de ses jambes. Elle glissait, à faible allure certes, mais elle glissait. Un bonheur.

Luigi la regardait avancer. Il voyait bien qu'elle était dans les nuages, dans ses pensées. Il était fier d'elle, même s'il ne lui disait pas tout le temps, peut-être pas assez... Il fallait bien la booster, la reconforter, la pousser, l'entraîner. Pour lui aussi ce n'était pas facile. Il aurait pu lui dire tout cela,

mais il ne savait pas trouver les bons termes ou le bon moment. Il se sentait également coupable. A quelques secondes près ! Pourquoi elle, et pas moi ? Pourquoi à cet endroit ? Pourquoi ? Pourquoi ? Comment refaire l'histoire ? C'est impossible mon pauvre Luigi, songeait-il. Les larmes lui coulaient sur son visage. Il l'observait. Mon Dieu comme elle était belle dans son anorak bleu ciel. - C'est très bien, lui lança Luigi, calmant ainsi son émotion par la même occasion. Là, c'est beaucoup mieux, continua-t-il. Tu vois quand tu veux, tu...

- Mais cela fait trois ans que je veux.

- Désolé, ce ne sont pas les bons mots. Je voulais dire que lorsque tu t'appliques, les gestes sont de plus en plus fluides. Ils semblent plus naturels.

- Eh bien, figure-toi que je ne pensais pas du tout à mes gestes. Est-ce pour cette raison qu'ils viennent plus naturellement ? J'ai l'impression que...

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Son ski droit toucha le bâton ce qui entraîna un léger déséquilibre et Louisa s'affala dans la neige fraîche. Louisa et Luigi partirent dans un grand éclat de rire qui déchira le silence de la forêt.

- Attends, j'arrive pour t'aider à te relever, lança Luigi. Mais avant je veux prendre une photo. Je l'enverrai à tous tes supporters.

Oui, car Louisa avaient des supporters, des amis, des boosters d'énergie, des personnes à qui elle donnait de ses nouvelles, à qui elle rendait compte régulièrement de sa forme physique, de sa rééducation, et cela, depuis trois ans.

Oui, trois ans qu'elle se battait, trois ans de souffrances, trois ans de terribles moments, trois ans de joies pour des petites avancées. Toutes ces tranches de sa vie, elle les avait partagées avec ses supporters, comme elle les surnommait, depuis cette maudite journée de juillet. Des frissons lui parcoururent le corps rien que de repenser à celle-ci. Les feuilles qui commencent à voler, la poussière et ses tourbillons, le chat qui court pour chercher un abri, le ciel qui s'assombrit, les éléments qui se déchaînent... Elle décide de rentrer pour se mettre à l'abri. A peine a-t-elle prit sa décision que le grand frêne derrière elle, craque sous les rafales, se fend et tombe dans sa direction. Maudit vent... Elle se revoit ainsi piégée, coincée et écrasée sous le poids de ce bel arbre, bien vivant et debout, il y a encore deux secondes.

Elle sait à ce moment-là que les ennuis commencent, que sa vie vient de basculer, qu'un immense challenge personnel l'attend pour retrouver sa forme physique. Elle ne sent plus ses jambes. Elle a peur de la suite, du verdict qu'elle connaît déjà au fond d'elle-même. C'est le docteur FERRAND qui lui donnera deux jours après. Ses mots raisonnent encore comme un couperet.

- La bonne nouvelle, c'est qu'aucun n'organe vital n'a été touché mais vous ne remarquerez jamais. Votre moelle épinière est touchée, pas coupée certes, mais trop comprimée par vos blessures au dos pour vous donner le moindre espoir. Une déferlante balaye sa tête. Elle se sent déstabilisée, perd pied une fraction de seconde. Son moral de sportive, de battante n'accepte pas du tout ce diagnostic. Puis une évidence s'impose, l'âme. Sa décision est prise et rien ne pourra plus la faire changer d'avis. Elle décide de se battre et de commencer le combat à ce moment même. Elle remarquera un jour, elle se le promet pour contredire ce coup du sort et ce foutu docteur. C'est bien simple, elle ne veut plus l'écouter, elle le déteste.

A l'aube de ce nouveau chemin, elle est sereine. Cet immense challenge, c'est celui qu'elle n'a jamais encore voulu s'offrir dans la vie : aller au bout de ce qu'elle entreprend pour être fière d'elle et s'accorder la réussite.

- Cette photo de moi, couchée dans la neige, tu l'enverras à tous mes amis qui me soutiennent, mais également au docteur FERRAND, j'y tiens énormément. Il verra alors qu'avec beaucoup de courage, d'abnégation, de dents serrées, de cris étouffés, on peut arriver à remarcher. J'espère qu'il comprendra surtout qu'il ne faut pas dire des choses négatives aux blessés, qu'il faut surtout leur faire voir le bon côté des choses et éviter de les enfoncer à un moment où ils sont déjà en perdition. Tu n'oublieras pas ? Tu lui enverras la photo ?

- Oui, c'est promis ma chérie.

- Merci chéri, tu m'as tant aidé à me reconstruire. Ils se sourient et les larmes apparurent dans leurs yeux. Cette ballade en hiver avait joué le rôle de révélateur. Ils se rendaient compte du chemin parcouru, du travail accompli et de leur complicité. La fin de l'épreuve était soudainement plus proche.

Titre : **Cœur en mêlé**  
Auteur : **Englebienne Pierre**

Chloé avait rarement vu ses parents aussi en colère que ce jour-là. Assise sur une chaise de la cuisine, le dos voûté, la tête basse, elle considérait ses genoux encore plein de terre et ses chaussettes hautes, qui retombaient peu à peu le long de ses mollets. Le visage rouge pivoine, son père faisait les cent pas autour de la table. De la vapeur avait l'air de sortir de ses oreilles. Sa mère était assise sur la chaise d'à côté. Les coudes posés sur la table, elle tenait sa tête dans ses mains, le visage blême, comme prête à pleurer.

- Depuis combien de temps ? Hurla-t-il.

- Six mois.

Il sembla s'étrangler face à la réponse. Chloé savait qu'un jour elle serait à nouveau confrontée à cette conversation. La première fois, elle venait d'avoir six ans. Ce jour-là, elle était rentrée de l'école avec les genoux dans le même état. Son t-shirt « Dora l'exploratrice » déchiré. Devant l'air médusé de ses parents elle s'était exclamée :

- On a fait du rugby à l'école ! C'était super ! Je peux en faire encore ?

Mais la réponse de ses parents n'avait pas été à la hauteur de ses attentes. Elle avait eu droit à des « tu sais ma chérie, le rugby ce n'est pas un sport pour les filles...tu vas te faire mal...regarde un peu dans quel état tu t'es mise...nous on pensait plutôt t'inscrire à la danse... ». Chloé avait toujours détesté la danse, mais ce jour-là elle avait compris que convaincre ses parents de l'inscrire au rugby ne serait pas simple. Huit ans plus tard, force était de constater que ça ne l'était toujours pas.

- Et comment tu t'y prends ? Comment ça se fait qu'on n'a rien remarqué ?

- C'est Iris qui garde mes affaires. Sa mère les lave, puis elle amène mon sac au terrain.

Cette fois sa mère se mit réellement à pleurer. Pourtant Chloé avait été plus que patiente et déterminée pour réussir à les convaincre. Depuis huit ans elle cherchait à leur faire comprendre. Elle s'était mise à regarder les matchs à la télé et même à lire le « Midol ». Mais rien n'y avait fait. Pourtant Tom, son petit frère qui avait trois ans de moins, lui il pouvait jouer. A six ans ils l'avaient inscrit à l'école de rugby. Il n'y resta pas longtemps, mais Chloé avait cru que ça aiderait au moins ses parents à changer d'avis pour elle. Mais ça n'avait pas été le cas, ce qui avait exaspéré la jeune fille. Elle s'était ainsi peu à peu désespérée de pouvoir leur faire entendre raison, jusqu'à ce qu'elle rencontre Iris. C'était au Collège que les deux jeunes filles s'étaient liées d'amitié. La grande métisse, qui, à quatorze ans, avait déjà dépassé le mètre quatre-vingt de haut, évoluait depuis peu au sein de l'équipe cadette du club de rugby féminin local. Cela avait relancé l'envie de Chloé de jouer au rugby. Les deux adolescentes avaient alors concocté différents plans afin de permettre à Chloé de venir elle aussi jouer. C'est ainsi que ce jour-là, comme de nombreuses fois depuis six mois, Chloé avait demandé à ses parents la permission de sortir pour se rendre chez son petit copain, imaginaire, pour y passer l'après-midi. Ce n'était pas la seule excuse utilisée par la jeune fille, ni le premier petit ami imaginaire qu'elle se créait

avant de rompre brutalement lorsqu'ils devenaient trop entreprenants pour chercher à le rencontrer, mais généralement cela fonctionnait. Tout comme ce jour-là. Son père s'était simplement fendu d'une réflexion concernant sa jupe qu'il trouvait un peu courte, mais avait laissé sa fille sortir pour retrouver ce jeune homme dont la seule image qu'il avait était celle d'une photo que Chloé avait extrait d'internet. Elle avait ensuite rejoint Iris qui l'attendait avec son sac au coin de la rue, puis elles s'étaient rendues au stade où elles devaient disputer un match d'une importance capitale pour la qualification.

Chloé n'avait jamais vraiment prévu de plan pour annoncer cela à ses parents. L'un dans l'autre, elle savait que cela ne se passerait pas bien, tout comme elle savait qu'elle ne pourrait pas leur cacher cela indéfiniment. Au fond, peut-être valait-il mieux que ça se soit passé comme ça.

Le match avait été le plus engagé qu'elle ait connu jusque-là. Leurs adversaires étaient réputées pour être redoutables, mais Chloé, Iris et leurs coéquipières ne s'étaient pas laissées faire. Elles avaient plaqué sans relâche chaque adversaire, se battant pour le ballon en permanence. En fin de partie, alors qu'elles étaient menées de quelques points, Iris avait réussi à arracher un ultime ballon des bras d'une adversaire. A la lutte avec deux d'entre elles, elle avait réussi à transmettre le ballon à Chloé. Tout semblait alors être allé au ralenti. D'un crochet, elle effaça une adversaire, puis une deuxième, avant d'en éliminer une autre d'un puissant raffut. Elle allongea ensuite la foulée, déployant ses jambes de toute leur amplitude pour échapper à une nouvelle poursuivante qui tentait de l'arrêter. Devant, la ligne d'en-but était libre et semblait l'appeler. Elle alla chercher au fond d'elle-même les dernières ressources qui lui restaient et alla s'allonger au-delà de la ligne sous les cris de joies de ses coéquipières. C'est alors qu'elle se relevait, emportée par le bonheur, qu'elle fut stoppée nette par cette vision qu'elle redoutait depuis six mois. Ses parents se tenaient au bord du terrain. Et à voir leurs têtes, ils n'étaient toujours pas ouverts à l'idée.

Son père faisait toujours les cent pas, tandis que sa mère sanglotait. L'ambiance était pesante, tranchant avec les quelques secondes de bonheur ressenties à la fin du match. Ces quelques secondes pendant lesquelles l'adolescente avait vécu des sensations d'une force extrême, qu'elle n'aspirait désormais plus qu'à revivre aussi souvent que possible. Mais un nouveau match se présentait à elle et celui-là s'annonçait plus difficile encore. Après un moment de silence, elle osa une timide question :

- En fait...euh...je peux savoir comment vous l'avez su ?

Son père se tourna brusquement vers elle, la foudroyant du regard. Ses yeux avaient l'air d'être ceux d'un fou. Il la fixa un moment, puis finit par extirper de sa poche un bout de papier chiffonné qu'il jeta sur la table. Elle le déplia. Il s'agissait d'une lettre de la fédération. Une invitation plus exactement. Chloé ayant été repérée par un sélectionneur durant une rencontre précédente, elle était invitée à passer des tests pour intégrer une sélection départementale.

- On a reçu ça tout à l'heure. Ça n'a pas été difficile de comprendre où tu étais. Comment as-tu pu nous mentir comme cela. Nous qui t'aimons si fort, nous qui faisons tout pour toi.

- Mais papa, pourquoi vous ne voulez pas...

- Silence ! C'en est assez. Tu seras privée de sortie jusqu'à nouvel ordre. Même pour aller voir ton petit ami.

- Maman s'il te plait, je veux jouer au rugby, c'est ça que j'aime.

- Ma chérie s'il te plait, ne penses-tu pas avoir déjà couru assez de risques comme ça. Imagine, si tu avais eu une commotion ou pire, si tu avais des bleus sur le visage. Tu imagines ce que les gens diraient...

- Chloé, reprit son père, nous t'avons toujours donné la possibilité de faire tout ce que tu voulais ! Mais dis-toi bien, que ton rêve de continuer à jouer au rugby tu peux l'abandonner tout de suite ! Ça, moi vivant, ça n'arrivera jamais !

« Chloé, arrête de rêver, c'est l'heure d'y aller ! » La phrase lancée d'une voix forte fut suivie d'une importante claque sur l'épaule de la jeune femme qui revint à elle.

- Ne t'inquiète pas, je suis bien là. J'étais simplement en train de me concentrer.

Lança-t-elle en jetant un clin d'oeil à Iris qui se tenait debout face à elle. Elle jeta ensuite un regard circulaire autour d'elle. Dans le vestiaire, les autres joueuses de l'équipe effectuaient à la hâte les derniers préparatifs avant de quitter les lieux pour se rendre au terrain. La tension avait désormais succédé à l'effervescence et l'excitation des premières heures de la journée. Désormais, les vingt-trois jeunes femmes, toutes vêtues du même maillot bleu arborant le prestigieux coq, emblème de l'équipe de France de rugby, se trouvaient face à leur destin. Chloé se releva du banc où elle était assise avant de faire une intense accolade à Iris. Ensuite, elles rejoignirent leurs équipières qui commençaient à quitter le vestiaire, les unes derrière les autres, pour s'aligner dans le couloir d'accès, tandis que du vestiaire d'en face, vingt-trois autres jeunes femmes, toutes vêtues de maillots noirs arborant des fougères argentées, faisaient de même. L'ambiance était pesante et le silence total. Au-dessus de leurs têtes, les cris et chants des supporters se faisaient entendre, rajoutant à la pression déjà imposante. Puis, enfin, le signal fut donné et les deux équipes s'avancèrent vers le terrain. Dehors, les cris des supporters redoublèrent tandis que le speaker annonçait dans son micro l'arrivée des équipes. Chloé ne put s'empêcher de jeter un oeil en direction du trophée qui était installé sur un présentoir contourné par les deux équipes. Elle n'avait encore jamais vu la coupe du Monde de rugby d'aussi près. Son regard suivant, elle le posa sur les tribunes. Enveloppé dans des drapeaux tricolores, les joues peintes des mêmes couleurs, ses parents étaient là. Tom aussi. Une immense fierté étincelant dans leurs yeux.

Titre : **Couché, mais pas à terre**

Auteur : **Gros Alexandre**

Comme presque tous les vendredis soir, Stan rejoignait son meilleur ami au café du square. Pour décompresser, ils buvaient une bière ou deux et se racontaient les anecdotes de la semaine ou bien se rappelaient des souvenirs d'enfance. Mais ce vendredi 8 mars, la soirée ne se termina pas comme prévu. Alors que les deux copains sortaient du bar et se dirigeaient tranquillement vers leurs voitures, ils furent plongés dans l'obscurité sans avoir eu le temps de comprendre ce qu'il se passait. Stan se réveilla allongé dans un lit d'hôpital. Comment était-il arrivé là ? Rien. Néant. Trou noir. Il essaya de se lever, mais en était incapable. Sans doute trop faible. Un appareil s'était mis à clignoter tout en émettant des sons stridents. Une infirmière se précipita dans la chambre en criant : « Monsieur Gauthier, vous êtes réveillé ! C'est formidable ! Vous vous rendez compte ? » Non. Stan ne se rendait pas compte. Il n'y comprenait absolument rien. Un médecin vint l'examiner et lui posa toute une batterie de questions auxquelles il n'avait rien à répondre. Le docteur se félicita de son bon état général, puis prit une chaise et s'installa près du lit. Il lui expliqua calmement les faits.

Vingt-six jours plus tôt, Stan Gauthier avait été admis à l'hôpital après avoir été fauché par un chauffard. Le choc fut violent et la perte de connaissance instantanée. Il était resté au service de réanimation pendant plus de 48 heures avant d'être installé dans cette chambre en attendant qu'il ne sorte de son coma. Sa colonne vertébrale avait été touchée et ses jambes resteraient paralysées. L'ami qui l'accompagnait avait été tué sur le coup. Malgré cette déferlante d'informations tragiques, le médecin lui témoigna sa joie de le voir en vie et lui annonça qu'il serait bientôt transféré dans un centre de rééducation où il bénéficierait de séances de kinésithérapie pour rétablir la mobilité de ses membres valides.

Stan ne voyait pas l'issue de cette situation complètement surréaliste. Il s'imaginait dans un mauvais rêve et espérait se réveiller bientôt. Sa famille et quelques amis venaient lui rendre visite de temps en temps, mais cela ne lui remontait guère le moral. Il se disait que, sans ses jambes, sa vie était foutue.

Il fût transféré dans un « établissement spécialisé ». Mais en s'y installant, Stan avait plutôt envie de le nommer « maison d'estropiés ». Son moral était au plus bas. Il n'avait aucune intention de se battre. La mémoire était revenue. Pourquoi lui, et pas son ami ?

Il avait appris à se déplacer seul avec son fauteuil roulant et le kiné l'avait prié de faire des exercices au moins 2 heures par jour. Un matin, un jeune homme l'interpella. Ce dernier était lui aussi paralysé mais affichait un sourire radieux. Il lui lança : « Salut ! Moi, c'est Vincent ! Bah... Pourquoi tu fais la gueule ? T'as avalé ton p'tit déj de travers ? ». Stan était resté coi. Il observa Vincent se diriger avec

enthousiasme vers les altères. Ce gars-là avait l'air heureux. Peut-on seulement l'être lorsqu'on est condamné à vivre en fauteuil ? Les deux hommes se croisaient régulièrement à la salle de sport. Le jeune fougueux le provoquait presque systématiquement avec de petites piques taquines. « Et ben... Heureusement qu'ils nous servent pas le repas en fonction du nombre d'altères soulevés, parce que t'aurais pas grand-chose à bequeter ! » Un jour, Stan voulu essayer un appareil pour travailler ses abdominaux mais il éprouva des difficultés à régler la machine. Vincent vint l'aider. Il lui expliqua comment bien l'utiliser et resta prêt de lui pour l'assister. Au terme de la séance, Vincent et Stan entamèrent une conversation plus personnelle et se confièrent l'origine de leur handicap. « Je suis tombé du haut d'une échelle en cueillant des pommes. Et bim ! En fauteuil... Tu parles d'une histoire à la con ! Mais bon, on n'a pas le choix maintenant, il faut vivre avec. On a la chance d'être en vie, alors autant la rendre la plus plaisante possible ! »

Jour après jour, semaine après semaine, Stan se laissait gagner par la joie de vivre de Vincent. Ils devinrent inséparables et se prirent d'affection pour une nouvelle activité : le vélo couché sur home-trainer. Un genre de vélo sur lequel on était couché et avec lequel on pédalait avec les mains. Ce fut rapidement leur seule activité au détriment de tous les autres appareils de musculation. Chaque fois que Vincent sentait que Stan allait craquer, il l'encourageait. « Allez, Stan ! Hier, tu as roulé 18 kilomètres. Je sais que tu es capable d'atteindre les 20 kilomètres aujourd'hui. »

Cela demandait beaucoup d'efforts à Stan qui n'avait jamais trop pratiqué de sport. Il sentait son corps trembler, son coeur s'emballer, sa peau transpirer, ses muscles s'endolorir. Mais il se sentait vivant. Cela lui faisait un bien fou. Il en oubliait sa condition et ses malheurs. Vincent, toujours avec humour et bienveillance, était là pour le pousser et le féliciter : « Avec ta vitesse de progression, je te parie que dans moins de deux ans, tu seras champion du monde des estropiés ! »

Six mois plus tard, on sonna la fin de la période de rééducation pour les deux hommes. Les médecins et kinés estimaient que leur condition physique leur permettrait d'être autonomes à l'extérieur. Une nouvelle vie allait commencer. Mais Stan éprouvait le besoin de poursuivre un objectif pour ne pas déprimer. Il proposa alors à Vincent de fonder ensemble un club de vélo couché. Ainsi, ils pourraient continuer de s'entraîner et surtout de partager de bons moments ensemble. Et Vincent n'attendait que ça. L'association fût rapidement créée et Stan investit dans deux magnifiques vélos couchés grâce à la prime versée par l'assurance après l'accident. Les entraînements s'enchaînèrent. De nouveaux membres intégrèrent le club et c'est Vincent qui assura le rôle de coach. Chaque fois, ils travaillaient sur de nouveaux objectifs. Distances, dénivelés, sprints.

Un soir après l'exercice, Vincent lui tendit une enveloppe. Surpris, Stan l'ouvrit. On pouvait lire sur l'en-tête « Fédération Française Handisport Cyclisme », puis « Par la présente, nous avons le plaisir de vous confirmer l'inscription de votre club aux Championnats de France de Paracyclisme sur route le 25 juin prochain à Landaul (Morbihan) ». En dessous, étaient inscrits leurs deux noms. Émus, il se prirent dans les bras. Les semaines suivantes furent des plus intenses. Action, réflexion, exercice, allure, effervescence, vivacité, évolution, cadence, montée, descente, dépassement. Et le grand jour arriva. Les deux amis étaient côte à côte au départ de la course en ligne. Ils se regardaient d'un air complice. C'était parti pour 11 tours de circuit, soit 51,7 km avec 32 coureurs au départ. Le niveau

était élevé. Tous allaient donner le meilleur d'eux-mêmes. Stan, Vincent et trois concurrents avaient formé une échappée à l'issue du cinquième tour et maintenaient un écart de plus de 500m avec les autres coureurs. Au dixième tour, ils virent le peloton revenir dangereusement, mais ils observaient leurs trois rivaux faiblir. À 600 m de l'arrivée, ils faillirent se faire reprendre lorsque Vincent lança à son ami : « On attaque maintenant ! » Alors que le groupe à l'arrière donnaient tout pour faire la jonction, Stan et Vincent appuyèrent de toutes leurs forces sur les pédales. Ils semblèrent s'envoler, au grand désespoir des 13 hommes restés sur le carreau. Soudain, il vit son ami se déporter dangereusement sur la droite et lui crier : « Fonce, l'estropié ! J'arrive ! »

L'esprit de Stan se brouilla. Pourquoi son ami s'arrêtait-il si près du but ? Voulait-il le laisser gagner ? Avait-il un problème ? Il ne restait désormais plus que 100m à parcourir avant de franchir la ligne. Stan aperçut, sur sa gauche, la roue avant d'un concurrent. Il ne pouvait pas lâcher maintenant et s'engagea sans relâche dans le sprint final. Il sentait son cœur au bord de la rupture et ses mains brûler au contact des pédales. L'arrivée était là. Il franchit la ligne en même temps que son rival. Cela se jouerait à la photo finish.

« Où est Vincent ? » hurla-t-il aux organisateurs qui s'approchaient pour le féliciter. « Où est Vincent ? » On lui répondit qu'il venait d'être emmené par une ambulance. Il avait fait un malaise mais n'avait pas perdu connaissance et n'était pas en danger, lui avait-on affirmé.

Alors qu'on venait de crier sa victoire au micro et qu'un tonnerre d'applaudissement l'entourait, Stan était dépité. Il avait tellement espéré franchir la ligne aux côtés de son ami. Mais Vincent aurait voulu qu'il savoure sa victoire. Alors il se ressaisit et se positionna fièrement, sourire aux lèvres, au centre de l'espace face à la tribune d'arrivée pour recevoir sa médaille d'or et son maillot bleu-blanc-rouge. On lui annonça qu'il représenterait la France aux Championnats du Monde de Paracyclisme et une vague d'émotion le submergea lorsque la Marseillaise retentit en son honneur. Les larmes aux yeux, il dédia sa victoire à son ami. La cérémonie terminée, Stan se précipita pour appeler le service des urgences. Inquiétude. Frémissement. Angoisse. « Oui. Monsieur Vincent Portain a bien été admis chez nous. Il est malheureusement décédé des suites d'un arrêt cardiaque. Nos équipes n'ont pas réussi à le ranimer. Je suis désolée » lui répondit, compatissante, la dame au bout du fil.

Rage, colère, désespoir, sentiment d'abandon. Survivrait-il à cette nouvelle épreuve ? Il se recoucha sur son vélo et malgré son degré avancé d'épuisement, il se remit à pédaler. Il se replongea dans ses souvenirs. Vincent, ce garçon toujours souriant, lui avait dit : « On a la chance d'être encore en vie, alors autant la rendre la plus plaisante possible ! » Entre deux sanglots, il laissa s'échapper un rire étouffé en repensant à cette phrase : « je te parie que dans moins de deux ans, tu seras champion du monde des estropiés ! »

« Cet abruti a raison. En route pour les Mondiaux ! »

Titre : **Des biceps aux jumeaux**

Auteur : **Sue Daniel**

De toute façon Morgane a toujours été une adepte du sport. Maintenant qu'elle était devenue une belle femme élancée, gracieuse dans sa démarche, elle s'était abonnée au club de Fitness dans le 13ème arrondissement de Paris. Dans ce triangle d'or, elle aimait cette ambiance exotique avec ses odeurs, ses fumées d'encens. C'est le vendredi à la sortie de son travail, qu'elle courait jusqu'à la rue Tolbiac chez Jumpy, une salle de sport en vogue, pour travailler sa silhouette, afin d'affiner sa plastique.

Dans cette salle ouverte sur d'immenses baies, où les efforts se répercutaient dans de grands cris qu'on aurait pris pour de la souffrance, ce n'était que du plaisir pour tous ces adeptes à la recherche de l'hormone du bonheur.

Morgane livrait son corps à cette synergie d'appareils. Travaillant ses gainages sur des bancs de musculation ultra perfectionnés elle prenait un grand soin à développer sa poitrine, ses abdominaux. Transpirante, son lecteur MP3 dans les oreilles, elle courait sur des tapis de course ou enfourchait un vélo elliptique, ne négligeant jamais son effort.

Tout autour, des hommes, à la mâchoire de gorilles, des muscles saillants exhibaient leur corps de molosse comme de la dynamite prête à exploser.

Dans des exercices de développé haltères, des gabarits testostéronés au look de titan s'affichaient sous le regard de quelques midinettes, qui se verraient bien dans les bras d'un gaillard aux muscles d'acier.

Mais Morgane n'était pas attirée vers cette image de l'homme sculpté. Non, elle avait jeté plutôt son dévolu sur un petit chinois ramassé, nerveux, tout en explosion, bouillonnant sur des pectoraux glabres dessinés à la perfection.

Racé comme un guerrier de l'Empire du Milieu, il s'exécutait en vrai fantassin dans de longues séries de Body Pump.

Son visage coupé de deux fentes, dissimulait des yeux malicieux, il enchaînait les échauffements à la vitesse d'un sabre à découper. Un vrai Samouraï !

Dans une séance de step, emportée par une musique endiablée, Morgan enchaînait les sauts en tout sens, quand subitement dans un écart, elle se trouva déséquilibrée pour tomber dans les bras de son chinois. Une aubaine providentielle !

Une situation bien agréable, d'autant plus qu'il la souleva en lui disant combien elle était légère. Une remarque réconfortante.

D'un geste ritualisé, il s'inclina joignant ses deux mains et se présenta :

- « Je m'appelle Chang Pian, je suis ravi... Mademoiselle...

- « Morgane...

Depuis ce jour ils prirent l'habitude de transpirer en duo.

Au fil des séances, Morgan finit par sympathiser avec une arrière pensée qu'elle n'osait s'avouer. Une espièglerie qui s'ajoutait à des fantômes chinois. Chang de son côté se montrait très conciliant, l'encourageant à développer ses mollets car elle lui avait confié qu'elle les trouvait trop petits.

Chang, enjoué, lui prenant le galbe dans ses mains, riait :

-« Morgane, tes mollets... flexion plantaire, muscle les jumeaux...

Au sol, elle s'étirait pour parfaire cette partie de son anatomie, alors que Chang, jovial, l'exhortait à pousser toujours plus haut ses petits muscles du mollet :

- « Les jumeaux, riait-il, travaille tes jumeaux... voilà, monte, descends...

Encouragée, Morgane s'étirait sur ses mollets, à la limite de l'effort.

Elle apprit ainsi qu'il habitait dans le quartier, que ses parents, ses grands parents réfugiés de la province de Wenzhou avaient immigré depuis bien longtemps et que lui même, né en France, travaillait à l'épicerie familiale.

- « Un jour je te montrerai...

Effectivement, un soir, à la sortie du cours, il proposa à Morgan de venir voir son commerce :

- « Tu verras, lui dit-il, c'est plus qu'une épicerie, un vrai musée comme les chinois les aiment.

Sac de sport jeté sur l'épaule, les deux sportifs remontèrent la rue Tolbiac. Arrivés à la boutique, garnie sur le devant de lampions rouges, une petite dame s'avança tout sourire :

- « Chang, c'est toi, je suis contente de te voir. Ce n'est pas souvent que tu viens voir ta grand-mère, se lamenta la femme.

- « C'est Nainai, ma grand-mère maternelle...

S'inclinant :

- « Je voudrais montrer ton magasin à Morgane...une amie.

Soulevant le rideau de buis, la petite chinoise glissant sur ses tongs recouverts d'un pantalon de satin autour duquel aboyait son chow-chow d'importation, elle gratifiait Morgane d'un inextinguible rictus de bienvenue crispé par quelques syllabes aiguës.

- « Entrez, entrez, dit-elle, avenante.

Ce fut la pénombre qui surprit d'abord Morgan, puis, peu à peu son œil s'ajusta pour découvrir sur les étals des légumes et fruits des plus divers mêlés à du curcuma, de la cannelle, du colombo et autres épices en poudre aux vertus aphrodisiaques.

- « Galanga, galanga,\* répétait la vieille dame sous l'œil amusé de son petit fils, bon, très bon...

Derrière le comptoir, dans de gros bocal, des crapauds ou reptiliens flottaient pour l'éternité dans du formol.

De la pacotille en tout genre à l'alimentaire, du plastique à la marmite en fonte, un vrai bric-à-brac réuni sous l'œil vitreux de poissons séchés suspendus à une corde d'étendage. Rances ou arrosés de manioc, des marchandises étalées, vendues au poids, à la pièce, à la découpe, à l'unité, ou encore du saké bu à la bouteille, au verre à petites doses par quelques habitués dans l'arrière boutique.

Sur une planche en bois, quelques morceaux de lard adipeux attiraient sur cette couenne sans âge des mouches qui n'auraient pas succombé à un empoisonnement du jour. Qu'importe, grand-mère d'un geste large évacuait ces volatiles. Plus heureux, des pieds de porc enfermés dans leur jus vinaigré marinaient à l'abri des parasites... à moins que le ver ne soit déjà dans le fruit ?

Devant la mine déconfite de Morgane, Chang, ravi, lui présenta une racine de gingembre avant de l'inviter à boire un thé dans son appartement situé au premier étage.

En entrant, Morgane fut surprise d'entendre une voix s'écrier :

- « C'est mon tour, c'est mon tour..

Elle se tourna vers Chang qui, la rassurant, tout sourire souleva une cage dorée :

- « C'est mon mainate, il est ravi de t'accueillir.

Alors qu'elle savourait son thé au jasmin, Chang vint s'asseoir à côté d'elle, une brochure dans les mains.

- « Ce sont des estampes chinoises de la dynastie de Han Shu, dit-il.

Si les premières dévoilaient quelques bateaux fleuris, des cerisiers en fleurs, ou des pagodes, les suivantes ne laissèrent aucun doute.

Des estampes érotiques qui finirent par émousser la sexualité de Morgane. Elle n'avait jamais fait l'amour avec un asiatique, et sa quête de nouvelles expériences pouvait maintenant être satisfaite, d'autant plus que Chang s'était levé, pour effectuer une figure de sport qui ressemblait curieusement à une position de la photo.

Conquise, Morgane applaudit, trouvant ces contorsions tout à fait suggestives. Pour compléter le tableau, Chang se précipita, un gros pinceau à la main pour saupoudrer de blanc le visage de Morgane.

- « Tu ressembles à une vraie geisha.

Le doute n'était plus permis. Ne voulant certainement pas en rester à ce préambule, Chang se réfugia dans la chambre pour revenir aussitôt bondissant dans son plus simple appareil, revêtu d'un masque de félin en s'écriant :

- « L'année du chat, Morgan, c'est l'année du chat, l'année des bonds, le chat retombe toujours sur ses pattes, dit-il en effectuant une nouvelle pirouette, ravi.

Son excitation était à son comble, oubliant la sagesse du chat, il s'empara de Morgane, qui, submergée par autant de fougue se laissa entraîner dans ce tourbillon passionnel. Chang se révéla frénétique, insatiable, mais surprenant. Il ne pouvait s'empêcher de sauter, de courir dans la cuisine, de passer sous le lit pour réapparaître plus viril, plus beau et toujours aussi enjoué. Des exercices qui amusaient Morgane, comme si après chaque apparition de Chang, elle attendait une nouvelle prouesse sexuelle de sa part. Pour épater sa partenaire, à moins que ce ne soit pour se faire désirer, il brancha la sono, et dans des mouvements d'aérobics, enchaînant des sauts carpés, des grands écarts ou des pirouettes inversées, avant de lui refaire l'amour :

- « Tu t'es piqué à la dopamine, jubilait-elle, ravie.

Marquant un temps de pause tout de même, Morgane intriguée lui demanda s'il était toujours comme ça.

A nouveau les zygomatiques de Chang se mirent à fonctionner et il lui avoua que quand il faisait l'amour, il pouvait brûler jusqu'à 700 calories en une heure. Un résultat qui le satisfaisait.

Tout bien réfléchi peut-être qu'il n'avait pas tort. Le développé couché, allié au combiné sport-amour, voilà une discipline qui restait à découvrir plutôt que de se priver de manger des glaces ou des gâteaux, pensa Morgane.

En fin de soirée, les amants libérés de leur toxines se séparèrent en se promettant d'appliquer le plus souvent cette nouvelle formule de régime.

Un vendredi soir, ne le voyant pas au cours de bodybuilding, elle décida de descendre jusqu'à la boutique. Arrivée devant l'échoppe, elle vit un petit homme âgé assis, un mandarin revêtu d'une robe brodée de serpents, un bonnet en satin orné d'une floche.

Respectueusement, elle s'inclina, lui demandant si Monsieur Pian était là.

- « Certainement, répondit le vieux monsieur, je suis son grand père.
- « Est-il là ? répéta Morgane, je souhaiterais le voir.
- « Lequel voulez-vous voir ? répondit le vieil homme, la tête légèrement inclinée comme s'il était sourd.
- « Comment, lequel ? Interrogea Morgane.
- « Oui, il y a Chung et Chang, ils sont frères, des jumeaux, rien, ni personne ne permet de les différencier, deux gouttes d'eau, ajouta le vieil homme sur un sourire édenté. Attendez, je vais les prévenir...

\*Galanga : épice proche du gingembre

Titre : **Ego ego sum**

Auteur : **Laloum de Medina Diane**

Je suis la pupille vitreuse qui archive, impavide, la fresque sociale que vous érigez dans le prisme apathique de sa mémoire figé.

Je pèse, tel un avertissement fantôme, un chantage visuel obsolète, une indifférence à vocation dissuasive, sur l'ombre que vous esquissez.

Incisez moi, examinez moi, déflorez moi, je vous consacre l'autopsie de ce crépuscule résigné.

Caméra de la salle d'attente des urgences de Saint-Jean du Languedoc, route de Revel, 31 Toulouse.

25 février 4 heures 30

Un téléviseur vétuste vissé sur un socle bancal projette dans un halo frivole et obscène, les images des rappeurs qui s'auto-déifient au travers de pittoresques décors.

Ces vigoureux étalons sont entourés de femmes dévêtues à l'esthétique improbable et parfaite, offertes aux téléspectateurs telles de virtuelles confiseries.

L'aquarium muet de joyuseté factice tranche net avec les visages exsangues, pétris du même masque d'angoisse, stratifiés par la terreur d'un diagnostic à venir.

Leurs viscères paralysées d'appréhension, scellées d'effroi semblent palpiter à l'unisson d'une horloge macabre. Je capte le reflet de deux dimensions parallèles qui se croisent sans jamais se rejoindre.

Le temps se morfond, s'alanguit, dans la détresse aseptisée qui se tapie dans ces limbes, médiatrices d'un futur immédiat.

Doigts carrés, ongles manucurés, mains diaphanes ou parcheminées, prise robuste ou emprunte de léthargie mortifère, chacun imprime son ADN fébrile sur son ticket numéroté.

Les regards glissent et convergent discrètement vers le chiffre sésame de son voisin d'infortune. Lequel d'entre eux bravera l'énigme occulte de son supplice organique le premier ?

Le prélude de la charade funeste se compose d'un simple matricule, quatre lettres futiles. GREG.

Grégory, Grégoire ou Greg, tout simplement ? (guigne, récurrence, enterrement, guillotine).

Le seul à connaître la réponse, c'est lui. Ce jeune homme falot et distant dont le prénom est épinglé, tel un sourire flétri sur un pyjama vert fané d'aide-soignant chargé du tri sélectif.

Ravalez vos ébauches balbutiantes de sourires falsifiés, il ne sort de la fente de vos lèvres qu'une haleine d'oppression. Éteignez la supplique de vos regards indigents et replacez vos rétines dans les

globes soporatifs de l'apostasie.

Et oui, le mirage fugace d'un recours conjectural s'est déjà évaporé à la tisanerie.

Saisir la sphère olfactive n'est pas dans mes prérogatives. Pourtant je décèle un fluide d'effluves qui ravive des émotions, le fumet d'arabica s'intercale, s'invite et prend place dans la file d'attente.

La petite dame ramassée sur sa chaise semble bouleversée. A mesure que l'odeur s'amplifie et s'enrichie d'un fumet de viennoiserie micro ondules, les lobes massifs de ses oreilles qui arborent d'immuables créoles ciselées rougissent. L'or de ses souvenirs semble tout à coup accabler ses extrémités et les étirer douloureusement.

Les pommes d'Adam drainent péniblement les grumeaux épais et fétides d'une salive qui tend à se raréfier.

Zoom sur le couple de petits vieux qui augmentent ostensiblement la pression de leurs mains jointes. Leurs doigts déformés d'arthrose s'enlacent jusqu'à se confondre avec un archaïque cep de vigne embaumé. Etrange vision que ces deux mains qui n'en font qu'une.

Face à ce tandem suranné, vétuste duo d'une symbiose indissoluble, un profil féminin s'agite. Un halo peroxydé de boucles désordonnées absorbe mes pixels peu accoutumés à ce type de contraste saisissant.

Cette parenthèse aux urgences est une écharde plantée au milieu de son calendrier festif qui a momentanément cessé de se déployer. L'impatience ronge la plante cambrée de ses pieds. Ses talons crépitent sur le carrelage ivoire. L'attente est trop longue, la vie trop courte, la pilule du lendemain attendra une solution moins astreignante.

7H45

Arrivée torturée d'une mère, face décomposée. Elle projette l'ombre ancestrale d'une matriarcale culpabilité et enserme la silhouette avortée de son pré ado aux neurones convulsés.

Pas besoin d'être psy. Depuis ma lucarne, j'observe sa vie se lézarder dans les interstices fêlés d'un quotidien crevassé. J'anticipe son intimité.

Ça fleure bleu la surdose spontanée qu'on a voulu dissoudre à gorgées timorées d'anxiolytiques chapardés dans le Lancel au rabais tout récemment acquis sur Ebay. Entre tubes de lexomyl et plaquettes de xanax maman a définitivement perdu le décompte. A force d'excaver ses souvenirs immédiats, elle s'embrouille et la crypte ingrate de l'oubli nébuleux se referme sur sa mémoire dépeuplée. Ebranlée, elle s'efforce en vain de résoudre l'équation mystère de sa propre consommation chaotique pour évaluer le degré de dangerosité d'ingestion auquel s'est exposé sa géniture. Mais la tristesse uniforme des jours infirmes est impossible à restituer. Et puis s'est une addict du vide, de l'oubli, elle a le bec chimique.

Penser dès le retour des urgences à expatrier son kit de survie tout à proximité de sa couche. Voilà ce qui la préoccupe présentement. Désorganiser un rituel si bien rodé.

Je saisi au travers de ses pupilles dilatées le contre reflet d'une converse pragmatique. Emblème du chemin qu'elle s'était initialement tracé, la voie dynamique et harmonieuse que le destin malin

a semé dans le précipice répulsif des responsabilités impossibles à surmonter. Dans cette relique, 2 pétards pré roulés. Ça permet d'arroser le terreau funeste de ses rêves qui gisent dans le carré flétri des regrets infinis qui inhumant le cimetière de ses journées mortifères. Un peu de coke contenue dans un quignon rogné de sac poubelle, histoire de redescendre au seuil du quotidien en funambule de la survie, et le tout puissant noctamide qui oblitère tout réflexe intellectuel lié à l'éclosion de la pensée. Elle a aussi glissé un rouge à lèvres mac édition collector qui insuffle sur ses lèvres pales l'illusion déclinée aux coloris bourgogne d'une féminité conceptualisée.

C'est juste au cas où il revienne un jour.

7heures57

Le pas râblé, la voix drue et la canne intrépide sceptre de sa volonté souveraine, papi hypocondrie s'arroge l'intégrité de l'enceinte. Il ordonne à ses fifres accompagnants d'accélérer le temps qui anime ses douleurs fantasmées. Le monarque s'effondre dans une suprématie théâtrale sur une assise de facture quelconque et donc par essence inadaptée à son statut de souffrance absolue.

Les buissons ardents qui s'écoulent de ses oreilles s'enflamment, électrisés par une colère hystérique. Ses poils ont pris une consistance orageuse, presque hiératique. C'est la première fois qu'il m'est donné d'observer pareil phénomène.

Qu'on lui apporte de l'eau. Il va faire un malaise.

Sa glycémie présumée doit se trouver au plus bas. Qu'on lui apporte de quoi se sustenter en urgence. Le cœur lui sort des côtes, qu'on fasse immédiatement quérir le cardio et pas celui de garde, le titulaire bien évidemment. La diabète idem. Le traumato doit également se mobiliser toutes affaires cessantes pour la prothèse belliqueuse de sa hanche qui ne soutient plus la chair spongieuse de ses orgies culinaires.

7heures59

Ça râle, ça s'exaspère, ça fulmine, jure, éructe, crache, jure et vocifère. Mu par l'instinct professionnel, Greg et son binôme priorisent le Vidal hurlant qui énumère scientifiquement la liste des maux qui l'incombent. Le patriarche pénètre l'arche du temple médicalisé, accessoirisé de son humble et servile tribu.

Scan, IRM, radiologie, échographie, multi consultations spécialisées, labo, petit personnel et grands pontifes...les urgences se sont surpassées.

7heures59 toujours

Le portique informatisé de la salle d'attente s'est promptement refermé. A nouveau le temps se sclérose, se coagule, se nécrose, grave sa sinistre mélodie dans son amplitude infinie.

8 novembre 2heures30

Bonne nouvelle, on a remplacé mes verres uni focaux convexes par des cristaux effilés concaves indice E-SPF 100+ antireflet.

Le pré ado post Saint-Valentin a perdu sa silhouette, c'est devenu une ombre édenté qui vient régulièrement comater dans mon périmètre de garde. Il est vrai que les nuits sont éminemment froides en cette saison.

Ma grappilleuse de pixel à la toison couleur jonquille javellisée ne désoriente plus mes UV. Son ventre distendu et boursoufflé est atteint de grossesse chronique.

Greg a encore prit de l'assurance il est désormais infirmier titulaire. Son ancien poste n'a toujours pas été pourvu, contexte économique oblige.

Moi, je vais mieux que bien. Je suis plus performant que jamais.

Caméra de la salle d'attente des urgences de Saint-Jean du Languedoc, route de Revel, 31000  
Toulouse.

Titre : **Fin de course**

Auteur : **Bergzoll Christian**

Le mouvement, quelque chose d'instinctif ou de prémédité, la parole du corps, en trois dimensions, la signature charnelle de soi, dans l'espace ou le temps.

L'exercice : quelque chose qu'on impose, intentionnel, avec un objectif.

En lui-même, le mouvement à l'exercice de la performance devient ample, beau, jouissif, je l'ai toujours vécu comme ça. D'eux-mêmes, mes mouvements à l'exercice de la violence subie se recroquevillent, se réduisent, cessent.

Entre deux mouvements ? Juste après le geste du poing et juste avant la réception du coup ? Quelques instants, quelques litres d'air, un espace-temps infime qu'il faudrait figer, vider de toute passion, de toute rancœur, remplir ensuite de mots, de sentiments positifs, puis gonfler à l'infini pour que la violence n'existe plus... Mouvements, à l'exercice de la raison, mouvements libérés de la bestialité, êtes-vous humains ou divins, chimères d'un cerveau qui s'éteint ?

Est-ce que la mémoire fonctionne dans chaque tête de la même manière ? Un réseau où toutes les cellules sont connectées, s'interpellent, communiquent, livrant et recevant du contenu, qui s'empile sans cesse, plaisir effaçant douleur, souffrance étouffant jouissance, plénitude dispersant désespoir... Des sons, des images, des saveurs, des parfums, des velours de peau, des coups...

En moi, les messages de mes sens tressent une trame forte à laquelle s'accroche la vie : ils perdurent. Oui, ils restent longtemps. Restent... resteront ? Jusqu'à la corruption du corps ? Plus loin, peut-être, si l'esprit s'évade, si l'âme existe, si la conscience survit et se recycle quelque part.

Mais ceux qui ne croient en rien, ceux qui passent, mutiques, inodores, incolores, insipides, ceux qui ne se frottent même pas sous la douche, de peur de s'user, sans doute ? Tous ces zombies... engrangent-ils des souvenirs de ce monde qu'ils traversent entre deux néants ? Néant avant la naissance, néant après la mort ... Si je pouvais m'assurer que je suis dans la mémoire de quelqu'un, même si c'est l'un d'entre eux, quelqu'un qui m'aiderait à résister un peu, juste un peu, au néant de l'oubli ... Si je pouvais frissonner, hurler, les secouer, pour qu'ils existent vraiment, pour qu'ils remplissent leurs vies de quelque chose d'utile, quelque chose de fort, de positif, dont ils se souviendraient en passant l'ultime frontière ...

La frontière est née quand nous étions petits, lui et moi, entre son village et le mien, mitoyen.

Cela m'aura ennuyé toute ma vie de ne pas fonctionner comme tout le monde, bien enracinée quelque part. Ne dire à personne comment j'ai fui, c'était gommer les deux tiers de mon existence, ma famille et tout un continent. Le prix d'une renaissance.

Taire la véritable identité de cet homme qui m'aime à mort, c'était espérer qu'il ne me

harcèlerait plus. Taire son obstination, c'était prétendre être assez femme, assez forte, assez adulte, assez responsable pour assumer seule le risque qu'il revienne.

Il avait cinq ans, quand ses parents l'ont rebaptisé Afwerki, nom du président qui règne à Asmara, sur l'Erythrée, depuis 93. Afwerki, pour que tous les fonctionnaires corrompus de sa capitale sachent qu'il était du bon côté, du bon clan.

93 ? Ce n'est pas le nombre des esclaves qui ont fui, comme lui, du camp de Lybie, mais le code du département où il séjourne parfois, sans emploi, sans projet. A part moi.

Il parle l'anglais, avec même, prétend-il, un léger accent londonien. Trafiquant habile, il a réussi à traverser la Manche plusieurs fois, je ne sais pas si ce voyage pour me retrouver sera le dernier, ni de quel côté il sera jugé.

Je ne passerai plus sous la nationale 34 pour rejoindre l'allée de Valmy, tourner à droite, vers la pharmacie, quand il me frappe. Ou peut-être à gauche, vers le Leader Price, pour acheter de quoi le nourrir, puisqu'il est venu les mains vides, comme d'habitude.

Je ne verrai ni décembre, ni les illuminations des crépuscules. Ni les pâleurs d'aurore, quand je grimpe en ascenseur dans les étages et que j'en redescends, avec ma serpillière, poisseuse et glacée, de marche en marche, pour sept cents euros par mois.

Je n'irai plus au bout de ma rue Pierre-Brossolette, me planter devant la vitrine embuée de l'auto-école et rêver que j'obtiens le permis de conduire.

Je ne courrai plus sur l'ancien chemin de halage du canal de Chelle, sans chaussures, en prenant soin d'être légère pour éviter de trop blesser ces pieds qui me portent à travers le monde, à travers la vie, jusqu'au bout de ma destinée.

Je ne passerai plus sous la nationale 34 pour rejoindre la rue Albert-Camus et me jeter dans le parc du Croissant Vert, en imaginant des lobélies géantes, cernées par la houle blonde des épis de teff, en imaginant le parfum des caféiers d'où viennent les boissons des thermos des pseudo-sportifs, bedonnants et casqués de sons, qui ne s'arrêtent pas quand je les croise, parce qu'ils ne me connaissent pas.

Je n'aurai pas le temps d'améliorer mon français, ni l'occasion de représenter mon dossier de demande de naturalisation.

Je ne m'entraînerai pour aucune compétition, je ne pourrai pas remercier mon si beau pays d'accueil avec d'autres victoires sous un dossard tricolore.

Au troisième étage de ma résidence HLM, à Neuilly sur Marne, moins de trente automnes, cent cinquante centimètres de long, quarante kilos en tas, étouffée, étranglée, je ne bouge plus. Vivante, je pensais tellement mieux en ትግርኛ, en tigrigna, la belle langue de la corne d'Afrique, mais, depuis que je suis morte, mes neurones se cabrent et se recalent dans la langue de Nicolas Vallat, mon entraîneur du temps des marathons que je gagnais. Amsterdam, l'an dernier...

Afwerki s'est livré, sous une fausse identité, au commissariat du dix-huitième arrondissement de la capitale : il sait qu'au cœur de Paris, ce sera plus facile qu'en banlieue de trouver un avocat qui plaidera le coup de folie, le crime passionnel et dénichera les vices de procédures, pour obtenir le minimum, le sursis...

Une fois que les réseaux sociaux se seront désintéressés de ce que je fus, une fois que les faits d'hiver chasseront mon fait divers, une fois que mon autopsie confirmera les aveux de mon assassin,

je suis curieuse de savoir qui viendra à mon enterrement, pieds nus dans la neige. Je suis curieuse de savoir combien de temps où gardera, ici, là-bas, le souvenir de Zenash Gezmu l'Ethiopienne, technicienne de surface et marathonnienne. Je suis curieuse de savoir quel mouvement se créera à l'exercice des amours sans violence.

Titre : **Immersion**

Auteur : **Ménard Christine**

Elisa ferme les yeux. Elle compte lentement. Quatre, cinq six... Ne pas relâcher sa respiration, pas encore. Respirer, gonfler le ventre d'abord, puis la poitrine, aller jusqu'à douze. Puis, retenir l'air, oublier la pression. Et expirer, lentement, priver son corps de tout oxygène, jusqu'à la syncope. Et recommencer, trois fois, vider sa tête, dénouer la tension de ses épaules, alléger ses jambes. Pour donner le meilleur d'elle-même, pour elle, pour son coach, ses parents.

Maintenant, se positionner sur le plot de départ. L'adolescente redoute ce moment, celui où elle devra attendre, ces quelques secondes qui lui paraissent des heures. Elle plonge son regard dans l'eau de la piscine, fixe son attention sur la ligne bleue. Pendant deux longueurs, ce sera son seul repère, sa seule amie. Se tenir penchée à la limite du déséquilibre, se concentrer sur la seconde suivante, oublier l'enjeu. Ne penser qu'au plongeon salvateur, qui libérera ses quarante kilos de muscles et de tendons.

Un très bref instant, Elisa vole, flèche tendue, prête à transpercer la surface de l'eau. Le choc attendu fait vibrer un bref frisson sur son échine. La fraîcheur s'insinue sur sa peau, dans ses narines, entre ses doigts de pied. Battre des jambes, sans attendre, ne pas perdre une seconde pour se mettre en mouvement. Sortir les bras, s'extraire de la couverture glacée, se mettre en mode machine de guerre. Et onduler doucement au ras de l'onde, dauphin gracieux tendu vers le plot d'arrivée, délivrance ultime. Jusqu'au prochain entraînement.

- Elisa, tu peux faire mieux...

La jeune fille sursaute. La voix, celle qu'elle n'a pas oubliée. Celle de son entraîneur qui les a quittés deux mois auparavant. Elle arrache son bonnet, ses lunettes, darde son regard sur le rebord de la piscine. Personne, il n'est pas là. Bien sûr. Mais elle sait ce qu'il lui dirait. Elle l'a bien sentie après 10 mètres, sa déconcentration, cette rupture d'harmonie, qui la faisait avancer moins vite, plus douloureusement. Ses jambes s'emmêlaient, ses mains s'ouvraient à contretemps. Son esprit s'était évadé un instant. Et tout était à refaire.

Elle n'écoute pas son coach. Il n'a rien vu, trop occupé avec les adultes. Il lui enjoint de remonter, s'arrêter. Elle sort, pour un nouveau plongeon, une nouvelle longueur. En souplesse, par respirations légères, elle évolue. Elle a retrouvé son milieu originel, le ventre doux de sa mère. Fin de la longueur.

- C'est bien !

Elisa peut sortir, maintenant.

L'océan vomit sa colère par vagues entremêlées. Sa surface n'est que crachats furieux, contre le ciel qui déverse ses ondées orageuses, contre les rochers tranchants qui s'obstinent à arrêter ses élans. Les bateaux tressautent sous ses coups, les chaînes claquent, les phares luttent contre l'obscurité naissante.

Un point argenté oscille sur l'écume mousseuse, disparaît par intermittences pour resurgir sur une crête. Une silhouette se dessine peu à peu, deux bras qui cadencent l'avancée du corps, obstinément, presque rageusement. La grève aux galets râpeux se profile. Telle un métronome, Moïra s'approche régulièrement, tendue vers son but.

Les courants l'emportent d'un côté à l'autre, la poussent vers le large. La nageuse ne lutte plus, elle se laisse dériver, confiante dans la mansuétude de l'océan. Elle s'installe dans les rouleaux, son dos suit les mouvements de ces drôles de nacelles. La mer a reconnu l'une de ses sirènes, elle la laisse respirer au hasard de ses soubresauts. Le courant contourne les rochers, guetteurs traîtres sur la route des humains aventureux.

L'ancienne athlète s'est soumise à la force irrésistible des flots. Elle a appris à respecter ce qu'elle ne peut considérer comme des caprices. Bien plutôt comme des manifestations de vie, puissante, profonde, éternelle. Elle aime y tester ses ressources, s'y fondre, renaître chaque jour. Oublier ses blessures, d'âme et de corps. Redevenir poisson, avant l'évolution vers le champ terrestre.

Une dernière poussée de l'océan l'offre à la plage désertée. Elle revêt son armure de terrestre, blindée par l'énergie déployée par l'océan. Comme un cheval rétif, elle secoue sa tête. Se débarrasser de cette eau visqueuse, retrouver une apparence civilisée. Le monde est là, qui l'attend.

Son œil est attiré par la silhouette encapuchonnée d'une jeune fille, recroquevillée dans une anfractuosité.

- Que fais-tu là ? Tu vas être toute mouillée si tu restes ici.

Elisa lève un regard étonné.

- Moi ? Mais non, je suis bien couverte. Et j'ai l'habitude...

Moïra l'examine rapidement. Les épaules larges, le dos droit, les jambes effilées, pas de doute, il s'agit d'une nageuse.

- Je pourrai venir avec vous la prochaine fois ?

Moïra n'hésite pas longtemps. Elle prend la main de l'adolescente.

- Dès que la mer sera calmée, je te fais signe.

Toutes deux se retournent. Le grondement des vagues s'est apaisé, ronronne une promesse de bonheur. Un même éclat d'excitation allume les yeux des deux nageuses. Elles répondront à l'invite de l'océan.

Titre : **La drôle de fleuriste**

Auteur : **Bois Harmony**

On te voit souvent ramasser des fleurs.  
Souvent tu les ramasses avec la tête entre tes pieds,  
Drôle de valse pour récolter le fruit de ton travail.  
On ne comprend pas toujours ton manège  
Et pourtant je sais que tu te donnes du mal :  
Des mouvements rythmés mais pas trop brusques, de la musique, des pas légers.  
Parfois un éventail, comme en Espagne.  
Parfois seule, parfois à plusieurs.  
Des tenus souvent inattendu  
Une fois presque nu.  
Il fait tellement chaud sur tes planches.  
Une histoire que tes bras et jambes leur racontent.  
Une interprétation personnel de l'amour, de la haine, de la joie, de la peine.  
Souvent à la fin de ton histoire tu pleures.  
La joie de prendre ces fleurs sur ce parquet.  
Un parquet que tu foules si souvent pied nu,  
Ou dans des chaussons qui te font, parfois, saigner.  
C'est à la sueur de ton front que tu les ramasses ses fleurs car tu le mérites.  
Et un jour, tu les ramasseras auprès des étoiles.  
Car un jour, je le sais, tu seras une grande danseuse.

Titre : **La femme aux flamands**

Auteur : **Deverrewaere Eric**

Dans ce local de vente aux enchères il fait chaud cet après midi là. Le commissaire priseur présente une photo, « la femme aux flamants ». Dès la mise à prix les enchères s'envolent. Dix mille, vingt mille, cinquante mille, cent mille. Un amateur d'art, venu du Japon, en propose cinq cent mille, puis un américain monte à six cent mille mais le russe n'a pas dit son dernier mot et arrache l'enchère à neuf cent cinquante mille euros. Dans la salle, masqué sous des lunettes de soleil, un homme reste immobile, décontenancé. Pour lui, la vedette de cette photo n'est pas celle que l'on croit, ce sont les animaux en arrière plan, dignes, élégants. Un journaliste l'a repéré, il se précipite, il veut le scoop, l'exclusivité, pour ce cliché vendu une fortune. Le magnéto enclenché, il va tout enregistrer et dans son canard la genèse de l'œuvre d'art sera traitée en première page.

Voici la véritable histoire de la femme aux flamants ou la flamme et l'amant.

Xavier est photographe depuis dix ans. Sorti de l'école d'arts appliqués avec distinction, il vit en faisant des portraits de gamins indisciplinés, l'été, sur la plage. Il va de famille en famille quémander quelques euros pour une tête, une frimousse, une gueule, une allure. Toujours les mêmes, jamais les adultes. C'est son principe. L'hiver, quelques mariages lui font passer les mois frais au chaud. Sa véritable passion ce sont les animaux, photographe animalier, il part à point d'heure observer les oiseaux, les migrateurs, les nuisibles qui effraient, les paisibles qui agacent. Pas le chat de la mère Michel ou un lion dans sa cage dorée proche de la Méditerranée. Il saisit à travers quelques plumages ou quelques crinières le soleil qui se lève, ou qui se couche. Suivre le mouvement, saisir l'instant.

Ce jour là, il a choisi d'aller observer les flamants qui se préparent pour le grand jour. A la conquête de la femelle qui leur fera le petit, celui de l'année. Il a construit sa planque au bord de l'étang du Fangassier, où près de quinze mille couples sont rassemblés, une nuée rose, colorée, magnifique. Appareil photo avec téléobjectif réglé au maximum, il est assis sur un tabouret, stable, très stable, faudra pas les rater tout à l'heure, pas question que le flou gâche tout.

Elles et eux sont là, prêts. Le défilé peut commencer. Les corps en mouvement, les flamants se déplacent élégamment, tout en béquillant. Le plus impressionnant c'est ce cou qui se tourne convulsivement. Les pattes d'allumettes ancrées dans la vase du marais salant, ils sont des milliers. Dans l'objectif c'est une masse dansante, sorte de ballet réglé par un chorégraphe de la nature. Les têtes vont et viennent, montent et descendent le long des corps rebondis, hochent de droite et de gauche. D'un côté le plumage s'étend, longuement, complétant l'horizon. A l'autre extrémité de l'étang, pas encore éveillés, certains sont figés sur une patte, ce sont les derniers arrivés.

Au milieu du groupe il observe un couple, un précurseur. Ce n'est pas encore tout à fait l'heure. Les oiseaux se placent côte à côte, leurs becs piquent l'eau en cadence, puis leurs longs cous vont s'ébrouer, tendus vers un ciel immense. Les corps se plient et recommencent, à l'envi, la parade a

commencé. La séquence dure des heures, Xavier le sait, le télé réagit et les images partent en rafale vers son ordi, merci le wifi.

Quand soudain apparaissent un homme et une femme. Lui s'assoit sur un tronc pour jouer de la guitare. Musique enflammée, le téléobjectif n'arrive pas à saisir avec netteté ses mains qui martèlent les cordes et caressent le bois. La femme se met à danser, sa longue jupe tourne, son chemisier s'ouvre, ses bras étendus prolongent l'horizon de l'étang. Mimétisme parfait. Les flamants calent leur gracieux ballet sur la ballerine.

La femme est fine, légère, les jambes ancrées dans le sable, seuls ses pieds agitent les grains comme les volatiles au moment de leur envol, quand ils se mettent à courir pour arracher leur grand gabarit de la terre ferme.

Elle se replie sur elle même, s'arrondit, corps de l'oiseau. Elle allonge les bras, le cou, la tête. Xavier n'avait pas encore remarqué ; elle porte des gants qui prolongent l'avant bras, qui deviennent becs, claquant au vent des salants.

Dans un geste insouciant le chemisier s'abandonne au vent coquin. Sa poitrine menue, nue, d'un rose brillant, se confond avec le plumage des migrateurs. Sa jupe tombe, effacement de la civilisation, nature entière. Elle danse nue sur la grève. Derrière, les flamants éveillés battent des ailes. Parades amoureuses. Les cous se frôlent, se croisent ; ses bras aussi. Les becs se frappent ; ses gants se lovent l'un contre l'autre en une contorsion habile. Elle se baisse offrant au photographe une image parfaite de ses courbes, ses bras tapent le sol, en rythme, elle devient couple de flamants, à elle toute seule. Elle est ce couple discret, qui bientôt se reproduira. D'ailleurs, au loin, très loin, les mâles se posent, autoritaires, sur le dos de leurs partenaires. La survie de l'espèce en dépend. La position ne dure guère. Pendant ce temps la danseuse nue continue ses élégantes contorsions.

Xavier règle les focales, les diaphragmes, les sensibilités, le soleil ne va pas tarder à se coucher, manque de luminosité et cette femme, merveilleuse, qui continue de danser...

La séance a duré. Le plaisir de voir ces oiseaux au cœur de leur vie, qui bientôt construiront un nid d'argile où poser le petit. Cette population venue d'un autre monde aux pattes graciles, aux ventres rebondis, aux cous souples et légers, têtes mobiles qui s'agitent suivant un rite précis. Ces becs qui se frappent, qui se caressent, qui s'ouvrent comme un baiser amoureux où coulera ce qui nourrira le poussin. Ils couvriront à tour de rôle, père, mère, posés sur l'œuf.

La danseuse vient justement de se laisser aller sur la plage, nue, étendue, quasi disparue. Le guitariste s'empresse de la rejoindre. Pour une autre parade, celle de la vie aussi.

Xavier range son matériel. Ses images syncopées, enregistrées, kaléidoscope détaillant le mouvement de chaque parcelle de plume, d'os et de peau. Les oiseaux peuvent s'envoler, demain il reviendra voir ses amis s'agiter, se courber, se fondre.

Sur l'ordinateur une photo est apparue, extraordinaire, exceptionnelle. La femme, offrande aux flamants, suit leurs contorsions animales. La femme, chef d'orchestre, maître de ballet, s'invite, pleine de douceur, dans ce monde bestial.

Xavier ne peut quitter des yeux cette silhouette. Les réglages sont parfaits, la lumière magique de cette fin de journée d'avril, les rayons du soleil soumis au prisme se décomposent, arc en ciel merveilleux.

A regarder de près, tout est net. Oiseaux, femme, horizon, infini. Le léger clapotis sur le marais semble vivant, en éternel mouvement. Les corps des oiseaux sont mobiles. Par leur multiplicité, le mouvement est permanent.

Le corps de la femme rayonne, sa peau capte la lumière dorée, les ombres légères accentuent les nuances, elle bouge, elle danse. Il a peu regardé le guitariste qui n'a cessé de jouer. Seuls ses doigts vivent pleinement l'instant, sur les cordes qu'ils picorent. Xavier ne l'a pas entendu. Il suppose que l'homme chantait quand les milliers de flamants se manifestaient par des claquements de castagnettes de bois sec.

Ce qu'il n'avait pas vu, les derniers clichés le mettent en évidence ; les oiseaux posés pour un repos mérité, le calme revenu, juste parfois un cou qui s'étire, et s'en va caresser amoureusement le cou du volatile choisi, quand la femme laisse monter son bras vers le ciel dans une verticalité parfaite, l'autre le rejoint, se love, les chairs se fondent, seules les mains dansent, se caressent, se croisent. Érotisme sublime.

Au loin un flamant blanc sait qu'il ne trouvera aucune compagne pour passer l'année, il a beau secouer son plumage, ce sera célibat.

Xavier se regarde dans son miroir, eh oui le flamant blanc c'est lui, depuis bien trop longtemps... Cette danseuse, au corps enflammé, offerte aux doigts du guitariste, vient brutalement lui offrir quelques plumes orangées ou rosées. Le voici reproduisant les mouvements du flamant, bras levés, élégants, tournoyant, puis plongeant vers le sol et la vase nourricière. Il se surprend à modeler de ses doigts l'argile du marais, prêt à nidifier. Ses doigts-becs claquent le parquet, l'un contre l'autre, puis s'élèvent au firmament. En même temps son ventre se redessine, muscles tendus, poitrine modelée, le voici danseur, le voici oiseau, le voici flamant.

Geste suspendu par la sonnette. Il va ouvrir, torse nu.

Derrière la porte une femme qu'il reconnaît, sans aucun doute. Elle tient à la main le journal et la photo en évidence. Sa photo. « La femme aux flamants ».

Sur la platine un disque tourne, musique enivrante, andalouse, fortement marquée en tonalités. Sans un mot il la fixe. Elle le fixe aussi. Ils lèvent les bras au même instant, les jettent vers le ciel, instinctivement ils les croisent, leurs peaux se touchent, se caressent, se découvrent. Ils plongent vers le parquet, bras liés, corps tendus. Au rythme effréné des castagnettes enflammées.

Il ne sera pas le flamant blanc. Mais le nouvel amant. D'une passion brûlante, bestiale, animale.

\* \* \*

Quant aux gains des enchères la somme sera partagée, en deux, ou davantage ; une part sera versée aux animaux en danger... L'argent ne fait pas le bonheur, quand la beauté de la nature, de nos natures, évidemment ! Il suffit de prendre son temps, observer, admirer et en saisir chaque infime mouvement!

Titre : **La grâce du cygne**

Auteur : **Pradal Judith**

Accroupie entre les roseaux, Camille chassa les mèches qui barraient son visage sans même cligner d'un œil. La petite fille était consciente de la vase qui s'enfonçait lentement sous son poids, ses chevilles peu à peu gagnées par l'humidité collante du bord du lac, menaçant de l'engloutir comme des sables mouvants.

Alors qu'en temps normal, elle aurait rit de ce terrain et l'aurait exploité pour ses jeux, pas un mouvement ne trahissait sa présence. L'abond du lac, dense de fourrés et éloigné de toute habitation, aurait offert un terrain de cache-cache idéal. Mais la petite fille n'était pas venue pour jouer. Les yeux rivés sur sa cible, tout son être se concentrait sur ses yeux. Intensément, fébrilement, pleinement, Camille regardait.

L'étrange jeune femme n'avait pas besoin de commencer à danser pour se mettre à danser. Elle arriva subrepticement dans le champ de vision de sa discrète spectatrice. Ses pieds épousaient la berge du lac comme la soie suit les contours de la peau, avec légèreté et une évidence sans prétention. La grâce pénétrait ses mouvements sans même qu'elle le désire sciemment, ses pas chaloupés déjà engagés dans une forme de danse. C'était une nymphe, Camille l'avait décidé. Il ne pouvait en être autrement.

Comment distinguer un mouvement fortuit d'un pas de danse ? Les yeux grands ouverts, dans une lutte naïve pour ne pas cligner des yeux et manquer un seul de ces instants précieux, Camille se demandait si la nymphe n'était pas l'incarnation de la ligne où les deux notions se fondaient. Son corps ne semblait pas bouger avec une grande rapidité. Pourtant, quand l'attention se focalisait sur un muscle ou un autre, rien ne restait en place un seul instant. Les jambes de la danseuse semblaient interminables. Tendues comme le tronc d'un arbrisseau qui s'élançe vers le ciel avec souplesse, elles dessinaient sur la berge des arabesques confondantes de simplicité. Différents muscles saillaient tour à tour sur sa cuisse, sur son mollet, se gonflant et s'étirant tour à tour comme un soufflet de forge.

À présent, la femme, la nymphe, cette entité gracieuse qui se mouvait avec une grâce animale, dansait pleinement, embrassait son activité. Les alentours devenaient flous aux yeux de Camille. Elle était vaguement consciente que la scène se déroulait près d'un lac, mais elle aurait aussi bien pu se tenir dans un palais ou dans une salle fermée. Ses oreilles captaient un son, mais dont elle aurait été incapable de le définir. Était-ce un morceau de musique, ou les murmures d'un lac et de sa faune ? Seule comptait la danse.

Les extrémités du corps de la nymphe fascinaient particulièrement la spectatrice. Les pieds, d'abord. Ils se déplaçaient sur la berge en mêlant désinvolture et précision, le tout avec une légèreté incroyable, comme si le sol n'était pas un plancher dur mais une surface presque rebondissante, comme le ventre d'un trampoline. Ils prolongeaient ses longues jambes uniformes, entièrement

nues et pâles, mais venaient parfois briser cette ligne quand la cheville se pliait en angle droit. Ces mouvements ne marquaient jamais une cassure nette et brutale, puisque toutes les respirations, les expirations et le rythme, accompagnaient chaque dessin corporel de façon progressive.

Les mains, par une subtile symétrie avec les pieds, redoublaient cette aspect soigné et maîtrisé, sans pour autant revêtir la rigidité du mouvement calculé. Chacune était un petit oiseau au bout d'une longue chaîne. Ils tressautaient, formaient arabesques et volutes et cherchaient à s'envoler. À vrai dire, songea Camille, le corps entier de la nymphe semblait prêt à prendre son essor. Lorsqu'elle sautait, la gravité n'imprimait pas à la danseuse le même étau qu'aux êtres humains. Sa grâce était celle d'un cygne, pas d'une femme ordinaire. Les battements de ses bras inspiraient irrésistiblement l'envol, comme des ailes trop frêles pour décoller d'un sol trop vaseux, ses jambes maigres et longues évoquaient les pattes d'un échassier temporairement cloué au sol.

La danse n'était donc pas qu'une libération, et la grâce infinie de cet étrange oiseau était empreinte d'une forme de mélancolie, celle de la créature qui aspire à l'envol sans jamais pouvoir quitter la terre. Camille à son tour se sentit comme à l'étroit, la scène devenant cage et non plus tableau. Pourtant, la beauté demeurait. La somme infinie de mouvements continuait à former un tout que la petite fille n'aurait souhaité briser pour rien au monde. La jeune femme n'était pas une nymphe, se ravisa Camille. C'était un cygne qui voulait s'envoler. Et jamais elle n'aurait cru que si belle beauté puisse se marier avec mélancolie si profonde.

Camille ne détacha pas son regard de la scène tant que la danseuse n'eut pas achevé son pas, s'effondrant sur le sol avec la douceur d'une bougie dont la cire glisse au sol. Elle se leva. Quand elle quitta les lieux, elle se demanda par quelle magie l'Opéra Garnier pouvait être à la fois la cage de tant de cygnes et l'écrin de tant de beauté.

Titre : **La légèreté d'un papillon**

Auteur : **Rosa Sandra**

Elle s'appelle Georgette. Georgette Gagneux.

Ce nom ne vous dit rien, et pour cause...

Georgette n'aime pas son prénom. À dire vrai, il l'insupporte. Personne ne rêve de s'appeler Georgette. Ça fait tenancière de bar malfamé, ou pire encore, patronne de maison close sur le retour. En tout cas, ce n'est pas franchement glorifiant... Quelle idée de lui donner le petit nom de la sage-femme qui l'a mise au monde ? Sa mère devait vraiment être dans un état second et à court d'idée quand elle a pris la décision de l'en affubler. Ça peut se comprendre, après l'épreuve de l'enfantement et dix autres enfants avant elle. Dieu lui pardonne ce manque d'inspiration et de lucidité. Mais son père, lui, n'a aucune excuse, à part celle de la tendresse extrême qu'il voue à son épouse à laquelle il ne peut rien refuser. Il s'est laissé convaincre, voilà tout... Ah ! Que ne fut-elle baptisée Lucie ou Eléonore, cette fichue accoucheuse. Un prénom, on le porte à vie ; il est sensé nous caractériser, nous définir, nous personnifier même. Il faudra faire avec...

Georgette aurait tellement préféré celui de Suzanne, *la Divine*. Suzanne, la sportive égérie des couturiers de la capitale, qui sait capter les regards comme personne et éblouie par sa prestance. Elle a eu la chance de la voir jouer 5 ans auparavant, lors d'un tournoi à Cannes auquel son père lui avait fait la surprise de l'emmener. « En récompense pour tes efforts et ton assiduité », s'était-il expliqué, pudiquement. L'occasion d'une pause bien méritée dans son programme intensif d'entraînement. La diva avait une fois de plus conquis son public : son bronzage magnifiait sa tenue si chic et avant-gardiste. Sur les cours, on ne voyait qu'elle. Une femme hors du commun, dotée d'un prénom évoquant à la fois détermination et sensualité...

Alice, c'est très joli aussi. Ça sonne doux et léger, c'est agréable à prononcer. C'est très féminin et ça fleure bon la victoire. Tout comme son modèle, la grande Alice Milliat, qu'elle a eu la chance de côtoyer brièvement lors des précédents jeux olympiques. Alice avait été comme une seconde mère pour elle, lorsqu'elle l'avait ramassée à la petite cuiller, effondrée qu'elle était de rester au pied du podium. Elle l'avait encouragée à croire en ses rêves et à persévérer dans le sport, à se donner les moyens d'y arriver. « Les femmes y ont tout autant leur place que les hommes, lui avait-elle dit. Tu es encore jeune, avec un grand potentiel ; tu seras prête pour Los Angeles ».

Et Los Angeles, c'est justement dans à peine plus d'un an. Encore une année de sacrifices pour parvenir sur la plus haute marche, arracher l'or et marquer l'histoire de l'athlétisme. L'objectif est fixé depuis bien longtemps et Georgette s'y tiendra jusqu'au bout. Pour elle. Et pour son père, pour qu'il en soit fier ; surtout ne pas décevoir celui qui déploie tant d'énergie à la préparer à une magnifique carrière depuis son plus jeune âge. Les championnats de France ne leur suffisent pas ; ensemble ils

visent plus haut. Elle se doit d'être la meilleure. Que ce soit à la course, au saut en longueur ou même au lancer de poids, il faudra qu'elle décroche une médaille aux prochains jeux, coûte que coûte. Il n'y aura pas de compromis. Ce sera sûrement son ultime chance d'être sous les feux des projecteurs, de voir son nom imprimé en grandes lettres sur les pages des journaux du monde entier. Immortalisé... D'ailleurs, il est peut-être grand temps de songer sérieusement à se faire appeler autrement ; en plus de la performance, la communication est essentielle pour sortir du lot. Et ce n'est pas avec son encombrant prénom disgracieux qu'elle marquera les esprits, du moins, pas dans le sens qu'elle espère. Pourquoi pas un diminutif ? Pourquoi pas Georgie... ? Ou mieux : Jo ! Jo Gagneux ! Ça sonne bien. Accolé à son patronyme, c'est une formule qui gagne ! Elle devrait en toucher deux mots à son père. Il est plutôt accommodant pour tout ce qui touche à l'image.

Atteindre leur but commun lui tient vraiment à coeur. Alors, pour l'heure, Georgette court, encore et toujours. Elle saute, lance, nage, patine, rame, toujours et encore.

Aujourd'hui, il fait un peu frisquet. A Chamonix, l'air est vif au mois d'avril et la respiration se fait courte. Georgette sort d'un mauvais rhume qui l'a clouée au lit plusieurs semaines et il a été décidé de lui faire reprendre l'entraînement en douceur : dix fois la boucle des Planards Grépon, elle a connu pire en guise d'échauffement. Encore deux tours et elle sera libérée de ses obligations sportives. Un chocolat chaud l'attendra au chalet et elle pourra se lover douillettement sous l'édredon le reste de la journée. Pour dormir... ou mieux, rêver à son amoureux... Sujet épineux pour lequel il lui faudra trouver l'instant opportun et le courage d'en parler à ses parents, enfin. Ah ! Ce charmant bien-aimé ! Le secret devient pesant, pour elle qui partage le quotidien de son père, prenant soin de masquer sa jovialité pour ne pas éveiller de soupçon. Mais en tout état de cause, elle n'a pas beaucoup d'efforts à fournir, tout concentré qu'il est à préparer sa fille chérie en laquelle il a placé tous ses espoirs.

C'est affreusement compliqué de concilier compétition et vie affective. Depuis deux ans qu'ils se fréquentent, les tourtereaux n'ont pu se retrouver en dehors des stades qu'à trois reprises, en catimini évidemment. Personne ne doit rien savoir de leurs amours clandestines. Lui aussi est athlète de haut-niveau et vise l'excellence pour ces prochains JO. Si des rumeurs venaient à circuler sur leur compte, leurs entraîneurs respectifs veilleraient à ce que rien ne les détourne de leurs objectifs. Le monde du sport est intransigeant, sans pitié aucune. C'est encore plus vrai chez les femmes. Voilà ce qu'il en coûte lorsque l'on veut atteindre des sommets. Pour le moment, il lui faut mettre sa vie personnelle entre parenthèses. Elle n'a pas le droit de décevoir son père. Mais sitôt les jeux passés, quelle qu'en soit l'issue, elle mettra un terme à sa carrière et abordera une autre page de sa vie, un nouveau défi : celui de devenir épouse et mère. Son amie Lucie Bréard, pourtant promise à bel avenir dans le microcosme de l'athlétisme, a complètement disparu du paysage médiatique après son mariage. Et pourtant elle s'épanouit tout autant dans son rôle de maman. De toute façon, malgré son ouverture d'esprit, Jules ne l'encouragera sans doute pas à continuer dans le sport. Ça ne se fait pas...

Georgette court. Elle sent de moins en moins le piquant de l'air. Elle manque un peu d'adrénaline après sa longue convalescence, mais la valse de la dopamine et des endorphines produites par l'effort lui fait surmonter la douleur et oublier la fatigue. Elle ne ressent plus la souffrance que le froid mordant inflige à son corps affaibli. Chacun de ses muscles remplit parfaitement son rôle en un automatisme longuement répété, totalement assimilé. Son corps, machinerie bien huilée, est comme un cocon rassurant, un havre ouaté. Chacun de ses pas fait virevolter les milliers de cristaux de givre

autour d'elle et les parsème au vent en autant de microscopiques étoiles, scintillant dans la brume diaphane qu'un soleil timide perce de ses rayons blafards. C'est un beau jour pour courir.

Tous ses sens en émoi, l'euphorie transcende sa perception du monde qui l'entoure. Georgette perçoit ses pulsations cardiaques lui battre les tempes, rythmant sa foulée souple et gracieuse, s'accordant à sa respiration régulière. Elle devine le flux et le reflux du sang irrigant chaque recoin de son organisme. Il lui semble entendre le froissement des plumes de la mésange qui s'élance d'une branche du frêne sur sa gauche. Elle écoute le murmure de l'eau gelée glissant le long d'une rigole proche, le chuintement de la sève qui palpite au creux des feuillus, tout autour. Des effluves printaniers viennent taquiner ses narines : l'odeur subtile des bourgeons naissants, la fragrance insaisissable de la brise vernale. Tout exhale un sentiment de renouveau. En cet instant de grâce, Georgette n'a jamais été aussi confiante en ses capacités, son avenir tout tracé, son amour pour Jules. En la vie simplement. La voilà portée, transportée par toute cette énergie qui bouillonne en elle. Aérienne, elle ne serait pas si surprise de se voir pousser des ailes.

Quand elle s'écroule sur le sentier, c'est avec la légèreté d'un papillon, en douceur, sans un bruit. En réponse à la douleur fugace qui l'opresse soudain, elle se recroqueville, les mains croisées sur sa poitrine, en une position qui pourrait suggérer celle d'une nymphe sur le point de quitter sa chrysalide.

En cette belle matinée du mercredi 1er avril 1931, le mouvement perpétuel de la cage thoracique de Georgette s'estompe pour cesser définitivement. Un père anéanti, malgré son application acharnée, ne parviendra pas à faire repartir le coeur fatigué. La machine épuisée s'est arrêtée ; le cocon brisé laisse échapper une âme joviale, si tôt ravie dans l'élan de sa candeur. C'est un beau jour pour mourir. Cette année-là, un correspondant du Journal du Loiret dira d'elle qu'elle aimait trop le sport et que c'est ce qui l'a tuée. Elle n'avait pas 24 ans... Selon lui, « les exercices physiques sont bienfaisants à condition de ne pas en abuser. Surtout pour la gente féminine qui ne sait pas s'arrêter ».

De nos jours, sans doute évoquerait-on la mort subite du sportif...

Titre : **La prison "Alpin" d'Amsterdam**

Auteur : **Carlino Sylvio**

Les premiers rayons du soleil traversent les barreaux et m'éblouissent. Je redresse la tête, ouvre péniblement les yeux et regarde autour de moi. Rien, le calme plat. Juste mon bol de nourriture laissé là, la veille, et auquel je n'ai pas touché. Mon regard se dirige d'un coin à l'autre de la cellule et j'imagine alors ce que pourrait-être ma vie à l'extérieur mais les projections que j'en fais chaque jour sont identiques. Courir et déployer mon corps dans de folles enjambées, traversant les pâtures verdoyantes à perte de vue. Le monde s'ouvrirait à moi. Les chevaux et autres animaux majestueux fouleraient le sol à mes côtés, leurs muscles saillants se contractant à chacune de leurs foulées.

Mais la vision de ces barrières en métal me ramène inexorablement à la dure réalité : je suis enfermé, dans cet espace si exigü qu'après quelques pas, j'en atteins les limites.

Je m'approche de la porte, espérant voir arriver la personne en charge de me faire sortir afin d'aller faire mes exercices. Il est trop tôt, semble-t-il. Les seuls mouvements que je perçois sont ceux de mes voisins des cellules adjacentes, sans doute ont-ils été réveillés par cette satanée lumière blanche qui nous empêche de poursuivre nos rêves.

Gaston, c'est le nom de mon voisin de droite. Du moins, c'est comme ça que l'appelle le chef des lieux. Il est grand, au moins quatre têtes de plus que moi. J'ai tenté de communiquer avec lui mais il reste prostré face à ses barreaux sans aucune liberté de s'adonner à des exercices physiques car le chef ne lui autorise aucun accessoire. Ses journées sont beaucoup moins mouvementées que les miennes ; il tourne en rond du levé au couché. Pour ça, je n'ai pas à me plaindre car, dès mon arrivée, j'ai eu droit à un tapis roulant pour me livrer à des exercices journaliers. Un tapis roulant bleu. Sympathique, cette couleur. Je monte dessus et commence à courir. J'ai l'impression de défier toutes les lois de la nature. Mon corps s'abandonne à mon esprit et plus rien ne peut me retenir. J'exulte. Cette sensation, cette ivresse, c'est une folle aventure qui commence. Je suis le roi de l'univers en imaginant cette liberté qui s'offre à moi. Lorsque je cours, plus rien n'existe, je suis seul au monde.

Tout à coup, j'entends un bruit de roulement dans la cellule de mon voisin de gauche. Je décide de m'arrêter pour aller observer ce qu'il fait. Il s'appelle Iris. Nous nous ressemblons beaucoup. Lui aussi a décidé de monter sur sa machine infernale. Il semble courir plus vite que moi. Il est sans doute plus entraîné, ce qui ne m'étonne pas vu qu'il doit être là depuis assez longtemps.

Je reste planté là, inerte, à regarder Iris s'adonner à ses exercices matinaux. Il a décidé d'intensifier ses entraînements en vue d'une évasion. Il a déjà tout analysé. J'aimerais le suivre mais le chef ne nous laisse jamais sortir en même temps. De plus, il ne faut pas oublier Félix, le gardien sadique et cruel. Celui-ci est prêt à bondir à chaque faux pas de notre part. Mais la détermination d'Iris est inébranlable et c'est aujourd'hui qu'elle va enfin payer. J'admire chacun de ses mouvements. Je le sens prêt à affronter les plus grands dangers pour lesquels il s'est entraîné avec acharnement durant

toutes ces années. Le jour de la grande évasion est enfin arrivé.

Dans un fracas assourdissant, le chef entre dans la pièce. Il se dresse face à nos cellules et nous observe à tour de rôle. Lequel va-t-il laisser sortir en premier ? Gaston, Iris ou moi ?

C'est vers Gaston qu'il se dirige. Le géant se met à bondir de joie à l'idée d'être libéré, ne fut-ce que pour quelques minutes. La stupéfaction me submerge à chaque fois que je le vois faire ça. Ses sauts sont prodigieux. Il touche pratiquement le plafond à chacun d'eux, sans élan. Ses membres inférieurs se fléchissent puis s'étendent, laissant apparaître les muscles saillants de ses cuisses. J'ai souvent essayé de l'imiter, sans succès. Même si nous ne sommes pas en compétition, lui et moi, je rage de ne pouvoir réussir à accomplir cet exploit. Malgré l'ardeur dont je fais preuve, cela m'est impossible. Je ne peux donc qu'admirer ce que je suis incapable de réaliser.

Une fois la porte ouverte, le chef embarque Gaston, suivi du gardien. Les minutes sont longues lorsque Gaston est en sortie. Je ne sais pas ce qu'ils font en dehors de cette pièce. Je sais simplement que Gaston est plus serein après cela. Je l'imagine pouvoir respirer le grand air, ce à quoi j'aspire depuis que je suis enfermé ici.

Ils reviennent enfin. Gaston retourne dans sa cellule et le chef s'installe face à nous. Félix, lui, s'étire. Sans doute vient-il de faire de l'exercice physique avec mon voisin. Le gardien s'allonge tout d'abord sur le ventre, relève la tête, cambre son dos puis revient en position. Ces mouvements de gymnaste sont harmonieux. Il se relève et se met à marcher le long de nos cellules, tel un funambule. Son corps longiligne avance d'un pas lent, inaudible, précis, délicat, le menton relevé. Quelle beauté. S'il devait marcher sur un fil tendu, il ne vacillerait pas d'un poil. Comment un être à l'allure si noble pouvait-il faire abstraction de tout sentiment ?

Sans plus attendre, le chef se dirige vers la cellule de mon autre voisin, mon sosie, Iris. Mon ami se dresse, prêt à tout tenter. Il a remarqué l'entrebâillement de la porte de sortie. Une fois dehors, il marque l'arrêt, observant Félix et le chef. Une fois que les deux auront le regard distrait, il tenterait sa chance. Tu peux le faire, Iris. Toutes ces années d'entraînement vont payer. Ca y est, il a perçu une ouverture. Il se met à courir aussi vite que possible. Personne ne pourrait le rattraper. Son cœur se met à battre la chamade, l'adrénaline est bel et bien présente et elle ne cesse de s'intensifier, inondant son cerveau, ce qui lui permet de déployer ses pleines capacités. « Vas-y, Iris ! Tu n'es plus qu'à deux mètres ! ». D'un bond, Félix saute sur Iris et l'étreint avec une violence inouïe. Il ne le lâcherait pas. Un combat féroce s'engage alors. Il ne manque plus que le ring et la cage pour avoir l'impression d'assister à un combat de MMA. Leurs corps s'entremêlent, s'étirent, se contorsionnent, l'un tentant de soumettre son adversaire en l'immobilisant, l'autre cherchant à fuir cette emprise en se débattant et en mordant. J'entends les cris assourdissants d'Iris. J'ai peur pour mon ami. Mais que fait le chef, pourquoi n'intervient-il pas ? Il n'a pas eu le temps, la scène s'est passée trop rapidement. Il lui a fallu quelques secondes pour réagir. Quelques secondes qui auraient pu être fatales. Le chef met un terme à ce combat et réprimande Félix qui n'a eu d'autre réaction que partir la tête baissée, presque en rampant. Iris est recroquevillé, le regard terrorisé, les membres fébriles, tremblants. Il vient de comprendre que sa tentative d'évasion avait échoué. Toutes ces années à se préparer, envolées en fumée. Le désespoir, la tristesse et la honte se lisent dans ses yeux. Il sait que cette chance ne se reproduirait peut-être pas. Une presque victoire n'en est pas une. Quelle déception.

Secoué par ce qu'il vient de se passer, le chef rentre Iris dans sa cellule et se pose dans le fauteuil, face à moi. Son regard en dit long. Il ne sait pas s'il doit me libérer ou me laisser là pour aujourd'hui. Je le fixe, comme l'implorant de me laisser sortir malgré que Félix soit revenu, me fixant avec méfiance, cette fois-ci.

Après quelques minutes d'hésitation et surtout après que ses émotions se soient dissipées, le chef ouvre la porte de ma cellule, il m'attrape de sa grande main et me fait sortir. Félix m'observe en se passant la langue sur la moustache et en me dévorant du regard.

Iris, encore traumatisé par la lutte qu'il dût mener se cache dans son abri, tremblant de tout son corps.

C'est à ce moment que je compris que, quoi que l'on tente, nous resterons coincés ici à tout jamais. Peu importe les efforts que nous fournirons, peu importe la douleur que nous endurerons lors de nos séances d'entraînement, nous ne sommes et ne resterons que deux hamsters et un lapin face à un chat et à un humain.

Titre : **La routine**

Auteur : **Faudon Pierre**

Quelques gestes de tigresse, mes poignets s'enroulent et se déroulent, mon récital peut commencer. L'énergie, la confiance, l'enthousiasme coulent dans mes veines et mon coeur est déjà déchainé. Tous ces encouragements qui fusent tout autour de moi ! Ma batterie émotionnelle est chargée à cent pourcents et je ne vais pas pouvoir me retenir très longtemps. Désolée, dinosaures ternes et monotones, coincés des zygomatiques, "docteurs S gymnastique", la fusée Katelyn est prête à décoller et aujourd'hui ce sera le "show". Je suis prête à jouer ma partition et il ne s'agira pas d'aligner une suite de notes. Je suis une virtuose. Transcender l'instant et emporter mon public pour ne faire qu'un avec lui, telle est ma mission aujourd'hui. L'équation posée n'est pas simple et je n'ai pas d'autre choix que la perfection. Depuis toute petite, je répète mes gammes. A Bellevue, Anne et Kim m'ont transmis le gout de l'effort et de la magnésie. Toutes ces séances de musculation, de souplesse, à travailler mon dynamisme, ma rythmique, mes rotations ! J'adore l'entraînement et c'est sans doute le secret du succès. Persévérer, persévérer, persévérer, jusqu'à réaliser le geste parfait. Je n'étais qu'une enfant mais mon code ADN ne connaissait d'autre instruction que "gagner". Maintenant, toutes les parties de mon corps, l'air, l'espace forment un tout. Mes pieds devinent le dessin de la poutre pour réaliser des saltos, des vrilles avant et arrière. Le cheval d'arçon n'est peut-être pas mon agrès préféré mais lorsqu'avec ma vitesse, mon impulsion me projette en l'air, mon esprit et mon regard sont déconnectés du réel et à force d'exercices, mon vol et ma réception sont devenus des réflexes. Les barres asymétriques sont comme un jeu. Sauter, se rattraper, cela se joue au millimètre et gare à la chute. Mais l'épreuve reine pour moi reste le sol. Elle combine les difficultés des trois autres disciplines avec la grâce en plus. Je suis toute jeune encore mais j'aborde sans doute une de mes dernières compétitions. Je suis en train de vivre un moment de vérité, mais pas de panique... Quoi qu'il arrive je sais que le meilleur restera toujours à venir. Je suis la maitresse de ma carrière sportive et comme un crescendo musical, je veux un final en apothéose.

« Allez Katelyn ! ». La folie qui m'habite ne doit pas déranger ma concentration. Visualise bien ta diagonale, prends ton élan et fonce. Une petite impulsion et c'est parti. Un, deux, trois, quatre, cinq pas, un petit ajustement, il est temps de déployer tes ailes Katelyn ! Tête en avant, un premier flip retourné et « Allez » on force sur les bras et on tourne. J'ai l'impression de toucher le ciel. Mes déplacements sont amples et aériens. L'oiseau s'est envolé. Jambes tendues, je touche le sol de nouveau. C'est juste géant. Une petite cambrure pour saluer, je sautille frénétiquement et le poids de mes bras m'entraîne vers l'arrière. Tina, merci pour ce rock endiablé ! Moulinets, genoux pliés, ça balance. Tout le monde doit entrer dans ma danse et prendre un grand bol de plaisir !

L'espace d'une milliseconde, je vous vois les parents et les frères. Ce n'est pas toujours facile d'avoir une

petite soeur sportive qui demande beaucoup d'attention. Ces sourires, je vous les dois pour beaucoup. Vous n'avez jamais cessé de me soutenir. Pendant les périodes difficiles, vous avez toujours tenté de me protéger. Il a fallu déménager dans le Missouri, le Texas ou en Californie, mais voilà, la gymnastique coule dans mes veines, comme dans les tiennes maman et il ne faut jamais renoncer à ses rêves.

Deuxième diagonale ! "Earth, Wind and Fire". C'est reparti pour une course, double salto avec vrille, un deuxième puis un grand écart avec en prime un saut périlleux à l'arrêt. Vous n'êtes pas impressionnés au niveau de la table de marque ? Vous en voulez encore ? Pas de problème. Ne résistez-pas et laissez-vous embarquer. Ce n'est plus une compétition, ouvrez vos coeurs, vos bras, tapez dans vos mains, la minute trente de ma représentation n'est pas encore terminée.

Place au roi de la Pop. L'ambiance monte encore d'un cran ! Dans quelques secondes vous aurez droit à mon "spécial". Une roue imposée, je positionne mes bras pour un flip arrière et je me laisse tomber comme une pierre. Fesses serrées, je rebondis. Encore une seconde pour arriver au grand écart. « Allez Katelyn ! ». Une impulsion et la magie opère. Je me relève à partir du sol, par la seule force de mes jambes. "Yes", la foule exulte. J'ai réussi mon effet. Je suis heureuse Miss Vall. Comme les garçons écrasent le panier de basket, cette figure, c'est ma façon d'exprimer ma puissance. Ce poing serré, il est pour vous. Cette énergie, vous me la transmettez au quotidien. Je vous remercie d'avoir convaincu mes parents de continuer la gym avec vous. Il n'y a pas de mot qui exprime à tel point je vous suis reconnaissante. Vous êtes un diamant qui illumine l'existence de tous ceux que vous croisez. Je garderai peut-être une cicatrice de ma blessure et un sentiment bizarre de mon adolescence mais grâce à vous, je peux me redresser fière de ce que je suis et je sais que je peux affronter des montagnes. J'ai appris à lire en moi et à redécouvrir mes qualités et les vraies valeurs comme le sens du respect et de la famille. Aujourd'hui, nous nous battons en équipe les unes pour les autres. Nous sommes les filles de Westwood et nous représentons la Californie, ce n'est pas rien quand même ! Un jour, nous aurons toutes quatre-vingt-dix ans, nous serons certainement toutes rouillées et bonnes pour la chaise roulante, mais notre relation restera à jamais unique et extraordinaire. Miss Val, nous serons peut-être bientôt deux néo retraités et je vous souhaite avec Bobby de traverser les années avec la même étincelle, l'élégance et la beauté qui vous habitent.

Tout se déroule à merveille et j'ai encore beaucoup de joie à diffuser aux spectateurs, aux caméras et tous ce qui me regardent devant leur poste de télévision. Je ne vais pas tenter d'imiter le moonwalk du maitre, cette fois j'improvise. Je pivote pour une petite chorégraphie maison. Eh oui, je ne suis plus une gamine ! A quoi vous font penser ces tours de têtes mes chéris ? Ah Ah Ah ... J'en tire la langue. Je dois encore rester focaliser sur mes gestes, sur mes sauts et mes équilibres. A la base, ce ne sont pas les exercices les plus spectaculaires mais avec Mickael, on va un peu saler la recette. Un petit jeu d'épaules sensuel, est-ce que je mime une fessée ou des moulinets disco? Imaginez ce que vous voudrez, de toute façon je suis majeure et vaccinée et puis la jeunesse est faite aussi pour s'éclater ! « Allez Katelyn », dernière diagonale. On approche de la fin, il ne s'agit pas de perdre pieds. Ma course d'élan est parfaite. « Garde le tempo Katelyn ». Flips, saltos, vrilles, j'envoie l'escadrille pour la fin du programme. Je pourrais continuer des heures comme ça. Je m'envole encore une fois pour envoyer comme un uppercut façon Mohamed Ali. Je veux des fans en délire ! Deux petits tours sur moi-même, mon plus beau sourire, tu peux crier Mickael, mon mouvement est terminé.

Je peux souffler désormais. J'ai vingt-et-un an. Je mesure moins d'un mètre cinquante. J'adore la pop, la danse et partager de bons moments avec mes amis. Je suis à la fois asiatique, européenne, américaine. Dieu nous a tous fait différents, tant mieux ! Le monde a besoin de couleurs et de diversité et tous ensemble nous formons un arc en ciel. Il faut que je partage mon bonheur avec vous les filles. Tapez-moi dans les mains, donnez-moi vos accolades. J'ai besoin de vous sentir proche de moi. Et vous, mesdames, messieurs, les enfants tout autour de moi, je vous souhaite de trouver votre place dans ce monde. En ce qui me concerne, le sport m'a tellement donné. Ecoutez votre instinct, votre sensibilité, surtout n'ayez jamais peur de faire des rencontres et de croire que tout est possible. Soyez toujours exaltés, ôtez vos masques, croquez la vie à pleines dents et surtout si un jour la routine insiste pour rentrer chez vous, claquez-lui votre porte au nez et envoyez-la balader !

Les juges ont l'air d'avoir pris leur décision. Mon coeur bat à mille à l'heure. On dirait qu'ils ont envie d'ajouter leur dose de suspens et de tragédie. L'annonce des résultats traîne, c'est trop long, je vais exploser ! Enfin ... Les trois panneaux d'affichage donnent un à un leur verdict : la note de « 10 », le score parfait.

Le dix-neuf janvier 2019, la performance de Katelyn Ohashi a marqué une révolution dans le milieu de la gymnastique. La vidéo de sa "routine", le nom de sa chorégraphie, a fait le tour des télévisions du monde entier et des dizaines de millions de vues sur Internet. Que son sourire vous inspire et mette en ébullition le talent qui dort en vous.

Titre : **Le discobole**

Auteur : **Rinchet Marion**

Léon était un adolescent grand et rondouillard. Il avait toujours été comme ça, même petit, grand et rondouillard. Dans sa famille tout le monde était rondouillard : son père, sa mère et sa sœur. Beaucoup d'enfants s'étaient moqués de lui quand il était plus jeune, mais Léon n'avait jamais remis en question son physique, tout le monde était rond, c'était de famille, un point c'est tout. Jamais, jusqu'à ce voyage scolaire en Italie...

C'était au mois de juin, la fin de l'année scolaire était proche et Léon était parti en Italie, à Rome, avec toute sa classe de 3<sup>ème</sup>.

Une des visites avait été le Musée National Romain.

Léon traînait des pieds, comme tous ses camarades, derrière le guide qui s'évertuait à intéresser une bande d'adolescents, que la fin de l'année et l'été approchant rendaient encore plus excités qu'à l'accoutumée.

Cela faisait déjà une heure qu'ils visitaient ce musée quand ils atteignirent enfin le premier étage ! Le guide leur présenta différentes statues puis tout le groupe s'arrêta devant la copie du célèbre Discobole.

Léon regarda cette statue représentant un homme au corps athlétique, en pleine action de lancer de disque. Il remarqua les muscles de ses bras et de ses jambes, ses abdominaux biens dessinés. Une de ses camarades ne manqua pas de faire quelques remarques sur son sexe, ce qui fit rire tout le groupe et désespéra un peu plus le pauvre guide !

Alors que tous les élèves tournaient les talons pour aller quelques pas plus loin vers une autre statue, Léon resta comme hypnotisé par le Discobole.

Il observait avec attention cette statue et un détail l'intrigua. Il regarda autour de lui, personne ne lui prêtait attention. Il passa au-dessous du cordon de sécurité et s'approcha du pied gauche de la statue. Il vit, gravée sur le côté du pied, une phrase qu'il peina à déchiffrer. Cette phrase était vraiment bizarre, d'autant plus bizarre que le guide n'en avait fait allusion à aucun moment.

Il haussa les épaules, ne prenant pas au sérieux cette mystérieuse écriture. Mais c'est à ce moment précis qu'il prit une grande décision : il ressemblerait au Discobole, adieu Léon le rondouillard !

De retour de voyage scolaire, Léon termina tranquillement l'année. Il demanda à ses parents de l'inscrire pour le mois de septembre au club d'athlétisme de sa ville. Léon voulait s'essayer au lancer de disque ! Il mit à profit ses deux mois d'été pour commencer un régime et se mettre au sport. Malgré les reproches de son père, Léon ne travailla pas à ses devoirs cet été là. Il voulait s'entraîner chaque jour pour ne pas être ridicule à son cours de sport, à la rentrée.

Léon se rendit à sa première séance d'athlétisme avec beaucoup d'enthousiasme. Il avait perdu quelques kilos pendant l'été et ses muscles commençaient à se dessiner, bien qu'il n'ait pas encore atteint l'objectif qu'il s'était fixé quelques mois auparavant, devant cette statue...

Léon continua ses efforts, étant l'élève le plus assidu de la section de lancer de disque, faisant des joggings et des exercices de musculation tous les jours en plus de ses séances d'entraînement au club. Ses progrès étaient fulgurants !

Une année s'était bientôt écoulée, et Léon avait atteint son objectif ! En une année seulement, il était passé du grand rondouillard au grand sportif. Son entraîneur ne tarissait pas d'éloges à son sujet et il l'inscrivit à sa première compétition officielle pour clore en beauté cette année intensive.

Léon se coucha tôt ce soir-là, le lendemain il concourait pour la première fois au lancer de disque ! Le lendemain, un an jour pour jour après cette fameuse visite au musée remarqua-t-il, il verrait ses efforts payer !

Le réveil sonna, Léon prit un bon petit-déjeuner, enfila sa tenue aux couleurs de son club et se rendit au stade. Il s'échauffa, encouragea ses camarades et attendit que son tour vienne.

Quand il pénétra dans la zone de lancer, Léon ressentit une grande fierté mais aussi une petite appréhension qu'il ne comprit pas. Il prit son disque bien en main, fit une volte, et dans une position parfaite, les muscles bandés, alors qu'il s'apprêtait à effectuer son premier lancer, la mystérieuse phrase lui revint soudain en mémoire : « Un mouvement parfait, est figé à jamais ». Et il comprit, mais malheureusement trop tard.

Au milieu de la zone de lancer, trônait maintenant une nouvelle copie du célèbre Discobole...

Titre : **Le funambule**

Auteur : **Marini Alice**

Le cirque suit son chemin, va de ville en ville, sillonne les routes, s'installe pour une nouvelle représentation. Une grande agitation pour ce village habitué au calme de la campagne.

Les artistes s'entraînent et font des exercices, d'assouplissement. Les bêtes sont placées dans un champ, elles profitent pour vivre un moment au grand air, libres de toutes entraves.

Le spectacle va commencer. Le maître de cérémonie, dans son habit noir avec haut de forme, sa veste en queue de pie, sa courte moustache qu'il lisse entre ses doigts, annonce :

- Mesdames, Messieurs que la joie soit dans vos yeux, que vos applaudissements accompagnent nos artistes...Que la fête commence !

Les jongleurs lancent les balles si hautes que personne ne les voit retomber dans leurs mains expertes.

Un clown, le nain est époustouflant d'adresse et de vitesse d'exécution dans ses acrobaties, ceci malgré sa petite taille. Enchantés les enfants rient de bon cœur.

Le dompteur de fauves avec son habit vert et rouge attire tous les regards, laisse les bouches ouvertes d'étonnement, en apercevant les griffes et les crocs acérés des lions et lionnes que le dompteur évite.

La danseuse en jupon est en équilibre sur son cheval blanc, celui-ci marque le pas dans la cadence avec son sabot qui tape au sol, tous les deux dansent en harmonie sur une valse entraînante.

Les trapézistes voltigent tout au haut du chapiteau avec des sauts périlleux d'un arceau à l'autre, accompagnés par les soupirs de stupéfactions des spectateurs.

Le funambule, sur son fil d'acier après son premier passage, se retourne pour réaliser son deuxième. Juste trois pas, mais le doute le saisit subitement. Il avance à petit pas, sa vue se trouble, il soulève la tête, son regard fixe la nacelle d'en face qui lui paraît bien loin. Il s'accorde un instant pour souffler. Le funambule reprend son équilibre et poursuit son numéro. Il a été capable de le terminer, aussitôt salué par les applaudissements. À la fin de la journée, lorsque le spectacle est terminé, son trouble passager est vite oublié, il n'y songe plus. Mais au cours d'autres représentations cette gêne perdure, d'incessantes questions le troublent. Cela dure depuis des mois, que sur le fil ses muscles ne répondent plus, se tétanisent, et qu'un tremblement incontrôlé lui fait perdre l'équilibre.

Narcisse, la danseuse s'est aperçue de son mal être, l'interroge

- Romain, as-tu un souci, tu as hésité à ton deuxième passage ?
- Non ma belle tout va bien, je suis juste perturbé par une tendinite
- Tu me le dirais si c'était plus grave !

Le cirque ne s'arrête jamais longtemps.

Une autre ville l'attend une autre représentation. Quelques changements dans l'ordre de passage,

des habits différents. La grande parade va commencer...

Le rideau de la piste s'ouvre. Le funambule avance sans trembler, accompagné par ses compagnons. Personne ne soupçonne le mal qui ronge sa chair et son esprit.

Le doute emboîte son pas avant de rejoindre le fil d'acier, il fait cortège avec lui. Puis dans sa tête, il éprouve la sensation de conquérir sa montagne, à la hauteur des nuages entourés d'étoiles. Sur le passage étroit, avec le vide de chaque côté, il oublie tout, le mal, le public et son fil.

Il se hisse sur la nacelle, effectue son premier passage sans difficulté, sans appréhension. Le voilà au deuxième passage, un pas, un autre, son geste se saccade. Il se dandine, hésite à continuer d'avancer le troisième pas. Le pied droit se soulève incapable de se stabiliser il tangué, il n'a plus la faculté de contrebalancer ses mouvements. Sa lèvre se retrousse de douleur.

Cloués de stupeur les regards sont sur lui. Le clown, après un saut périlleux est retombé sur ses fesses, il ne bouge plus.

La danseuse a sauté de son cheval, le dompteur est sorti de sa cage, les trapézistes ont interrompus leurs voltiges. Les artistes s'approchent de Narcisse expriment leur étonnement.

- Que lui arrive-t-il ce n'est pas dans son numéro ?
- Il va tomber ! Narcisse est-il ivre ? insinue le dompteur.
- Non tu sais qu'il ne boit jamais !

Sur son fil le funambule a de plus en plus de mal, tout tourbillonne, ses tremblements s'accroissent. Romain vacille.

Dans un seul cri, spectateurs et amis la main sur la bouche, hurle d'horreur.

- Oh non !

Romain est tombé, il est au sol inanimé. Le spectacle doit continuer, le clown les jongleurs divertissent l'assistance.

Le funambule n'a pas repris conscience, il est transporté à l'hôpital. Il y restera pour des examens approfondis.

Le cirque doit reprendre sa route, le tour de France a été programmé. De ville en ville, sans son funambule les représentations auront lieu.

C'est un jour sans joie, sinistre pour Romain, il n'a rien de cassé mais ses gestes sont devenus de plus en plus incertains, incontrôlables, il ne montera plus sur son fil d'acier. Il sort de l'hôpital, il a l'aspect d'un homme de cire, bloqué dans ses mouvements, dans sa respiration, même dans sa diction.

Le docteur vient de lui annoncer sa maladie, irréversible ; Le Parkinson.

Il devra faire face, combattre vivre avec cette maladie, le médecin lui a prescrit des exercices pour assouplir ses muscles et des mouvements répétitifs à exécuter.

Seul sans ses compagnons du cirque, il erre sans but. Il ne pourra plus retourner sur sa montagne, sur le passage étroit, fini les ascensions, fini de toucher les étoiles.

Les complications s'annoncent et sont nombreuses.

Il remonte et descend pour la dixième fois l'avenue, perdu dans ses pensées il longe le bord du trottoir. Plus personne ne le regarde avec admiration, il n'est pas habitué à cette indifférence, personne ne l'applaudira. Il aurait tant voulu réaliser une autre représentation la dernière, pour finir en beauté. Être sous les lumières du chapiteau, faire son numéro, une dernière révérence.

Il marche sur le bord du trottoir, un parapluie en guise de balancier, son chapeau melon sur la tête, sa cape chauve-souris sur les épaules. Le funambule s'est maquillé le visage en blanc on peut deviner trois gouttes peintes en noir qui simulent des larmes. Ses lèvres sont rouge sang.

Il avance pas à pas, un pied après l'autre, un devant l'autre, tout au bord du trottoir. Puis un pied en équilibre, il se balance, se stabilise avec son parapluie pour ne pas tomber. Un attroupement s'est formé.

Est-ce un spectacle de rue ?

Romain ôte son chapeau, salue les curieux, puis réalise plusieurs passages. Dans son regard il y a toutes les étoiles de la piste. Heureux de constater qu'il est capable de remplir un auditoire.

Les promeneurs applaudissent généreusement, certains lui jettent quelques pièces.

Comme le funambule qu'il était autrefois, à la fin de son numéro après son troisième passage, avant le tremblement, il quitte le spectacle et part. Romain a rendez-vous chez le kiné pour des exercices d'assouplissement et de stabilisation.

Étonnée, la foule remarque sur le sol...le fil d'acier tendu le long du trottoir sans son funambule.

Titre : **Les raquettes de Kahnawake**

Auteur : **Allais Roselyne**

« Ce sont d'authentiques raquettes de neige, un régal dans la poudreuse! Elles proviennent de la communauté autochtone de Kahnawake, au sud de Montréal. C'est le village d'origine du trappeur Ignace Francis La Mousse. Admirez ce travail artisanal : armature en bois, filets en boyaux, attaches et sangles en cuir de caribou. Parfaites pour décorer un chalet ! »

Ainsi parlait Cora, d'une voix forte et convaincante, et le timbre de sa voix venait contrarier la douceur de son geste, tendre et caressant sur le pourtour de la raquette. Le prix qu'elle tirerait de sa relique lui assurerait un bon quart du loyer mensuel. Pas mal tout de même ! A condition que ces touristes nantis, férus de brocante, ne négocient pas jusqu'à plus soif...

Les raquettes de Paul...Idéales dans la poudreuse, elles l'étaient ; canadiennes, beaucoup moins... Mais Kahnawake sonne mieux que savoyard, plus exotique, plus rare, plus cher...

Si Paul l'entendait raconter ses boniments, il se tordrait de rire.

« Tu les as bien entubés les parigots, avec tes vieilleries ! » dirait-il.

Lorsque Paul chaussait ses raquettes, le ballet pouvait commencer. Ces drôles de tamis faits de lanières de cuir tressées sur des cadres en bois ne manquaient pas de charme, un charme suranné. Paul tendait ses longs bras prolongés par ses bâtons et son corps trouvait une courbe idéale pour évoluer sur le sol blanc. Bien vite, la pente augmentait et il chargeait son poids sur l'avant, presque sur la pointe des pieds, danseur conquérant. Les dénivelés fondaient sous ses grandes enjambées et il évoluait librement, cormoran des neiges, insensible aux bourrasques glacées. Sa marche était naturelle même lorsque la pente lui imposait de monter en diagonale. Un homme à pattes d'ours, rapide et nonchalant à la fois. La montagne s'adaptait à Paul, il la domptait. Dans la neige molle, il donnait de légers coups de pied pour creuser de petites marches et faciliter l'ascension, avec douceur, avec respect, pour ne pas altérer la perfection des lieux. Sur la neige dure et croûteuse, il sortait parfois le piolet, le prenait à pleines mains et le plantait profondément dans le sol gelé dans une attitude devenue guerrière, son pied gauche perpendiculaire à la pente, le torse penché vers l'amont, la jambe droite rivée vers le sommet, presque en grand écart, comme un adorateur accomplissant une genuflexion dévotionnelle devant sa montagne sacrée. Tout son corps se tendait ensuite vers le sol immaculé et dans une profonde inspiration il ouvrait la poitrine et poussait le torse en avant, dans la posture du cobra.

Avant d'entamer la descente, il levait la pointe de ses raquettes pour faire tomber la neige, étirait les bras sans lâcher ses bâtons et s'ébrouait pour se dégager des paquets de neige accumulés dans les creux de ses vêtements, en particulier au niveau de ses guêtres. Allégé, il embrassait la pente de son regard de faucon, et jugeait l'itinéraire du retour. Puis, dynamisé par tant de beauté et de liberté, il

trouvait l'appui nécessaire à l'impulsion du corps en avant et se positionnait face à la vallée, quadrillant le sol avec ses larges semelles à claire-voie.

Lorsque ses amis s'étonnaient de son indéfectible vitalité et le comparaient à un bouquetin, il citait Confucius :

« Tous les hommes pensent que le bonheur est au sommet de la montagne alors qu'il est dans l'art de la gravir. »

Cet art, il ne le faisait partager qu'à ses intimes, sa garde rapprochée, ceux qui « sentaient » la montagne, ceux qui ne musardaient pas dans les passages lorsqu'une chute de sérac menaçait, ceux qui ne jouaient pas les Davy Crockett, ceux qui gardaient silencieuses leurs émotions.

Il choisissait toujours une belle ligne de crête, sillonnée de longues pistes cachées dans les sapins, avec pour objectif le Col de la Baisse, puis il se laissait happer par la magie du panorama sur les Aiguilles d'Arves, oubliant la faim, la soif et l'heure, si bien que le retour était parfois tardif et rendu périlleux par l'obscurité. Avec les années, il perdait un peu la notion du danger et rentrait par des chemins sauvages mal sécurisés.

Il parlait de la montagne comme d'une maîtresse exigeante.

« Pas facile, la greline aujourd'hui, disait-il, elle a voulu me garder ! J'ai sué sang et eau pour me sortir de ses griffes. »

Cora n'était pas dupe ; elle voyait le visage bouffi de son compagnon tout ravagé de cernes, ses muscles raidis et ses bras décharnés agrippés aux bâtons pour se maintenir en équilibre. Le montagnard perdait ses forces et chaque escapade devenait un défi.

« Je suis rentré vite aujourd'hui, je craignais l'avalanche. »

Toutes les raisons étaient bonnes pour écourter les sorties ; le héros faiblissait, rongé par un mal qui provoquait une paralysie progressive de ses muscles, une affection dégénérative dont la cause était mystérieuse.

« Pardon madame, les raquettes ne nous plaisent pas, trop usées. Par contre vous avez là une jolie bassine à confiture en cuivre. Elle est à vendre ? »

Le parisien sortait Cora de sa rêverie.

« Bien sûr, monsieur, ainsi que la batterie de casseroles qui l'accompagne, en cuivre aussi. »

« Eh bien disons, 300 € l'ensemble, qu'en dites-vous ? »

« C'est... c'est-à-dire que ces casseroles... »

« 500 alors. »

L'affaire fut vite conclue, le loyer serait payé dès le premier jour du mois pour une fois. Les raquettes de Paul ne trouveraient jamais preneur, d'ailleurs elles n'étaient plus à vendre.

« Où avais-je la tête de vouloir m'en séparer ? C'est tout ce qui me reste de lui ! »

Titre : **Les tâches rouges**

Auteur : **Lautier Paul**

- Ils sont là-bas ! Je les vois ! Ils sont bien à leurs places, parmi les invités du premier rang au balcon, juste en face !

- Ah ? C'est formidable... fit Gloria d'un ton impavide.

- Je vais te les présenter !

- Je préférerais tout à l'heure, continua-t-elle avec un masque maussade malgré les paillettes écarlates qui recouvraient son visage fardé.

Béatrix, dans son exaltation persistante, ne semblait pas remarquer la soudaine mélancolie de sa partenaire.

- Tu n'y échapperas pas ! Ils ont tellement envie de te rencontrer. Je leur ai déjà si souvent parlé de toi.

- Ah bon ? Et ils savent tout de moi ?

Béatrix réalisa alors que son amie ne partageait pas son enthousiasme. Elle lâcha le lourd rideau carmin par lequel elle scrutait les gradins pour se tourner vers Gloria.

- Désolé, fit-elle. Je ne devrais peut-être pas insister autant avec mes parents.

- Ne t'excuse pas, répondit Gloria. Je suis heureuse pour toi. C'est super qu'ils soient venus tous les deux.

- Et il y a ma petite sœur en plus.

- Elle vient d'avoir dix-huit ans, non ?

- Elle les aura demain exactement.

- Elle en a de la chance !

- De quoi ? D'avoir dix-huit ans, ou de m'avoir comme sœur ? fit Béatrix qui conservait son entrain.

- Des deux à la fois sans doute... Ca te dérange si je vais faire un tour ?

- Vas-y ! Mais n'oublie pas notre numéro !

Gloria s'éclipsa subrepticement, esquissant un sourire maladroit.

Le chapiteau était plongé dans l'obscurité mais la multitude des bâtons phosphorescents de toutes les couleurs que les enfants agitaient permettait de deviner que la salle était comble.

Gloria accéda à l'hémicycle par une issue de secours et se retrouva à mi-hauteur entre la piste et les rangs les plus élevés. Elle fut immédiatement assaillie par ce mélange de bonheur et d'excitation. Elle n'avait jamais pénétré dans un cirque si vaste. D'imaginer le nombre de personnes assises et surtout la présence de tant d'enfants qui attendaient fébrilement le spectacle la plongea dans un état d'anxiété. Il lui incombait, comme tous les artistes, la responsabilité de ne pas décevoir un jeune public dans une telle attente et plus particulièrement ceux pour qui cela représentait l'occasion de sortir un instant de leur quotidien... tout comme elle, autrefois, lorsqu'elle avait assisté

aux premières démonstrations de trapèze, de jongleries et d'acrobaties.

Elle resta un long moment, immobile et subjuguée par l'impression vertigineuse que lui procurait cette effervescence. Quelques bribes de conversation à proximité lui devenaient parfois audibles. Un garçonnet piaffait d'impatience tandis que celle qui devait être sa sœur réclamait un appareil photographique à leur mère.

Derrière eux, une fillette, blonde comme les blés selon l'expression des contes de fées, était assise sur les genoux de son père. Elle le questionnait avec appréhension : « Dis, papa, qu'est-ce qu'on fait si les tigres s'échappent de la cage ? »

« On verra à ce moment-là. Mais ils ne t'approcheront pas. Tu verras, je suis là, moi ! »

Gloria se retira légèrement pour les observer sans se faire repérer, bien qu'elle fût dans la pénombre, son accoutrement ne lui permettait guère de passer inaperçue. La fille paraissait être en connivence parfaite avec son père, rassérénée par ses paroles sur un ton badin et son contact bienveillant.

Soudain, l'orchestre qui se tenait sur un balcon surplombant l'entrée en piste, s'ébranla à la suite d'un roulement de batterie, sous une pluie de rayons flamboyants jaunes et verts. Le tintement des cymbales résonna avec fracas, les trompettes enchaînèrent comme pour claironner un tournoi titanesque, puis les autres instruments s'emballèrent joyeusement à leur tour pour se joindre au concert tonitruant ; la fête commençait sur un air de fanfare.

Le clown blanc ne tarda guère à s'avancer sur la scène, émergeant du rideau carmin, brodé de fils d'or. Coiffé d'un cône à poix, il étincelait sous un étroit faisceau de lumière crue qui le suivait dans son déplacement. Gloria frissonna. Elle se rappela l'impression de son premier spectacle de cirque.

Le présentateur, par quelques plaisanteries savamment rodées pour exhorter davantage l'approbation collective, survolta l'ambiance qui atteignit son paroxysme.

Bientôt le clown s'éclipsa et les deux pans du rideau coulissèrent enfin pour laisser entrer en bondissant la première troupe, des acrobates vêtus de justaucorps vermillon, maculés de taches ivoires fluorescentes. Ils saluèrent brièvement avant de se placer scrupuleusement comme aux répétitions. Ils rebondirent ensuite subitement sur eux-mêmes et commencèrent par exécuter quelques sauts périlleux chacun de leur côté. Puis, ils accélèrent le rythme et relevèrent peu à peu les difficultés pour finir par se croiser en tous sens à une vitesse prodigieuse.

Gloria, elle, ne les suivait déjà plus. Son regard scrutateur, presque inquiet, balayait les gradins comme un projecteur tendant de repérer une personne bien déterminée parmi une multitude plongée dans le noir.

Les applaudissements à tout rompre l'extirpèrent de sa contemplation. Son cœur n'en battit que plus fort à son tour. Partout autour d'elle, les enfants, mais aussi les adultes étaient déjà envoûtés.

L'animateur tonitruant et toujours aussi reluisant de mille feux, vint introduire le numéro suivant : un équilibriste renommé, provenant du « bout du monde... du pays des kangourous ! »

Effectivement, la vedette annoncée fit aussitôt son entrée, dans un costume de scène mirifique, suivie dans ses talons par une jeune femme légèrement vêtue qui tenait quelques tubes creux massifs et une modeste planche en bois. Elle bâtit alors de ces ustensiles, en plein milieu de la piste, un premier étage précaire sur lequel se jucha l'artiste. Puis, elle disparut derrière le rideau pour ramener d'autres éléments qu'elle empila adroitement sous les pieds de l'équilibriste. La tour instable s'éleva bientôt à une hauteur respectable d'une demi-douzaine de niveaux sans que l'assistante, toujours souriante, ne cesse ses allers et retours vers les coulisses pour ramener encore et toujours

de nouveaux tubes et planches sous les exclamations et les cris de stupeur.

Gloria, quant à elle, continuait à s'instruire des réactions du public sans prêter plus d'attention au numéro auquel elle avait d'ailleurs déjà assisté à plusieurs reprises.

Suivirent un numéro époustouflant des jongleurs, une troupe d'acrobates chinois, puis la fameuse performance de domptage des chevaux d'un blanc immaculé.

Gloria se rapprocha de nouveau de la fillette en compagnie de son père qui retenait vraiment son attention. Celui-ci aussi semblait à peine se divertir du spectacle pour se contenter du coin de l'œil du ravissement qu'il lisait de profil, dans les grands yeux ronds et brillants, ébahis de sa fille. Pourtant, les chevaux se cabraient, virevoltaient, galopaient, sautaient par-dessus des perches les uns à la suite des autres ; les spectateurs ne cessaient de les acclamer. Le dompteur faisait claquer son long fouet. Sa cape vermeille scintillait sous les spots multicolores suspendus à la charpente du chapiteau.

Gloria, quant à elle, admirait ce couple à la faveur d'un tendre clair-obscur qui soulignait leurs silhouettes complices. Elle aurait tant aimé être cette petite fille aux côtés de son père... ou avoir pu l'être dans sa prime jeunesse.

Non, tous les pères n'étaient pas des monstres. Et tout autour d'elle, n'en voyait-elle pas finalement l'illustration ?

Ce fut alors pour elle comme une révélation, un éclair doré au milieu de la myriade des couleurs dansantes qui l'enivraient et elle se sentit alors immédiatement libérée d'un poids extraordinaire. Le rouge vif dont ses joues étaient fardées pouvait donc être autre chose que le souvenir du mauvais vin, celui dont son père éclaboussait avec violence les siens lors de ses crises d'alcoolisme qui le transportait dans un état second et qui, au fur et à mesure, était devenu son état quotidien.

Ainsi, en ayant persévéré à l'École *du Clown blanc* où l'avait placée l'association qui l'avait recueillie à dix ans, elle avait essayé d'oublier son passé. Le cirque l'avait aidée à se reconstruire, à devenir une jeune femme, lui avait offert une diversion salvatrice. Mais elle avait conservé son aversion pour le rouge qu'elle ne voyait que grenat parce qu'elle avait continué de l'associer avec son père, avec tous les pères.

Ce n'est que ce soir-là, à l'aulne de ses vingt ans, en voyant ce public et surtout ces hommes avec ces enfants, qu'elle prit conscience qu'elle aurait la volonté d'effacer son traumatisme.

Elle regagna alors sereine les coulisses où l'attendait Béatrix, non sans une certaine inquiétude.

- Ah ! Ben, je me demandais où tu étais passée ! C'est bientôt à nous. Les techniciens sont déjà en train d'installer nos rubans, fit Béatrix avec anxiété avant d'ajouter en remarquant son visage curieusement détendu : Tu es sûre que ça va ? Tu as l'air bizarre ! Tu sais, j'ai bêtement insisté tout à l'heure.

- Oh, c'est moi qui m'excuse Béatrix de t'avoir gâché tes émotions. Et on ira voir tes parents après ! Promit-elle en arborant un large sourire et de continuer : Mais avant, concentrons-nous sur nos rubans. Tu verras, on rayonnera de notre tenue rouge écarlate, en nous déroulant de tout là-haut, face à tes parents, face aux autres... et puis aussi face à moi-même.

Titre : **L'essentiel**

Auteur : **Bouchet Marlène**

« Bonjour et bienvenue pour cette nouvelle édition de la Fête du Sport ! Tout au long de la journée, vous pourrez assister à des démonstrations proposées par les associations et clubs de la ville sur les différents stands et sur la scène centrale sur laquelle je me trouve. Vous pourrez également vous initier à la plupart des activités. Belle journée sportive à tous ! »

Après avoir embrassé du regard la trentaine de stands installés dans le gymnase et récolté des applaudissements somme toute clairsemés, l'adjoint au maire en charge des sports rendit le micro au speaker chargé d'animer la journée.

- Par quoi veux-tu commencer ? demanda Paul à Simona.

- Je ne sais pas... Par la G.R.S. ?

- Entendu ! Allons-y.

Ils se dirigèrent vers la salle annexe, dédiée à la gymnastique.

- Essayons de nous approcher un peu... Là, on est bien placés, je pense, commenta Paul.

Il sortit l'appareil photo de sa sacoche, choisit l'optique de quatre cents millimètres pour pouvoir réaliser de gros plans. Puis il régla l'appareil en mode sportif et le tendit à Simona. Les premières mesures du célèbre Boléro de Ravel se firent entendre et une jeune gymnaste débuta sa chorégraphie au son lancinant de la clarinette répondant à la flûte, le tout scandé par les percussions de la caisse claire. La musique s'intensifia crescendo. La jeune danseuse l'accompagna, imprimant à son ruban des mouvements amples qui rappelaient les volants d'une robe de flamenco. Simona choisissait d'appuyer sur le déclencheur à des moments précis qu'elle seule déterminait.

A la fin de l'interprétation, Simona montra les clichés qu'elle avait pris à Paul. Ils firent une première sélection, supprimant ceux qui n'étaient pas exploitables, commentant les plus réussis. Puis ils se dirigèrent vers le tir à l'arc qui se trouvait à l'extérieur. Ils se positionnèrent au plus près des archers. Camille, la championne régionale qui faisait la fierté du club, expliquait comment tenir l'arc et où diriger son regard. Elle se mit en position, jambes décalées, buste droit, épaules dirigées vers la cible, le bras droit replié à l'horizontale à hauteur d'oreille, l'index et le majeur tendant la corde qui vint effleurer sa lèvre. Elle retint son souffle et, alors qu'elle décochait sa flèche dans un silence admiratif, Simona captura l'instant avec son appareil.

Après avoir visité plusieurs autres stands, ils terminèrent par celui de l'escalade. Ils s'installèrent au pied du mur où plusieurs grimpeurs s'évertuaient à vaincre la paroi. La contre-plongée renforçait l'effet de hauteur. Paul et Simona suivirent la progression d'un jeune évoluant sur une 7A. Cette piste était un bon compromis puisqu'elle demandait à la fois technicité et souplesse. Les muscles longilignes du grimpeur se coordonnaient pour l'extraire de la pesanteur. Tout en équilibre, il se cramponna du bout des doigts à la prise. Il hissa son pied droit à hauteur de son coude pour prendre appui sur une prise latérale et projeta son bras avec un élan calculé pour passer la difficulté avant de

s'engager sur le dévers. La prise de vue était spectaculaire : les jambes suspendues dans le vide, le grimpeur se tracta à la seule force de ses doigts et de ses avant-bras, le tronc collé à la paroi et cala en un mouvement son talon sur une prise.

Deux mois plus tard, à l'occasion du vernissage de l'expo photos, Simona était entourée d'une foule nombreuse, venue découvrir son travail : ici, un geste du poignet faisant virevolter un ruban, là, un gros plan sur des muscles tendus soulevant une barre, là encore un moment de tension capté lors d'un match, avec deux joueurs adverses comme suspendus dans les airs. Ses photos soulignaient la grâce, la vitesse ou encore la force et la concentration, les corps à l'effort, disciplinés, précis. Le succès de l'exposition témoignait de l'originalité de son travail mais tout cela l'étourdissait un peu. Heureusement, la présence de Paul, son assistant, devenu au fil du temps son ami, l'empêchait de perdre pied. Ce fut justement lui qui interrompit le fil de ses pensées :

« Simona ? Voici Monsieur Duport, journaliste à « La Maurienne ». Tu sais, je t'en avais parlé ?

- Tout-à-fait. Bonjour Monsieur, comment allez-vous ? Vous avez déjà parcouru l'exposition ?

- Oui. J'ai fait un premier tour. C'est un travail remarquable. Nous allons publier un article sur le vernissage dans notre prochaine édition. Puis-je vous poser quelques questions ?

- Je vous en prie. Paul, tu restes dans le coin ?

- Non, je vais vous laisser discuter. Je reviens dans un moment.

- Très bien, reprit le journaliste. La première question que beaucoup de monde se pose, c'est : comment faites-vous pour capter ces moments uniques ? A chaque fois, ce qui ressort, c'est que l'athlète semble en osmose totale avec son sport. Il y a comme une sorte... d'alchimie.

- Je ne sais pas vraiment... Je dirais que je ressens l'instant, l'ambiance. Je me guide par exemple à la musique pour pouvoir anticiper le moment opportun pour déclencher la prise de vue. Le sport est une question de souffle et de rythme. Il y a des sortes de schémas : l'accélération d'une course d'élan qui annonce le saut, la respiration qui se bloque pour soulever un altère, le silence qui se fait dans un stade avant le coup de feu du starter, vous voyez ? Pour moi, ce sont des vibrations, des trajectoires. Je dirais même une communion. Je me laisse simplement guider. En essayant de rendre cette impression d'harmonie entre la volonté de l'esprit et la mise en mouvement du corps à la recherche du beau geste. Mais ça ne réussit pas à tous les coups !

- Je suppose en effet, qu'il y a tout un travail de sélection des clichés. Comment procédez vous ?

- C'est un travail que nous faisons à deux avec Paul, à tête reposée, autour d'un thème que nous déterminons. Pour cette exposition, par exemple, nous avons retenu « le mouvement à l'exercice ». Le but était de traduire la beauté du sport, du mouvement... vous saisissez l'idée ?

- Tout-à-fait. Ce que l'on voit, ou plutôt, effectivement, ce que l'on ressent à travers votre travail, c'est l'instant de tension qui sous-tend justement le mouvement. On pourrait presque deviner l'intention que le sportif donne à son geste. Au-delà du côté artistique, diriez-vous que le sport est un sujet spécial à photographier ?

- Oui, c'est certain. C'est même l'un des plus fascinants, je pense. Parce qu'après tout, qu'est ce qui pousse un être humain à contraindre son corps, à le discipliner, en respectant des règles parfois draconiennes – je pense à la marche sportive où le simple fait de décoller légèrement le talon peut vous éliminer alors que vous venez de parcourir plus de trente kilomètres –, à se faire violence, quotidiennement, en quête du geste parfait, comme dans la danse classique ou le karaté ?

Réponse : L'adrénaline ! Le plaisir de réussir ce geste en compétition, le dépassement de soi, vous comprenez ? N'est-il pas surprenant que des joueurs de rugby se fassent aplâtrer par des adversaires

de plus de cent kilos, qu'ils se relèvent et recommencent le week end suivant ? C'est bien la preuve que ça se joue au-delà du simple effort physique. C'est ce supplément d'âme que je cherche à retranscrire sur la pellicule.

- J'imagine que c'est ce que vous ressentiez avant votre accident. Est-ce que votre passé de sportive de haut niveau vous aide dans votre travail ?

- C'est indéniable. Je connais les enchaînements des mouvements, je peux anticiper un geste et savoir à quel moment déclencher la photo. Le sport, c'est un peu comme un livre ouvert : il y a les phases préparatoires et le climax, cette seconde de grâce où tout se joue, où le spectateur est saisi par la perfection du mouvement et la performance athlétique. Ce sont des heures, voire des années d'entraînement pour ces quelques minutes éphémères que j'essaie de rendre immortelles, en quelque sorte, grâce à mon appareil photo.

- Je dois dire que l'effet est saisissant.

- Merci. Mais, comme je vous le disais, je dois beaucoup à Paul, mon assistant. Cela fait plus de trois ans que nous travaillons ensemble. Il me semble important que vous le citiez. Je sais qu'il n'aime pas

...

- Je vois qu'on profite de mon absence pour parler de moi ?

- Paul ! Je ne t'avais pas entendu arriver ! Il y a tellement de bruit dans cette salle !

- Oui, je voulais donner un flyer à Monsieur Duport. Tenez. Ça vous donne les informations pratiques sur l'expo et vous avez aussi un rapide résumé de la carrière de Simona.

Le journaliste le parcourut rapidement et put lire :

« Simona Parisi.

Ancienne cavalière de haut niveau, victime d'un traumatisme crânien qui lui fit perdre la vue après une chute lors d'une compétition. Devenue photographe, elle transcrit en image ces instants de magie que ses yeux ne peuvent plus voir mais qu'elle ressent et exprime à travers son art.

Sa devise, elle l'a empruntée à Saint-Exupéry : « On ne voit bien qu'avec le coeur, l'essentiel est invisible pour les yeux »

Titre : **Odette**

Auteur : **Bois Emilie**

C'était le rôle de ma vie, et ce soir, je l'ai réalisé avec brio, avec panache. Je suis Odette, je suis le cygne blanc. Je trépigne d'impatience en coulisses, mon tutu blanc de danseuse étoile frôlant le rideau qui s'ouvre sur la scène finale...

Le prince Siegfried entre sur scène, semblant triste et perdu. Il s'est aperçu de sa méprise avec Odile, le cygne noir, et en est bouleversé. Sa déclaration d'amour à Odile me condamne à rester cygne pour toujours. Il me cherche, s'élançant dans un manège, enchaînant les pas et les sauts. Il s'arrête soudain, tandis que la musique s'intensifie. Surgit alors von Rothbart, le sorcier maléfique qui m'a ensorcelée. Il court droit vers Siegfried, sa cape de hiboux hideux volant au rythme de ses pas. Siegfried est en proie aux assauts de von Rothbart. Le prince virevolte autour de l'envoûteur avec puissance et grâce, enchaînant les grands jetés. Mais il semble épuisé, anéanti. Il se tourne alors vers Rothbart et se penche brutalement en avant, comme touché en plein cœur. Le mage agite une dernière fois ses grandes ailes noires puis disparaît en coulisses. Siegfried reste seul sur scène, au bord du lac. Ce lac formé par les larmes de mes parents, restés inconsolables lorsque je fus enlevée par l'ensorceleur. Hélas, la douleur et la culpabilité étant insupportables, Siegfried se jette à l'eau pour en finir.

C'est à ce moment précis que j'entre sur scène, à l'endroit même où le sorcier hiboux a disparu. Je reste sur place, mes bras mimant les mouvements élégants du cygne, mes jambes en un constant piétinement sur pointes. Je surplombe le lac où mon prince est en train de périr. Soudain, Siegfried m'aperçoit. Cette vision lui donne la force de s'extraire des eaux profondes. Il se redresse avec ardeur, au son des trompettes aux accords maintenant majeurs. Mais Von Rothbart resurgit pour achever ses diableries, essayant d'entraîner de nouveau le prince au fond du lac. Les deux hommes sont au corps à corps. La beauté contre la laideur, la bravoure contre la fourberie. Siegfried vient finalement à bout du sorcier qui disparaît dans les eaux sombres. Pantelant, il me cherche du regard.

Je réapparais, cette fois dans une légère robe blanche. Rothbart est mort, le maléfice est rompu, je suis redevenue femme. Siegfried s'élançe vers moi et me porte au-dessus de sa tête. Je cambre le dos et déploie mes bras. Lorsqu'il me pose à terre, je m'éloigne de lui pour me regarder. Je suis encore étonnée de ne plus être cygne. Je regarde et touche mon torse, mes mains, tout mon corps. Je parcours la scène à petits pas, perchée sur mes pointes. Finalement, je me retourne vers mon roi et lui souris. Je m'élançe vers lui et ...

L'aide-soignante stoppe la chaîne-hi-fi, coupant court la scène finale du Lac des Cygnes :  
« Madame Martin, où étiez-vous partie dans votre tête ? C'est la musique qui vous transporte

ainsi ?

- Je suis Odette, répond Madame Martin dans un sourire, levant un regard embué de larmes vers l'aide-soignante.

- Mais non Madame Martin, votre prénom à vous, c'est Irène. Allez venez, c'est l'heure du goûter. »

L'aide-soignante prend la main de Madame Martin pour l'installer à l'une des tables de l'unité Alzheimer. Madame Martin la suit de son pas gracieux, son corps gracile moulé dans une robe légère, ses cheveux d'un blanc immaculé tirés en un chignon impeccable.

Titre : Pas de danse

Auteur : Uguen Patrick

Les pianos m'ont toujours effrayé : leur ventre fait de cordes, marteaux et étouffoirs et leur bouche plate, édentée aux lèvres de bois. J'ai toujours craint que si je posais les doigts sur les touches, forcément un jour, le clapet s'abattrait et briserait mes phalanges dans une étreinte de mâchoire. Si bien que je m'en suis toujours tenu éloigné, si bien surtout qu'une fascination morbide m'animait dès que je voyais quelqu'un y jouait : j'étais subjugué par son audace, parfois pas la beauté de sa musique, et, à la fois, j'attendais -attente toujours déçue- avec excitation la morsure du clapet. Un bruit de bois douleur. Quelle fascinante disharmonie cela eût été ! Hélas, je ne l'ai jamais connue. Toutefois, c'est cette morbidité qui m'amena au concert, me fit aimer la musique et rencontrer ma compagne. Elle avait des doigts si fragiles, des longues phalanges graciles.

Ma femme était concertiste. Talentueuse. Et nous étions ambitieux. Hors de question qu'elle finît professeure et végétât entre cours privés et poste subalterne dans un conservatoire municipal. Une philharmonie à tout le moins. Or, c'est ce qu'elle devint, malgré nos efforts conjoints. Comme l'art est un amant jaloux et la musique, une maîtresse exclusive, j'avais renoncé à mes propres ambitions pour la réalisation de notre objectif et sa consécration. Je me reléguai avec ferveur au rang de leur serviteur. Pour que ma femme puisse atteindre les plus hautes sphères sociales et artistiques, je devais la débarrasser de toutes contingences qui pourraient ralentir son ascension. Je fus son bouclier contre le prosaïsme. Notre appartement s'emplissait de ses notes. Je m'occupais des autres. Elle était sans cesse au piano, j'étais à la batterie. Ces boutades allégeaient notre quotidien. Nous échouâmes. Ma compagne finit dans un conservatoire. Euterpe déchue en une olympe de basse province.

Mais nous eûmes une fille, Isadora. Une future virtuose, nous n'en doutions pas, qui allait sûrement hériter du sens artistique de sa mère. Les premières années confirmèrent notre attente : elle avait le gout et comme une intuition innée du rythme et de la musique. Pourtant, malgré nos efforts, il fut rapidement évident qu'elle décevrait nos ambitions. Ses doigts malhabiles trébuchaient sur le piano dès que le rythme s'accélérait. A six ans nous comprîmes qu'elle ne serait jamais Mozart. Apollon se complaisait à nous demeurer rétif. Je n'en voulais pas à ma fille mais son talent limité m'éloigna d'elle jusqu'au jour où son instituteur me demanda expressément de l'aider lors d'une matinée motricité et sport avec la classe de ma fille.

Dans le petit gymnase de l'école, l'instituteur avait installé un parcours au bout duquel les élèves devaient exécuter individuellement roulades et enchaînements. Puis, par groupe de quatre, ils présentaient une chorégraphie sur la valse n°2 de Chostakovitch. Les jeunes corps, hésitants et gourds pour certains, pour d'autres déjà vifs et audacieux, proposaient leurs prestations. La maladresse dominait mais les élèves s'appliquaient à réussir et les efforts touchants qu'ils fournissaient étaient à la fois comiques et dignes d'éloges. J'aidai l'instituteur dans son organisation sans vraiment

comprendre pour quelle raison il avait presque exigé ma présence. Lorsque ce fut au tour de ma fille, il me demanda de m'asseoir et de regarder. Alors je compris. A force de la vouloir contraindre au piano, ma femme et moi n'avions regardé que les mains d'Isadora sans jamais voir son extraordinaire potentiel physique. C'est comme si l'agilité et le génie digital de ma compagne avait innervé le corps entier d'Isadora : il était dynamique, nerveux, flexible et en même temps empreint d'élégance et de gracilité. Sur la valse, au milieu des gestuelles malhabiles de ses camarades, elle imposait sa maîtrise. Elle n'avait aucun vocabulaire chorégraphique bien sûr, mais, avec ses moyens juvéniles et limités, elle inventait un lexique original et harmonieux dans un parfait unisson avec la musique. Isadora était danseuse. Elle redevenait ma fille.

Le soir même, j'en informai ma femme. Nous fêtâmes cette nouvelle : l'opéra de Paris, au minimum, danseuse étoile, peut-être... et l'inscrivîmes au conservatoire.

Dressée à la discipline du piano, elle se plia à celle de la danse classique sans difficulté. Elle progressait vite. Lorsqu'elle virevoltait sur le plateau, la puissance de son corps avait la légèreté de la bulle et la tension de ses muscles la souplesse du roseau. Quand elle eut neuf ans nous l'inscrivîmes alors au concours du CNSMD de Lyon. Si elle travaillait bien, nous la présenterions deux à trois ans plus tard à l'opéra de Paris. Nous la préparâmes. Elle échoua !

Malgré notre insistance, les deux jurys ne motivèrent que succinctement leur décision. La technique était parfaite mais comment dire... l'ensemble demeurait insuffisant. « Il lui manque l'incarnation. » déclarèrent-ils abruptement. Isadora et nous-mêmes furent terriblement blessés et déçus par ce jugement brutal et si inattendu. Nous ne comprenions pas. Elle avait, nous semblait-il, été parfaite – le jury le reconnaissait – et son abnégation était sans faille. Alors pourquoi ?

Isadora, profondément ébranlée, voulut renoncer à un art qui ne voulait plus d'elle. Je ne supportai pas cette démission et l'encourageai à poursuivre. Elle participerait à d'autres concours - un échec ne prouvait rien. Nous nous représenterions et l'année prochaine... Et puis, si elle renonçait, elle prouverait simplement que le jury avait raison et qu'elle était insuffisante et indigne de son art.

La honte et les encouragements fouettèrent son ambition. Elle se remit corps et âme à danser. Nous la retirâmes du collège ; d'elle-même, elle réduisit ses pauses, roгна sur son sommeil, multiplia les cours au conservatoire. Elle répétait, travaillait, se blessait, recommençait. Notre pharmacie grossit au rythme des entraînements : Flector, Voltarène, Cimbalta, Lyrica. Ma femme se chargeait des soins. Elle renonça au Tramadol qui entraînait des vertiges. Dès qu'Isadora en prenait, sa pirouette fouettée devenait hésitante. Elle tombait. Il fallait bander les foulures. Sa maîtrise de l'échappée battue et du tour piqué fut longue et douloureuse mais elle y parvint. Dans la sueur et la souffrance, nous ferions naître une rose. Elle entra à l'opéra de Lyon pour ses dix ans.

Deux ans plus tard, mon épouse la présenta à l'école des petits rats malgré les réticences de ses professeurs. Ils étaient contents d'elle mais il lui demeurait à franchir cette gigantesque et subtile étape entre le talent et le génie. Aucun de nous trois n'écoutâmes leurs réserves.

Les premières épreuves éliminèrent une pataude concurrence. Elle fit partie des ultimes sélectionnées. Trois dernières épreuves devaient départager les candidates : un passage de la valse du Casse-noisette de Tchaïkovski, suivie de deux improvisations sur un morceau de ragtime et sur du Chopin. Lorsque ma fille passa pour la première, sa prestation fut saluée par des hochements de tête satisfaits de la part du jury. Mais il était évident qu'elle serait refusée. Je ne leur avouai pas mes craintes, bien sûr, car je savais qu'elles ne supporteraient pas un nouvel échec.

Les autres avaient... de l'âme en plus qui palpitait dans chaque fibre de leurs muscles. La différence

entre le talent et le génie, je la comprenais enfin. Lorsque certaines concurrentes passaient, il y avait, juste après, un silence d'extase qui retardait le moment où le public applaudissait. Elles étaient à la fois danseuses et interprètes. On applaudissait ma fille tout de suite.

Sur le morceau de Ragtime, lorsqu' Isadora fille dansa, certes, la salle entière avait des fourmis dans les jambes ; mais, lorsque, les autres passèrent, leur corps traduisit en plus toute la légèreté ironique et désespérée d'un peuple en esclavage. On avait envie de danser et de pleurer. Soudain, la danse devenait le mouvement même de nos larmes.

Le lendemain ce serait Chopin. Ma fille devait passer dans l'après-midi. Je la laissai avec ma femme à l'hôtel et allai assister aux prestations des concurrentes. En les regardant, je compris enfin la subtile différence entre tristesse et mélancolie dans la gestuelle délicate et frondeuse de leur corps. Certes ma fille traduirait excellemment le chagrin, mais elle ne parviendrait jamais à traduire le spleen. Ni le travail, ni le temps, ni les sacrifices n'y changeraient rien ; notre enfant demeurerait à jamais insuffisante, elle finirait dans un conservatoire. Je savais qu'elles ne l'accepteraient pas. Pour Isadora, il lui serait impossible de survivre à l'abandon du seul avenir que nous lui avons imposé. Quant à ma femme, ce serait comme une deuxième défaite, plus rude encore que la première puisque double : à la fois celle de son sang et de son enseignement.

Je rentrai, silencieux, inquiet, indécis. Ma femme et ma fille étaient en séance de relaxation. Que faire ? Il nous restait deux heures avant l'échec. Je regardai avec attention et regret ma fille, tranquille, jambes croisées, yeux fermés. Je pris ma décision et avalai deux mignonnettes d'alcool proposées dans le petit réfrigérateur de la chambre. Nous sortîmes. Nous prîmes l'escalier. Je m'approchai d'Isadora, m'arrangeai pour la faire trébucher. Elle chuta du haut des marches. Elle roula dans un silence d'effroi jusqu'au perron. Nous nous précipitâmes au bas des escaliers. La douleur et la surprise la tétanisèrent. Son visage blêmit en voyant sortir l'os de sa jambe. Elle n'hurla pas, s'évanouit.

Un accident terrible et rare. Ma femme fut effondrée.

- J'aurais été prise, hein, papa ? me demande-t-elle dans sa chambre d'hôpital.

- Oui ma chérie, tu étais la meilleure.

- Je serais devenue petit rat, hein, si ... ? Elle ne finit pas sa phrase, sa voix s'étrangla.

- Oui, ma chérie, tu l'aurais été et bien plus encore ! N'y pense plus maintenant. Nous trouverons une solution.

Une minerve fige sa nuque. Double fracture tibia-péroné, une très mauvaise entorse de la cheville, la clavicule brisée. Les broches sortent de sa jambe bleuie. L'infirmière amène le repas. Son bras est bloqué par l'atèle et les bandages. Je la fais manger ; ses larmes se mêlent à la soupe.

Titre : **Premier marathon**

Auteur : **Henriet Marianne**

C'est une douleur rythmée qui envahit maintenant les jambes fatiguées d'Enzo, ses chevilles, ses genoux, ses hanches, lui semblant, au fil des kilomètres se métamorphoser en moignons noueux de vieux ceps. L'onde du choc, à chaque heurt de ses talons sur le sol, se propage instantanément le long de ses membres, irradie, venant inlassablement nourrir l'inflammation. Epuisant, usant enchaînement de foulées... Le souffle tient bon, la faiblesse est ailleurs.

C'était une fête comme bien d'autres, une réunion sympathique d'amis d'enfance ou de travail, accourus sans cérémonie à l'annonce d'un anniversaire de mariage. Jeanne avait admiré la superbe plante fleurie, Enzo, à son délicat parfum, reconnu immédiatement le jasmin. Glissée entre les feuillages, dans une enveloppe, des vœux à profusion et deux inscriptions au dixième marathon déguisé de Plan-les-Bains, l'événement le plus médiatisé de leur terre natale, une course folle... Enzo avait pâli.

Tenir le rythme jusqu'au bout de l'effort, faire abstraction de cette souffrance qu'on dit momentanée tandis que la gloire, elle, serait éternelle. La gloire ? Ce n'est pas ce qu'il est venu chercher, ce qu'ils sont venus chercher. Il devine le visage crispé de Jeanne qui court courageusement à ses côtés depuis près de trois heures. Dans quelle galère se sont-ils embarqués ? Ils viennent tous deux de heurter le terrible mur du trentième kilomètre, qu'on dit tant redouté des coureurs. Ils n'échapperont pas à ce qu'ils croyaient n'être qu'un mythe. Malgré la foi en leur force puisée dans un consciencieux entraînement, malgré l'ambiance festive qui règne sur ce parcours, malgré les incessants encouragements qu'ils reçoivent, ils peinent.

Etait-ce un défi que leur avaient lancé ces amis, témoins, un soir, de prétentieuses paroles prononcées par le couple qui s'était mis au jogging comme d'autres choisissent d'entamer un régime ? Ou un précieux soutien ? Pourquoi pas un témoignage d'admiration ? Sept mois de préparation progressive s'en étaient suivis.

Le ravitaillement est bienvenu. L'air sec de ce début septembre assèche les gorges. Ils n'auraient pas dû, portés par les airs endiablés des jazz-bands, chanter à tue-tête dès la ligne de départ. Le couple se faufile comme il peut entre les concurrents massés devant les tables qui bordent le large chemin. Ils s'arrêteront en fin de zone pour échapper à la bousculade : un simple geste et ils cesseront leur course, ensemble, pour une demi-minute.

Le thème annoncé de cette course était : " Lâchez les animaux ! ". Autant que le chronomètre, on

récompensait l'originalité des costumes. Sans hésiter, Jeanne avait opté pour le chat, confectionnant deux soyeuses combinaisons. La queue serait encombrante ; on la nouerait autour de la taille ! Mais cet embarras ne serait rien si on en jugeait par le côté siamois des chats, siamois comme des frères, solidaires par leurs avant-bras. Chaque année se distinguaient des coureurs-Tour-Eiffel ou des coureurs-grappe-de-raisin engoncés dans des déguisements géants. Qui se méfierait de gracieux chats jumelés ?

Les gobelets en plastique jetés à terre, sous leurs semelles se fendent d'un bruit sec, à peine étouffé par les éponges abandonnées, jonchant le sol collant d'humidité. Il faut prudemment assurer ses pas et éviter la glissade. Les bénévoles s'activent à droite de la piste. Face à eux, offrent leurs nectars et les spécialités du terroir, les producteurs locaux. Dans cette aire, c'est sans conteste un jambon fumé qui tient la vedette, exhalant un si puissant fumet qu'il couvre les senteurs des nougats au miel et des fruits confits qui garnissent généreusement les tables.

Jeanne n'avait pas prévu qu'ils transpireraient autant, à courir dans un tel accoutrement... Ils s'étaient promis de ne succomber à aucune tentation de dégustation avant la toute fin de course, pas même pour une gorgée de vin doux. Sage résolution par cette chaleur !

Il arrive un moment où, le coureur entre-t-il en grâce, la douleur dépasse-t-elle l'entendement, les endorphines envahissent-elles le corps, les jambes semblent deviner la voie vers la ligne d'arrivée et avancer, seules, sans plus de lien avec l'esprit. Chaque traversée de bosquet apporte sa fraîcheur et l'odeur d'une indicible liberté, qui flotte autour des pins et des lavandes. Même les cailloux du chemin s'écartent le temps de leur passage, pour ne rien perturber de cette félicité. La jouissance est immense au passage de la flamme qui annonce le dernier kilomètre. La réussite est à portée de main.

La bande avait promis qu'elle assisterait à la course au grand complet. Ils s'étaient chargé de tout : Enzo et Jeanne n'avaient eu qu'à se concentrer sur leur challenge: boucler leur premier marathon. Eux crieraient leurs prénoms tout au long du parcours, pareraient au moindre manque.

Ne pas se relâcher trop tôt, rester solidaire, fendre quelques minutes encore cet air brûlant qui colle au visage et entendre subitement cogner un coeur qui crie grâce. C'est d'une même foulée, dans la même seconde qu'ils franchissent le faisceau de rayons qui enregistre l'électronique de leurs dossards. Les acclamations leur parviennent d'un autre monde, résonnent dans leur tête. Ils s'enlacent. Ils s'embrassent. Combien de temps pour atteindre l'aire de repos, les tables de massages, entourés de cette nuée d'anonymes qui les félicitent ? La douleur, violente cette fois, paralyse leurs cuisses. Chaque nouveau pas est un supplice, un heureux supplice.

Dans le carré des officiels, les fanfares redoublent d'énergie. Les musiciens aussi garderont des séquelles. Jeanne sépare lentement, aux ciseaux, les avant-bras des chats siamois et libère son mari qui, le pas hésitant, ivre de bonheur, trouve la marche. Rayonnant, il reçoit sur le podium, sa récompense, sa coupe, mais plus important encore, le sourire, le regard ému et fier, que tous ses proches lui adressent, qu'il devine, et qui lui va droit au coeur. Les vainqueurs de la course, arrivés deux heures plus tôt, sont restés pour le féliciter. Il se laisse arracher du sol. On le porte en triomphe. Enzo est non voyant.

Titre : **Tenir à un fil**

Auteur : **Fasini Pierre**

Sa course auprès de la commune lui parut sans fin et ses démarches lui usèrent la santé autant que sa plume. Bertrand de Latterie est homme à tout faire. La prospérité de son commerce dépend du bon vouloir de l'Église et de sa propre opiniâtreté. Pour enfin faire entrer la draperie dans les murs de la ville, autorisation doit être donnée sur le champ. Des tensions apparues avec la perte d'un chargement de laine s'ajoutent aux difficultés qualitatives de réalisation des étoffes présentées. Les tissus, trop grossiers, n'attireront pas les personnes de haute cour peuplant peu à peu la citée et que Bertrand convoite. Le ballotement avec la campagne ne lui sied plus. Son temps intensément normé car les affaires sont cadencées, le marchand compte et décompte, s'engouffre dans ses livres, la plume toujours à la main. Désormais, il conceptualise sa monnaie par l'usage des lettres de change. Elles permettent à Bertrand d'éviter un cheminement avec les lourdes bourses de sous. En outre, la seigneurie rurale n'a que trop duré pour lui. L'initiative le rend sémillant au point de s'en émanciper. En ce XIII<sup>ème</sup> siècle, le temps crépusculaire de la féodalité rend Bertrand de Latterie dépendant d'un prince dont les soucis d'expansion ne porte que sur les terres, le maintien de ses revenus par son exploitation. Or, la terre est un espace fini et notre commerçant s'est fait un nom autour d'infinies variétés d'étoffes. Leur fabrication réalisée par des villageois n'atteignait que la qualité des robes de bure et leur dépouillement rugueux emprunté aux religieux. Il veut s'installer dans la ville voisine et asseoir le destin de son artisanat sur une spécialisation plus lucrative.

Chaque opération de confection des toiles correspond à un métier distinct. Bertrand apprécie les diverses formes d'organisation, favorise les approvisionnements plus efficaces et les règles d'existence dédiées. Alors, Bertrand de Latterie s'affaira et s'installa à l'intérieur des remparts. De là, une concentration mesurée de laine brute sera stockée et chaque maître pourra s'exécuter à la hauteur de sa renommée et de sa dextérité : triage, battage, dégraissage, peignage et cardage serviront le filage dont notre bourgeois contrôlera la qualité. Certes, le servage en transition ne lui convient guère mais amener ses étoffes sous de riches plafonds toujours l'attire. La teinture est effectuée où le produit atteste la présence d'eau. En ce Moyen Âge, l'activité drapière se structure dans un espace urbanisé. De Latterie en porte donc témoignage et se soucie de la qualité de vie des ouvriers. Bien que très indépendants, il importe de les situer à proximité d'approvisionnements alimentaires, de créer une continuité dans le labeur, un ouvrage pérennisé et mieux fini et de rendre les corvées plus supportables. Le zèle artisanal sera d'autant plus facile à mobiliser qu'il s'effectuera par des maîtres bien nourris. Ce mouvement de regroupement trouve sa source dans ces relations que le commerçant a bien comprises : la guilde incite à cette innovation.

Bertrand et sa famille, devenus ceux du bourg, extraient leur existence d'un métier éloigné de la paysannerie. Et c'est au prix du mouvement de la guilde et celui concomitant de la structuration administrative de la commune que ce sont forgées les intérêts partagés. Entre marchands et artisans,

Bertrand de Latterie exigea serment afin de conforter des franchises d'amendes, d'impôts, les libertés de produire et de tirer revenu auprès du seigneur. Ce dernier conserva le contrôle de la haute justice pour enfin concevoir qu'il puisse exister un droit propre à cette nouvelle bourgeoisie. L'exercice fit grand bruit : toute la contrée fut bénéficiaire de cette onde manufacturière grandissante et, surtout, de ce partage inédit du pouvoir. Ce mouvement parfois atrophié, affaibli, vivait aussi un dépérissement avant même ses propres débuts. Guerres, disettes, privilèges ne rendaient point la tâche aisée. Le charisme et l'entêtement de Bertrand prirent à contre-pied ces complications.

Un jour, il vint quérir un nouveau droit auprès du plus érudit des échevins en matière de collecte d'impôts. Puis, fort d'une pratique religieuse faite d'une grande dévotion, parfois de bigoterie, il rencontra l'une de ces recluses qui foisonnent en ville. Outre les confessions qu'il lui adressa, il ne se priva de céder quelques dons de nature à prolonger les échanges. La recluse vivait dans la prière, l'adoration, mais aussi l'observation. Les talents de notre homme allaient donc jusqu'à interroger les exclus du pouvoir pour s'entendre parler des personnes qu'il devait consulter. Il apprit que l'échevin se tenait proche de l'un de ses concurrents, également fabriquant d'étoffes. Bertrand prit soin de verser quelques écus ; son confesseur ne manquera ainsi jamais d'encre et de papier pour coucher le fruit de ses multiples témoignages et oraisons. Ainsi pouvait-il efficacement serpenter entre toutes les facettes de la société urbaine. S'appesantir sur la recherche d'informations existait donc bien avant notre époque !

Nécessité fut faite d'établir une force de dissuasion en mobilisant quelques connaissances. Les chars de matières premières sont parfois pillés ; les prix augmentent sous l'effet de la rareté provoquée sur la laine ou des risques consentis. Bertrand s'entoura de quelques premières sécurités assurantielles qui puissent exister sans toutefois emporter toute sa conviction. Les octrois ne laissent passer qu'en contrepartie de sonnantes et trébuchantes, un zèle d'automate que les commerçants abhorrent. Se mobilisa alors une jacquerie à laquelle Bertrand n'était pas étranger contre les taxes, droit de passages.

D'autres barrages se levaient progressivement. La langue française, de plus en plus adoptée, fit merveille pour mieux se comprendre tandis que prospérait une diplomatie économique. Il fallut insuffler la notion d'intérêts communs. L'État central en construction le comprit pour en tirer les redevances auxquelles il pourrait aspirer. Cette préemption ex post attira finalement les suffrages du marchand. En contrepartie, grâce à la guilde, les poids et mesures furent mieux contrôlés, les prix fixés généraient du revenu exclusif. Malheureusement, des compétences se diluaient par mise au chômage imposée afin d'affronter une rupture de besoin ou des aléas climatiques. Cependant, de Latterie participait avec ardeur au renforcement du mouvement, à la mise en pratique d'une étroite solidarité entre les membres de la guilde.

Progressivement se forgeait la ville sous l'égide du grand commerce. Avec des compagnons de route, des peintres, menuisiers ébénistes, sculpteurs, ils décidèrent l'élaboration du sceau de la ville. Puis vint l'action la plus formidable, celle consistant à bâtir cet imposant beffroi dont la fierté put provoquer les hauts et forts donjons de la seigneurie ou de l'absolutisme naissant. Même le monde religieux s'en est ému, pensant détenir le monopole de toute architecture élancée. A nouveau, le mouvement de progrès fut vite accompagné de nouvelles agitations. Les remous de sociétés établies, de congrégations enkystées finirent en des remises en cause que la protection de la justice seigneuriale atténua cependant.

Établir une continuité dans cette réussite commerciale obligeait à observer une malléabilité

pour affronter l'inopiné, se satisfaire d'un relationnel parfois indésirable, entretenir une démocratie davantage marchande qu'émanant du peuple. De servile, seule la flatterie adressée à autrui contentait Bertrand de Latterie. Maîtres, artisans commerçants tiennent leur activité sur un fil tant que le pouvoir ne vient à confondre opportunément affaires et sorcellerie, commerce et ombrage politique, créations et jalousies. L'impulsion commerciale, fragile, souvent assortie de la consommation ostentatoire condamnée par l'Église, se paraît de rivalités obscures auprès des membres de la société établie. Intellectuellement, la bourgeoisie ne manquait d'envolées et aimait agir en harmonie avec les commerçants. Bertrand voulait une guilde influente où chacun aspirait à un bien-être matériel dont nul n'était indifférent. Et de ces situations fermentaient d'anciennes pensées sur lesquelles ont germé le processus créatif. Beaucoup se tenaient prêts à entrer dans le mécanisme pour s'extraire de la torpeur des mauvaises conditions. La trajectoire de misère souvent envisagée comme seul destin pouvait dévier pour des habitants mus d'un sentiment fort et durable d'appartenance à la spécialité de la ville. La poussée d'idées, le rassemblement des métiers animèrent des talents communs. Chacun en accepta l'occurrence pour que d'exceptionnelles architectures religieuses aient vu le jour. De Latterie avait aussi l'honneur d'œuvrer auprès de deux métiers très prisés : le mercier et le pelletier. Les animaux à fourrure servaient la nouvelle noblesse en vêtements riches qu'il fallait orner avec grâce et luxe à la fois. C'est pourquoi, il fut accompagné de ces *pieds poudreux* de confiance, marchands ambulants, pour agrémenter un offre rompant avec une antique humilité vestimentaire.

Puis vint un drame. L'erreur manifeste du marchand fut de ne point protéger son atelier contre l'incendie, crainte effroyable de tout bon artisan. L'entrée de son échoppe comportait de grandes claies à claire-voie sur lesquelles s'exposait le bougran. Le feu emporta le tissu en cours de fabrication et destiné à maintenir des pièces d'étoffes plus fines et vibrantes. Celles-ci furent également avalées par des flammes ravageuses. Le comptoir placé plus loin y échappa et une partie de la monnaie s'y trouvant fut alors remise dans le circuit. S'affranchir de la seule Providence était s'accorder une autre espérance à dessein. De Latterie s'attira la raillerie des plus traditionalistes. Mais il n'en tint pas compte : se redresser, repartir, initier de nouvelles idées restaient d'indélébiles constantes.

Titre : **Toujours plus**  
Auteur : **Garcia Chloé**

La musique est comme un sport. Pour ne pas perdre ce que l'on a appris, il faut pratiquer tous les jours. Je me souviens des conseils de ma dernière professeure qui m'exhortait à m'entraîner sans cesse et qui me donnait des tonnes d'exercices de doigté pour que mes mouvements deviennent de plus en plus fluides et efficaces. Chacune de mes phalanges, chacun de mes doigts, chacune de mes articulations, ainsi que mon dos, devaient s'assouplir pour mieux supporter les positions. A l'époque, je manquais cruellement de souplesse mais l'effort et la ténacité m'ont permis de progresser et d'atteindre un niveau que je n'aurais jamais cru possible. A présent, mes doigts se meuvent avec habileté et rapidité, alors que mon cerveau anticipe toutes les prochaines notes pour que je me place avec précision et souplesse, sans aucun grésillement, ni son malvenu.

J'ai eu des périodes de déprime quand je stagnais et que mes semaines d'exercices ne me menaient nulle part. Le travail acharné m'a détruit le bout des doigts, arraché la corne et je saigne toujours après plusieurs heures de frustration à me torturer sur les cordes. J'ai arrêté quelques mois, des années auparavant, mais je suis parvenu à retrouver la foi et j'ai persévéré. Il est difficile de se motiver face à un morceau pour lequel on sait d'emblée que l'on devra y passer des semaines pour qu'il soit juste « passable ». La perfection ne s'atteint pas si facilement et est-elle seulement possible ? La musique est bien plus qu'un mouvement, qu'un doigté, et qu'une partition. Elle est sensations, émotions, rêves et poésies. Une machine, bien que rapide et intelligente, ne parviendrait pas à nous remplacer. L'humain a cette capacité magique de s'extraire de son corps pour ressentir pleinement ce qu'il joue et s'évader en même temps que les spectateurs.

Les fausses notes peuvent subvenir, j'en ai déjà exécutées lors de concerts devant des milliers de personnes, à cause du stress. Mes camarades m'ont soutenu que cela ne s'était pas entendu et j'ai su qu'ils disaient vrai. Une note parmi des centaines de milliers ne signifie finalement pas grand-chose. Avec la pratique et le temps qui passe, je joue mieux et commence à prendre du plaisir. Il est compliqué de s'extasier lorsque l'on s'applique, que l'on est très concentré et que l'on remue notre cerveau pour qu'il retienne les notes et les enchaînements. La musique est aussi un sport cérébral, notamment lorsqu'il faut tout automatiser pour augmenter en vitesse, mais aussi parce qu'elle nécessite que l'on soit pleinement attentif à ce que l'on joue. Mes séances d'entraînement se terminent souvent dans la transpiration et la fatigue, après avoir soutenu mes bras plusieurs heures sans les reposer et sans me laisser distraire par quoi que ce soit.

A mon grand désarroi, j'ai commencé la harpe beaucoup trop tard, à l'âge de quinze ans, et j'ai été obligée de prendre des cours via des professeurs particuliers, alors que mes camarades s'activaient en

conservatoire. Certains ont eu des méthodes efficaces, tandis que d'autres m'ont appris de mauvais gestes que j'ai assimilés et qu'il a fallu détruire pour tout reprendre à zéro. La harpe demande de la douceur, de la grâce et un doigté irréprochable. La corde doit être touchée par le haut pour s'enfoncer dans la chaire de nos doigts, tandis qu'ils s'alignent tous pour laisser un poignet ferme mais détendu, et un bras souple et efficace, au coude dirigé vers le haut quand la main droite se dirige vers les plus petites des cordes, au son aigu, et que l'on décale son corps vers l'arrière pour mieux se positionner et jouer les notes avec force. La bonne prise de la corde est un début essentiel, notamment lorsque l'on apprend les nuances par la suite. J'ai pris du temps à me sentir à l'aise, à placer mes doigts sans trop réfléchir, à ne pas trop appuyer pour assourdir mes spectateurs et à jouer avec fluidité, sans que les notes me perturbent au point d'en oublier la musicalité de la mélodie et la beauté de la composition.

Aujourd'hui, je m'évade sans cesse, je prends du plaisir et j'en oublie toutes les souffrances qui m'ont permis d'arriver jusque-là. Je continue de prendre des cours pour ne pas perdre les techniques et continuer de progresser. La beauté de ce domaine est que l'on découvre sans cesse de nouvelles façons de jouer, de nouveaux morceaux et de nouvelles personnes. Jouer en groupe est complexe mais intéressant et enrichissant quand chaque protagoniste se doit de garder le rythme et de compter sur l'autre. Je monte sur scène seule ou accompagnée de mes différents groupements de musique. L'ensemble de six harpes me permet de perfectionner mon répertoire classique et mon sens du rythme, mon groupe de musique médiévale me détend et me plonge dans le passé, mon groupe de musique celtique me fait danser et chavirer aux sons d'accords mélodieux que j'adore et mes camarades de folk métal m'entraînent dans un tout autre univers où les doux sons de ma harpe s'harmonisent à merveille avec les voix gutturales et les riffs des guitares.

Je ne pensais pas un jour pouvoir vivre de la musique ou que mon rêve devienne réalité. Je m'entraîne des heures chaque jour et je suis aussi suivie par un coach sportif qui m'aide à me détendre et à vider mon esprit. Les bras, les épaules et les poignets subissent autant de terribles épreuves que le dos et les jambes, notamment quand je dois composer avec les pédales de ma harpe classique, qui pèse d'ailleurs bien lourd quand je la compare à ma petite harpe celtique. La musique demande un esprit sain, tout autant qu'un corps sain. Rien n'est laissé au hasard et ma vie est réglée à la minute près.

Depuis des semaines, je m'acharne sur les morceaux d'un concours d'importance capitale qui pourrait me voir entrer dans un orchestre symphonique de musique de films et de musique classique. J'en ai toujours rêvé ! Chacune de mes journées s'organise autour de la répétition de ces cinq morceaux et je suis impitoyable avec moi-même, bien plus que ne l'est ma nouvelle professeure. Ses méthodes strictes me rebutent souvent mais je m'améliore à son contact et cherche davantage la précision du doigté. Mes mains doivent se positionner au centre de la table des cordes, mes coudes, mes bras et mon poignet doivent être souples, mon dos doit être ferme et léger à la fois, et mes doigts doivent tous s'aligner sur une même ligne de jeu. La beauté des positions, quand je parviens à enfin les réaliser avec finesse, me coupent le souffle et génèrent une grande satisfaction.

- Kara, peux-tu m'apporter de l'eau ? Je meurs de soif ! dis-je alors que je m'étire les bras, m'octroyant une pause bien méritée.

Ce morceau me donne des crampes en m'obligeant à enchaîner les harmoniques de la main gauche. Je déteste cette position très peu confortable qui met mon poignet au supplice.

- J'arrive mademoiselle !

Je m'assoie sur le lit et souffle doucement. J'entends Kara qui monte les marches de sa démarche sure d'androïde. Seuls des voyants sur son front la différencient des humains. Grâce aux avancées technologiques, les Hommes ne s'adonnent plus aux tâches pénibles. Grâce à Kara, je ne cuisine plus, je ne vais plus faire les courses, je ne fais plus le ménage et je ne pense plus qu'à la musique, cette activité passionnante qui rythme chacune de mes pensées et chacun de mes gestes. J'ai l'impression de vivre enfin sans toutes ces entraves me reliant à mes besoins primaires.

- Merci Kara, dis-je avec un sourire. Qu'as-tu pensé de la dernière partie du morceau ?

- Décousue mais chaleureuse, me répond-elle en fixant l'instrument.

J'acquiesce. Je dois encore travailler pour trouver un semblant d'ordre. Je la remercie et Kara me laisse reprendre mes exercices. Je me surprends souvent à oublier le fait qu'elle soit une machine. Ses yeux et ses réflexions donnent l'impression qu'elle ressent ce qui l'entoure alors que cela n'est pas possible. Je dois sans doute rêver.

Après quelques heures de travail attentif, je décide de m'arrêter et descends les escaliers. Une odeur agréable de blanquette de veau atteint mes narines. Kara est une cuisinière hors-pair. Je m'affale sur le canapé devant la télévision en espérant que le dîner ne tarde pas. Je zappe sur la télécommande et tombe sur le journal du soir. Je m'y désintéresse vite et rêve paisiblement, bercée par les bruits des couverts qui s'entrechoquent.

Soudain, une mélodie somptueuse me détourne de mes pensées et je tourne mon regard vers l'écran. Un harpiste exécute avec précision et pureté une symphonie que je connais par coeur. Ses doigts bougent avec habilité et son corps se meut avec efficacité et exactitude. Il nuance les complets qui se détachent du refrain plus endiablé, et son corps, en phase avec la musique, tremble d'émotions. Je l'envie tant cela a l'air facile. Pour la première fois, le mot perfection frôle mes lèvres. Qui est-il ?

Lorsqu'il termine, il se tourne vers la caméra, et la vision de son front me coupe le souffle. Le harpiste est un androïde. Il a joué sans raideur mécanique tout en dégageant l'âme du morceau. L'angoisse m'envahit et ma respiration se fait haletante. Comment rivaliser face à la perfection ? L'évolution des machines annoncera-t-elle la fin du sport et de la musique chez les humains ?

## Avertissement

### Concours d'écriture de nouvelles 2019 « Le mouvement à l'exercice »

*Mesdames, messieurs les organisateurs et membres du jury*

*Dans le cadre du stage d'écriture ( 5 matinées de 4 heures) organisé chaque année au collège Pierre Grange d'Albertville durant la première semaine de juillet, dernière semaine officielle de classe, cinq jeunes ont souhaité participer au concours lié au salon du livre d'Hermillon.*

*Nous avons traité « Le mouvement à l'exercice » sans toutefois tenir compte du sous-titre (aborder la beauté du sport et le mouvement) de façon stricte. En voici la raison :*

*La première matinée du stage étant consacrée à une randonnée pédestre dans la vieille ville de Conflans, afin de trouver l'inspiration, de favoriser les échanges et d'établir les plans des productions à venir, nous avons par hasard partagé le parc avec un groupe d'aquarellistes parisiens venus peindre les pierres médiévales. Nous avons longuement échangé avec ces retraités à propos de nos passions et de nos sources d'inspiration respectives. Et c'est tout naturellement que du « mouvement dans le sport » certains se sont ouverts à d'autres horizons, d'autres mouvements...*

*Je n'ai pas souhaité brider l'imagination de ces élèves écrivains et les ai laissé développer leurs idées pourvu que le « mouvement » y trouve sa place.*

*Je sou mets donc au jury l'ensemble des productions, le laissant apprécier la recevabilité des textes.*

*Vous souhaitant bonne réception et bonne lecture,*

*Bien cordialement*

Marianne HENRIET,

animatrice du club écriture « Au plaisir d'écrire » du collège Pierre Grange d'Albertville

Titre : **Ça bouge en formule 1!**

Auteur : **Mermier Mattéo**

Bonjour! Aujourd'hui nous sommes à Monaco en compagnie de plus de trente mille spectateurs présents dans les tribunes prêts à assister à la course. Encore quelques secondes à attendre avant que le grand prix de formule 1 commence. Cette année sur la ligne de départ il y a comme à chaque compétition, la Ferrari SF pilotée par le célèbre Michael Schumacher, la Mercedes du champion du monde, Red Bull, Toro Rosso, Haas, Racing Point, Williams, Alfa Roméo, Peugeot, Citroën, Renault, McLaren, Jaguar... et je vois sur la liste une nouvelle écurie qui se nomme W Motors dont la voiture est pilotée par un certain Markus Schumacher, un nom extrêmement répandu en Allemagne. Voici ce que nous savons sur ce nouveau pilote.

*« 1998, la France est championne du monde de football pour la première fois et Markus Schumacher a quatorze ans. Il dessine de magnifiques voitures depuis ses neuf ans. Son désir? Créer une marque de bolides qu'il veut baptiser W Motors en référence à « Wasser », l'eau dans sa langue maternelle, l'élément qui a bercé son enfance. Douze ans plus tard Markus a réalisé son rêve et W Motors est désormais un constructeur automobile qui produit dans le secret des moteurs révolutionnaires. Et à présent il veut concourir au grand prix de Monaco, mais ce n'est pas quelqu'un qui aime échouer, il est plutôt mauvais perdant. Aujourd'hui grâce à sa détermination il est le pilote de sa marque. Il veut battre Ferrari. Article extrait de Coucoupédia »*

Ce pilote ne me paraît pas assez discipliné pour pouvoir battre Ferrari, enfin... chacun son avis! Maintenant revenons à notre compétition de formule 1...

EEEEEEH... Le drapeau à damier s'est abaissé et le départ est lancé. Markus accélère d'un coup et sent le pneu chauffer mais la Ferrari prend le dessus, rapidement rattrapée par la Mercedes conduite par Lewis Hamilton, le champion du monde. Markus semble extrêmement nerveux car il est troisième juste derrière la Ferrari qu'il veut doubler, mais ne le reste pas longtemps et se fait dépasser. Les bolides se frôlent. Markus a une conduite très agressive. La Ferrari et la W Motors passent Monsieur Hamilton et sa Mercedes. La plus grande marque automobile de formule 1 est juste à côté de la W Motors, et voilà que la Ferrari reprend le dessus mais la W Motors revient à la charge. La Ferrari empêche en vain le passage de la W Motors qui finit par se faufiler. C'est un véritable ballet, une chorégraphie, une corrida, tantôt fluide, tantôt saccadée, un combat magnifique. Voici le dixième tour et le suspense est à son comble. L'ambition de Markus Schumacher est bien de battre le cheval cabré de Ferrari! Nous voilà au soixante dix-huitième et dernier tour et la W Motors est en tête depuis quelques tours mais Ferrari la talonne. C'est impressionnant que ce constructeur soit devant le champion du monde en titre et la meilleure écurie. En plus cette voiture ne fait en comparaison,

contrairement aux autres constructeurs, aucun bruit et ne laisse échapper aucune fumée. Une première en compétition de formule 1. EEEEEEH... la ligne d'arrivée... EEEEEEH... OOOOOOOOOH! Mon dieu la W Motors a pris un sacré choc latéral avant contre la bordure du circuit et elle est partie en miettes. Une roue a même atteint dans les tribunes. Markus a été littéralement éjecté du véhicule à seulement une quinzaine de mètres de la ligne d'arrivée. A mon avis il a eu un souci technique ou il a dû lâcher le volant trop tôt en étant trop prétentieux. Markus est inconscient. Une équipe de secours est arrivée sur place. Je pense que pour lui, la formule 1, c'est terminé!...

Après trois jours de coma, le jeune homme se réveille en se demandant pourquoi il est là. Michael Schumacher vient à l'hôpital pour voir dans quel état est le pilote mais les médecins lui interdisent l'accès car il ne fait pas partie de la famille de Markus. Cependant quelques heures après, il est appelé par un docteur lui révélant un scoop: Markus Schumacher est son frère caché! Michael accourt, direction l'hôpital, tenant la coupe qu'il a gagnée, bouleversé mais heureux de la nouvelle. Il arrive dans la chambre. Le médecin et les membres de l'hôpital applaudissent mais Markus ne comprend pas pourquoi. Il reconnaît Michael Schumacher. Michael le félicite, et lui donne la coupe mais il la refuse. C'est que Markus a pris un très gros choc sur le crâne qui lui a fait oublier toute la course. Il est devenu amnésique. Mais le fait de voir son idole lui rappelle sa passion et soudain il clame: « Un jour je trouverai comment faire des moteurs qui fonctionnent à l'hydrogène et à l'eau. Je créerai une marque. Je l'appellerai Wasser Motors. OH! Non... W Motors! »

Titre : **D'un mouvement à l'autre**

Auteur : **Crapanzano Julie**

Il marchait doucement, contemplant la beauté sauvage de la nature. Un délice visuel qui plaisait énormément à Jean. Soudain, il la vit. Sous un arbre aux fleurs aussi délicates que du satin, la place idéale, près d'un petit cours d'eau qui se jetait dans un étang bleu azur. Il se dirigea alors vers la source de son inspiration et observa. Des enfants jouaient au ballon près du lac. Ils riaient à gorge déployée. Mais Jean n'était pas attiré par cette joie enfantine. Plutôt par le ballon, qui les rendait heureux. Il commença alors son oeuvre. Tracer une légère esquisse, puis une autre, toutes plus gracieuses les unes que les autres. Tel était son quotidien. Jean était un petit artiste peintre savoyard et artisans de métier. Il aimait sa vie. Il avait une fiancée, un travail lui rapportant assez d'argent pour les nourrir et un toit sous lequel dormir. Terminant son esquisse, il prit de la peinture, un pinceau fin et commença. De ses traits fluides et légers, il représentait ce ballon qui poursuivait sa course dans le ciel. Quiconque regardant le tableau ressentirait l'envie de l'attraper. Il en avait fait sa spécialité. Rendre sur une toile le mouvement. Sa concentration avait atteint son paroxysme quand une voix s'écria au loin.

« Jean! J'arrive enfin ! Excuse-moi de mon retard ! »

Sa fiancée arrivait en courant, ses longs cheveux bruns attachés en une simple queue de cheval. Cette femme brisait les stéréotypes de la demoiselle douce, raffinée et portant des robes au tissu soyeux. Elle, avait un pantalon et une chemise à carreau, deux fois trop grande pour son corps mince et musclé. Impensable et déshonorant, pensaient les bourgeois assis au bord de l'étang, la considérant comme dérangée. Ce mépris du qu'en dira-t-on, cette liberté à s'exprimer, c'est ce que Jean aimait. Un véritable couple de marginaux. Mais ils étaient heureux, c'est tout ce qui comptait. Riant aux éclats et courant à toute allure, elle se jeta dans ses bras, faisant tomber sa précieuse toile. Par miracle, celle-ci n'était pas abîmée.

« Mon dieu Irène, es-tu folle ?

- On me le dit souvent ! »

Et ils s'esclaffèrent ensemble. C'était la vie de Jean. Une vie calme et sereine à laquelle cette femme extravertie apportait la touche de dynamisme et de légèreté dont il avait grandement besoin. Douce symphonie. Ses attentes étaient comblées par Irène. Tous deux constituaient une magnifique équipe : elle, l'athlète, lui, son peintre.

Ils rentrèrent à leur domicile, à la tombée de la nuit. En marchant mains dans la main dans les ruelles fleuries, Irène vit une affiche qui attirait l'oeil. Il était question d'un concours d'aquarelle ayant lieu

dans une petite semaine. Le gagnant aurait comme lot une magnifique palette de peinture et du matériel d'une marque très coûteuse, qui ferait le bonheur de Jean qui ne pouvait malheureusement pas se l'acheter. Elle décrocha d'un coup sec l'affiche et se dit qu'ils l'étudieraient au chaud dans leur petit appartement. Une fois arrivés, le jeune homme découvrit le feuillet soigneusement arraché par sa dulcinée. « Intéressant... » Et il pensa qu'il pourrait compléter son vieux matériel avec un plus performant. En pleine réflexion, ils partirent tous deux se coucher.

C'est sous un soleil radieux que le jeune couple se réveilla. Le jour du concours était arrivé et avec appréhension, Jean quitta son chaleureux repère. Marchant d'un pas rapide, il fonça vers le lieu du concours. Son rythme cardiaque s'accéléra. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait fait aucune grande activité physique. Il respira, essayant de reprendre un rythme habituel et, plus vite qu'il ne le pensa, il arriva au lieu dit. Essoufflé, il releva la tête et passa le seuil de la porte. Il songea qu'avec sa femme, il devrait se mettre au sport. Il entra dans une salle éclairée par le soleil qui le détendit. Il vit les autres participants. Il y avait là toutes les générations et Jean aimait cette diversité dans l'art. Le thème était libre, pour que chacun exprime son style. Il se présenta et s'installa. Le temps impartit était de deux heures. Jean commença comme à son habitude une esquisse. Il avait décidé de représenter sa fiancée courant vers l'horizon. Peindre Irène libre. Libre d'exercer tous les mouvements de l'univers. Pas juste une chose quelconque qui bouge. Bien plus. Le mouvement de la vie, qui s'écoule comme le cours d'eau vers l'étang, le mouvement des lèvres pour dire une pensée ou un désaccord, le mouvement perpétuel des étoiles dans le ciel, le mouvement de son pinceau qui traduit ses idées ou bien le mouvement d'une histoire dans laquelle on serait plongé. Le mouvement, à la fois une chose physique ou philosophique. Et tout cela, Irène le représentait. Jean se dit que cette pensée était purement subjective mais dans une oeuvre, les sentiments exprimés sont plus importants que la technique. Il finit son croquis et passa aux couleurs, la partie qui le passionnait le plus. Sa palette étant large, il se devait d'être à la hauteur. D'un coup de poignet agile, il peignit l'éternelle queue de cheval de sa fiancée, se balançant au vent. Il peignit aussi ses vêtements. Son vieux short de course, trouvé dans une friperie et sa paire de chaussures, effleurant le sol, soulevant de la poussière. On pouvait lire sur la toile un avenir que seule Irène pourrait décider. Jean se concentra à son maximum voulant être fier de son chef-d'oeuvre. Voilà un trait vif, figurant le vent fendu par la course d'Irène, un autre doux, accompagnant le coucher du soleil, éclairant le visage de sa femme, arborant un sourire de victoire. Il donnait vie à son oeuvre. Le temps semblait s'arrêter. Il voulait que ce tableau fût parfait. Non parce que c'était un concours, mais parce qu'il représentait sa femme passionnée par l'athlétisme, la personne qui animait son quotidien.

L'organisateur frappa dans ses mains annonçant la fin de ce voyage en pensée pour Jean. Dans un ultime élan, le jeune homme traça sa dernière courbe, clôturant sa plus belle oeuvre. Les membres du jury passaient entre les artistes, slalomant entre gobelets d'eau renversés et tubes de couleurs éparpillés. Ils chuchotaient entre eux et soudain, virent le tableau Jean. Remarquant le jury pétrifié, la bouche ouverte, les autres participants se levèrent à leur tour. Devant ce spectacle époustouflant, ils restèrent sans voix.

« Le gagnant est juste sous nos yeux. Jean, votre talent est prodigieux. Félicitation, vous remportez haut la main ce concours ! »

« Bravo champion, dit Irène en se rapprochant de lui pendant le chemin du retour.

- Ils voulaient garder mon tableau mais j'ai refusé. Je tenais à te le présenter et à te l'offrir. »

Jean montra sa toile et, submergée par l'émotion, sa bien-aimée fondit en larme. Rien, en ce moment même, ne pouvait gâcher leur bonheur. Une galerie d'art le contacta et ce fut le début du succès.

« Mais, quel est ce tableau ?

- Il inspire une certaine angoisse, tu ne trouves pas ?

- C'est vrai. »

La toile de Jean était de grande taille et déconcertante. Des traits agressifs réalisés au couteau, d'un rouge carmin. Ses visages qu'il avait habitude de dessiner avec des tons doux d'aquarelles étaient remplacés par d'autres exprimant la terreur dans des camaïeux des plus effroyables. Des lignes brisées et violentes remplaçaient les courbes douces et enchanteresses d'autrefois, provoquant un sentiment de malaise et d'angoisse. L'ensemble heurtait les amateurs d'arts qui, à travers ces traits explosifs tel un feu d'artifices, pouvaient d'un seul regard, entendre le bruit d'une puissante détonation. Adjacent à celui-ci, un tableau au style radicalement différent était mis en place. Froid et affreusement triste, il désolait les quelques curieux qui s'y attardaient. Bleu glace, gris et blanc était cette fois les couleurs mises en avant dans ce requiem accablant.

Les visiteurs, quelques peu surpris par ces toiles, continuèrent leur chemin. Plus loin, un autre tableau signé de l'artiste était accroché au mur. Toujours les mêmes lignes brisées, sans continuité.

« Celui-ci à des couleurs beaucoup plus neutres mais on ressent exactement la même chose qu'avec les deux autres toiles.

- De l'agressivité avec les lignes brisées et des couleurs totalement opposées. Ces toiles montrent tout de même une belle homogénéité.

- Regarde ! Il est signé Jean.

- Jean ? Impossible ! Où serait passé son trait fluide ?

- Moi qui me faisais une joie de visiter cette exposition à la nouvelle Galerie d'Art à Annecy. Jean... Cela fait 5 ans qu'il n'avait pas exposé de nouveauté. »

Jean, à l'apogée de sa carrière, a dû partir au front dans l'horreur des tranchées avec ses autres compagnons mort un à un. Voyant tous ses frères d'armes tomber pour la liberté, il a décidé de les représenter chaque jour sur un petit calepin, malgré les explosions des obus dévastateurs et les largages de bombes. Épouvantables feux d'artifices sanglants venant du ciel. Il peignait maintenant différemment car traumatisé par cette guerre des plus meurtrières. Aujourd'hui, bien que rentré au foyer avec sa femme qui courait encore, qui courrait toujours, il ne se sentait plus capable d'exprimer la fougue de cette liberté qui maintenant avait un prix.

Blessé aux mains, ses mouvements étaient dorénavant gauches et saccadés traduisant sa souffrance physique et psychologique.

Titre : **Jean et le mouvement baroque**

Auteur : **Patty Rémy**

Il y a bien longtemps, dans un village savoyard réputé pour son nombre d'artistes, l'un d'eux appelé Jean, n'avait plus aucune pierre pour travailler. Mais par chance un homme habillé tout en noir, très mystérieux, donna un bloc de marbre à tous les sculpteurs du village, gratuitement, sans commentaire.

« Qu'est-ce que je vais bien pouvoir sculpter » se demanda Jean qui lui aussi avait reçu une pierre. « Ah je sais: une rose! » Aucun des sculpteurs n'avait encore façonné de rose!

Il aimait se lancer des défis et reproduire une rose ce n'était pas facile: il fallait reconnaître la fleur dans sa finesse, sa délicatesse, sa beauté, sa douceur, presque en percevoir le parfum. Et puis il adorait cette fleur. Sa mère autrefois en plantait plein dans son jardin mais elle avait disparu. C'était comme un hommage pour la représenter. Une fois la rose ciselée il alla voir les autres sculpteurs, mais ce qu'il vit, ce fut des hommes pétrifiés!

« Au non ! dit-il. Que s'est-il passé ? »

Voyant ses compagnons figés dans leur mouvement, il réfléchit. Il ne voyait qu'un homme potentiellement coupable... car donner de la si belle pierre, comme ça, gratuitement, ce n'est pas normal. Il alla voir le suspect. Il toqua: pas de réponse. Il entra et il découvrit une énorme marmite avec un liquide vert à l'intérieur. Tout à coup quelqu'un entra dans la salle. Jean alla vite se cacher. C'était l'homme en noir. Il avait une pince dans la main. Il la plongea dans le liquide vert et en sortit une pierre. Jean se dit: « Alors c'est pour ça que tous les sculpteurs se sont transformés en pierre! Mais pourquoi pas moi? »

Dès que le sorcier partit, Jean attrapa un vieux grimoire posé sur la table où il était écrit: « sortilège de pierre ». Il le feuilleta et tomba sur « Piéger un sculpteur. Pour piéger un sculpteur il faut... » Une recette banale mêlant les ingrédients d'une bonne soupe. La magie devait se trouver ailleurs. Et en bas de la page était écrit: « Attention : il ne faut pas que l'artiste sculpte une rose sinon le sort ne marchera pas ! »

« Ah ! C'est pour ça que je n'ai pas été transformé en statue... »

A ce moment, l'homme en noir réapparut.

Il attrapa Jean et le jeta dans sa prison. Dans le cachot il y avait plein de blocs, cailloux, galets.

« Ces pierres-là ne sont pas magiques, dit l'homme, je veux que tu me les sculptes ! »

L'homme repartit et Jean, lui, chercha un plan pour sortir de sa cellule.

Il eut soudain une idée. Il usa de son habileté et tailla une clé dans la pierre. Il put ouvrir la porte de la prison et partit. Avant de s'en aller, il prit le grimoire et rentra au village. Grâce au grimoire il put libérer tous les sculpteurs, et depuis le vendeur de pierre magique ne revint plus. Jean fut le héros du village et aussi son plus habile artiste.

Depuis ce jour Jean continua à sculpter beaucoup de roses. Il les associa à des angelots, en guirlandes, en gerbes. Il en décora les autels des églises de toute la vallée.

L'année qui suivit il décida d'aller participer au concours du plus grand sculpteur du monde. Il y avait là des artistes venus notamment d'Italie, qui semblaient eux aussi très adroits à ciseler des fleurs. Il découvrit que c'était un élément fréquent et qu'il appartenait à un mouvement nommé « Baroque ». Il ne gagna pas cette épreuve malgré son talent mais il rentra avec une idée qui séduisit à l'unanimité le village. Plus originaux que ceux dédiés à la pierre et au bois, chaque année s'y déroula en été, le concours du meilleur sculpteur sur paille et en hiver, celui du meilleur sculpteur sur neige et glace.

Le temps, les guerres ont fait oublier ce concours mais le village a récemment relancé la tradition. Tous les sujets sont autorisés y compris la sculpture des roses !

Titre : **L'homme qui n'aimait pas les pauvres**

Auteur : **Varnier Laurine**

Arnaud Vicomte vit en Eurasia, un pays peu connu, très peu connu mais qui existe bel et bien sur Terre. Vous allez faire la connaissance de ce drôle de monsieur que l'on a vite fait de juger. Mais avant de parler de lui dans son dos, partons à sa rencontre, incognito.

« Monsieur le ministre, monsieur Vicomte ! Venez ! Nous attendons votre allocution avec une grande impatience ! » S'écria le valet.

« On ne peut jamais être tranquille ! » grommela dans ses pensées le ministre en finissant son dernier cigare. Pris de hâte, il sortit de sa poche son discours, soigneusement préparé par son assistant et survola les quelques lignes, d'un air languissant. Sûr de lui, il s'avança à petit pas vers l'une des nombreuses portes d'entrées que compte le parlement.

« Souhaitez-vous un verre d'eau fraîche, monsieur le ministre ?

- Non merci»

Ne plus penser à autre chose. Se concentrer. Ignorer le bruit qui parasite la pensée. Le ministre Vicomte regarda nerveusement l'horloge. 15h29. Dans une minute il serait au micro, mille et un regard fixés sur lui, buvant ses paroles, mille et un spectateurs ou auditeurs attentifs. Toute la presse au complet était présente. C'était un discours attendu, très attendu par tous les Eurasiens et pour cause, Monsieur Vicomte était ministre des classes sociales, le numéro deux du gouvernement eurasien, derrière sa femme, la Présidente. Un couple au pouvoir donc. Le mois dernier, il avait proposé une loi interdisant aux familles pauvres d'avoir des enfants. « Ils ne peuvent déjà pas se nourrir eux-mêmes, je ne vois pas comment ils pourraient élever leurs enfants » s'était-il justifié. Personne n'osait le contredire et pour cause, tout le monde éprouvait une peur torride de lui. On raconte qu'il avait fait emprisonner puis torture à mort l'ancien amant de sa femme lorsqu'elle n'était pas encore présidente. Pire encore, il avait fait assassiner l'un des professeurs de sa fille qui l'avait punie sous prétexte qu'elle avait fait tomber un crayon pendant son cours. On ne va pas énumérer tout ce que ce gentilhomme a fait, une vie serait insuffisante. Vous l'aurez bien compris, monsieur Vicomte était quelqu'un de très influent qui obtenait tout ce qu'il voulait. Priorité au direct. Le fameux ministre était en ce moment même au perchoir, ses feuilles en mains. Les députés étaient sérieux, personne ne parlait ou jouait sur son téléphone. Le seul bruit qui déchirait le silence était la voix toujours plus cassante du ministre. Certains députés tremblaient de peur, se demandaient sur quelle loi stupide ils allaient devoir voter. « Voter », un bien grand mot lorsque l'on sait qu'à chaque vote, le résultat était toujours le même : oui : 200, non : 0. C'est sous les yeux écarquillés que monsieur le ministre termina son discours :

« Tous les pauvres, c'est-à-dire tous ceux vivant avec moins de 900 livres eurasiens par mois, doivent être arrêtés dès maintenant et jeter en prison. »

Vous, lorsque vous lirez cela, vous éclaterez de rire pour certains ou vous vous demanderez si vous devriez en rire ou en pleurer. C'est totalement impossible dans vos pays occidentaux démocratiques mais c'est une normalité en Eurasia. Une drôle de normalité. L'ordre d'arrêter tous les pauvres fut diffusé à tous les commissariats du pays à ordre immédiat. On savait que le ministre Vicomte détestait les pauvres et qu'il les haïssait du plus profond de son coeur. Pour les pauvres, c'était réciproque, ils le détestaient par la pensée. Le lendemain, chose faite. Tous les habitants des logements sociaux eurent droit à une petite visite surprise dont ils se seraient passés de la part des forces de l'ordre. Tous, enfants, parents, retraités et même bébés, tous sans état d'âme furent embarqués vers un long trajet sans fin vers l'inconnu. Plus aucun SDF ne couraient les rues de Porto-Eurasia, la capitale de l'Eurasia, au plus grand bonheur des bourgeois. C'étaient d'ailleurs les seules personnes heureuses de cette réforme. C'est donc sous un soleil radieux que le ministre Vicomte prit son petit déjeuner, dans son logement de fonction, au milieu de quelques arbres et oiseaux que compte son jardin en pleins centre-ville. Malgré son manque d'impunité, le ministre Vicomte savait apprécier la poésie de la nature. Enfin, l'Eurasia était débarrassée de ses horribles, de ses répugnantes personnes que l'on appelle « pauvres » ! Il était heureux en ce matin d'été. Il fallait dire que le programme de cette journée était alléchant : inauguration d'une entreprise de dessous de verre le matin suivis d'un inévitable vin d'honneur, puis déjeuner avec sa maîtresse et plus si affinité et en fin d'après-midi, il avait rendez-vous avec sa femme, la vraie au vernissage d'une nouvelle exposition. Quel beau programme ! Lorsque midi retentit, le ministre radieux s'empressa de quitter le vin d'honneur et se rendit discrètement au restaurant où il retrouvât la seconde de son coeur. Le déjeuner se passa à merveille. Si merveilleusement bien que affinité oblige, ils finirent leur repas dans une chambre d'hôtel comptant autant d'étoiles que tous les doigts d'une main. Lorsque le ministre s'apprêta à quitter l'hôtel après un jeu de jambe enflammé, l'air de l'hymne à la joie retentit et son téléphone sonna. C'était sa femme.

« Allô, mon chéri ? Comment vas-tu ? Dis-moi, qu'est-ce que tu fais en ce moment ? demanda-t-elle.  
- Je suis au bureau. Je vole de dossier en dossier. Au fait, tu as vu l'efficacité de ma réforme sur les va-nu-pieds ? On en a arrêté vingt mille rien que cette nuit !

- C'est étrange, vois-tu, s'enquiert-elle de lui répliquer, je viens tout juste d'appeler ta secrétaire et elle m'a dit que tu n'étais pas à ton bureau. Pourquoi ce mensonge ? »

Le ton de la présidente s'était endurci à la prononciation de la dernière phrase.

Des gouttes de sueur commencèrent à perler du front du principal intéressé.

« Je ne suis pas au bureau du ministère mais tu sais celui rue de la Bourgeoisie, dans le 16ème ?

- Bien, je comprends mieux. A ce soir. »

Elle raccrocha. Monsieur le ministre avait échappé belle. Il embrassa la deuxième femme de son coeur une dernière fois et se rhabilla. Quelqu'un sonna à la porte. Il alla ouvrir. Une gifle volante vint lui écorcher la joue et laissa une belle empreinte, petite dédicace et un souvenir (le dernier) que lui laissa sa femme. Vous l'aurez deviné, l'auteur de ce geste mémorable n'était autre que madame Vicomte alias la Présidente. Escortée par ses deux « Bodyguards » à l'allure et à la prestance qui vous empêche de les regarder droit dans les yeux ; ces mêmes hommes n'eurent aucune pitié à agrippé de

leur mains fort chaleureuses le col de la chemise de Vicomte et de sa douce muse. Enfermé au même titre que ceux qu'ils qualifiaient de répugnants, il y a encore si peu, il vécut l'horreur de ces camps d'internement dont il avait lui-même ordonné la construction. Sans son costume et sa cravate, il passait inaperçu, heureusement d'ailleurs car tous les autres prisonniers le prenaient pour l'un des leur, un pauvre arrêté par la police. La vie était bien différente de celle qu'il avait connu alors ministre, habitué au faste qu'offre le pouvoir. Il essayait de corrompre les gardiens avec quelques billets en échange d'un morceau de pain mais c'était peine perdue. Il était immédiatement dénoncé. Des gardiens de prison exemplaire, il en avait voulu, il en payait les conséquences. Épuisé, il s'allongea dans la cours et s'endormis. Il se réveilla, se leva, marcha vers sa cellule. Il s'arrêta. Il sentait le regard de quelqu'un peser sur sa silhouette. Cette personne, inconnue, le regardait depuis des heures, il en était certain. Il se retourna et vit cet homme aux yeux noirs mystérieux le dévisageant, assis. « Enfin Arnaud, tu ne me reconnais donc pas ? » lui lança-t-il.

Quelqu'un connaissait son prénom et sans doute même qui il était. Et cela lui faisait peur. Horriblement peur. Si les autres prisonniers l'apprenaient, il serait un homme mort. Ne sachant que faire et bouleversé par ses émotions, il s'enfuit et se cacha dans les toilettes. L'étrange monsieur, assez abimé par l'âge ne put le poursuivre. Le jour suivant, l'un de ses camarades que l'un d'entre eux s'était éteint. Lorsqu'il entendit le nom de son père, Arnaud ne put s'empêcher de courir aussi vite qu'une gazelle en état de survie extrême. Au milieu de la salle funéraire, quelques amis du défunt se recueillaient une dernière fois. Il reconnut l'homme qui l'avait abordé hier soir dans la cour et qu'il avait gentiment délesté. Il reconnut cet homme qu'il avait cherché à fuir adolescent et qu'il n'avait jamais revu depuis. Il avait voulu sortir de cette pauvreté qui l'entourait dans son enfance, le voilà confronter à son destin. L'homme qui haïssait les pauvres n'était autre qu'un descendant d'une famille au revenu très précaire.

Titre : **Mouvement de population**

Auteur : **Chaput Noélyse**

Je pars en France à cause du danger. Je n'ai plus de nourriture, d'eau et d'abri pour me réfugier. J'ai une angoisse. Aujourd'hui quand je vais partir, mes parents ne seront plus avec moi et je ne sais pas si je les reverrai. Je tremble car j'ai une grosse frayeur de mourir pendant le trajet. Est-ce que j'aurai à manger ? Est-ce que je pourrai être bien accueillie ? Où est-ce que je pourrai dormir ? Puis un grand sentiment de tristesse m'envahit. Je vais quitter mon pays où je suis née et où j'ai grandi.

Le 31 Juillet, ça y est c'est l'heure de fuir pour moi vers la France. Je monte dans le bateau et là c'est le drame parce que ce bateau qui va nous emmener est une prison avec des cages, des barreaux.

Le voyage est terrible.

Le 2 Août, j'arrive dans un port avec beaucoup de chaleur. Je peux enfin voir la mer, les vagues et plein d'autres choses que j'espère retrouver tous les jours. Mais un gendarme vient me prendre par le bras pour qu'on aille parler, pour savoir ce qu'il s'est passé pendant le trajet.

« ... Les personnes nous demandaient de nettoyer les sols et d'évacuer les blessés, les malades...

- D'accord. Est-ce qu'il y a eu des morts, des massacres ?

- Oui. Ceux qui ne voulaient pas faire les tâches. Ils étaient sortis des cages et on les tuait ! »

- Je veux que tu te présentes en quelques mots.

- Je m'appelle Laura. J'ai 14 ans. Je suis partie de mon pays, la Syrie, car là-bas, il y avait la guerre et voilà je suis venue en France, parce que j'ai appris le français à l'école.

- Tu te débrouilles bien, tu pourras aller au collège pour encore progresser. »

Après la discussion, des personnes nous ont séparés entre filles et garçons et nous ont conduits dans des hébergements, mais comme il y avait beaucoup de monde, certains devaient rester dehors ou attendre que des gens les invitent chez eux.

Le lendemain matin, je suis allée au collège. J'étais fière car chez moi il n'y avait plus d'école ou de maîtres pour enseigner.

Pendant trois ans je me suis beaucoup améliorée. J'ai appris aussi la langue anglaise, l'espagnol et aussi la langue des signes. J'ai commencé un apprentissage dans un établissement pour sourds-muets. J'ai préparé mon bac professionnel après mon brevet des collèges. Je révise mon bac pour essayer d'aller vers les études de médecine. On me trouve appliquée, volontaire. Je ne fais que

travailler. C'est pour oublier. Les professeurs m'apprécient. En dehors de mes cours, j'ai trouvé une famille d'accueil où je m'entends avec tout le monde. J'ai rencontré quelqu'un qui accepte de m'aider dans tous mes problèmes ou projets. J'ai retrouvé le sourire et le bonheur que j'avais en moi depuis très longtemps mais que j'avais perdu.

J'ai aussi appris à faire à manger, bref, je suis autonome et fière de moi. Malgré tout, parfois, je me sens mal car mes parents me manquent et je ne sais pas si ils sont partis ou si ils sont en vie.

Mais le jour de mon anniversaire, de mes 17 ans, le matin, j'ai eu le droit à un petit déjeuner exceptionnel et ma deuxième mère m'a dit que j'aurais une énorme surprise. J'étais impatiente de connaître le cadeau. Pour mon plus grand plaisir, c'était une lettre de mes parents où il était marqué "Bon anniversaire". J'étais en larmes mais c'étaient des larmes de joie.

Un an plus tard, j'ai eu 18 ans mais j'étais toujours sans papiers. Mon bac en poche, je suis entrée en études de médecine comme je le voulais. Je me suis rendue à l'université mais deux policiers m'ont arrêtée. Ils m'ont emmenée à l'aéroport. Ils m'ont donné un billet d'avion pour que je retourne en enfer, donc chez moi, en Syrie, où il y a encore la guerre.

Titre : **Mouvement d'humeur**

Auteur : **Recordon Mathis**

La tension est à son comble. Le coup de pistolet qui marque le départ retentit. Les coureurs se précipitent, le départ est un moment décisif. Marcus se lance à toute vitesse. Sur une centaine de participants il est le dixième. Ils attaquent une côte si raide que les mollets et les cuisses s'enflamment. La douleur est extrême et enfin une descente est à quelques mètres. Pendant celle-ci les coureurs soulagent la douleur musculaire mais les genoux en prennent un sacré coup. Une fois arrivé en bas, le temps se couvre et il se met à pleuvoir de grosses gouttes. Marcus est alors troisième de la course et déjà quarante-neuf participants ont abandonné. La dernière étape du parcours est une grande ligne droite d'environ deux kilomètres. Marcus est passé premier alors qu'il ne reste que vingt-quatre participants, les plus endurants sur ce parcours très sélectif. Sa foulée est parfaite. La ligne d'arrivée n'est qu'à vingt mètres environ, et soudain un violent éclair vient frapper Marcus de plein fouet, et il s'écroule. Il est immédiatement transporté à l'hôpital et est mis en soins intensifs pour réanimer son coeur en piètre état. Un puis deux puis trois électrochocs et au quatrième son coeur se remet à battre de plus belle mais malheureusement il est plongé dans un profond coma.

Un an plus tard, au beau milieu de la nuit, Marcus prend une grande inspiration et bondit sur son lit d'hôpital. Il crie « Je suis vivant ! » une équipe monte à toute vitesse dans sa chambre. Mais une fois la porte passée... Le médecin de garde et les infirmières sont stupéfaits. Marcus est assis sur son lit avec toutes ses perfusions et leur dit que tout va bien. Mais en essayant de se lever il s'écroule par terre. Après un an de coma ses jambes sont devenues trop faibles. Il enrage. Sa colère n'a pas de limite.

Grâce à de longues séances de rééducation où il répète inlassablement les mêmes mouvements en râlant, Marcus arrive enfin à marcher puis à se remuscler.

Pendant dix mois il va durement s'entraîner pour refaire et gagner cette course qu'il n'a pas pu finir. Revoir ce ruban de victoire et ne pas le passer, c'est une trop grande frustration. Il ne supporte plus les orages. Il est à fleur de peau. Ses parents, ses amis, ne reconnaissent plus le garçon vif mais aimable que le sport équilibrait. Tant qu'il n'aura pas gagné, il en voudra à la terre entière.

Il est devant la ligne de départ. Il voit face à lui la côte raide qui, auparavant, l'a fait tant peiner. Mais pas le temps de se déconcentrer. Il fait le vide dans sa tête et le coup de pistolet qui marque le départ retentit. Marcus fait un mauvais départ et débute trentième mais il se rattrape et gagne quelques places dans la montée. Hélas dans la descente ses genoux le font tellement souffrir qu'il n'avance presque pas. Soudain, arrivé sur le plat il comprend qu'il ne lui reste que deux kilomètres

pour reprendre sa course en main. Il sent une force surhumaine venir en lui, comme une énergie mystérieuse mais pour lui c'est clair. Son traumatisme n'a fait que le rendre plus fort. Il ne peut pas perdre après tout ce temps passé à s'entraîner. Pour lui la défaite n'est pas envisageable. De quarante-troisième il fait une remontée fulgurante et il passe haut la main la ligne d'arrivée, premier mais triste de ne pas pouvoir prendre sa coupe en or et la brandir. Marcus n'a pas de bras. Il fait du handisport depuis sa plus tendre enfance et c'est une grande fierté pour lui et sa famille de gagner cette course



# Concours d'écriture de nouvelles 2019



## "LE MOUVEMENT À L'EXERCICE"

L'Association Le Colporteur, organisatrice du 30<sup>e</sup> Salon du Livre d'Hermillon (19 et 20 octobre 2019), vous invite à participer au **concours d'écriture de nouvelles autour du thème : "Le mouvement à l'exercice"** (ou aborder la beauté du sport et du mouvement), organisé en partenariat avec la Fourmilière de Saint-Jean-de-Maurienne (centre social).

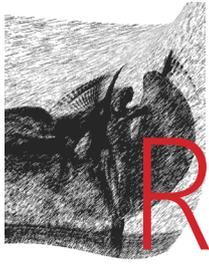
### Règlement :

1. Le concours est ouvert du 1<sup>er</sup> février au 31 juillet 2019.
2. La participation au concours est libre.
3. Le concours est ouvert à tous sans limite d'âge.
4. Une catégorie "Jeunes de moins de 16 ans" peut être créée en fonction du nombre de nouvelles reçues.
5. Les textes doivent impérativement parvenir aux organisateurs **avant le 31 juillet 2019, minuit**.
6. Chaque participant ne peut présenter qu'un seul texte.
7. Un texte peut être collectif.
8. Le texte de la nouvelle ne doit pas excéder 3 pages, soit 135 lignes, soit 10 000 caractères (espaces compris).
9. Le texte doit être rédigé en police arial de taille 12, interligne 1,5, marges 1 cm.
10. Le non-respect des points 8 et 9 entraînera un classement du texte hors concours.
11. Le tapuscrit doit être envoyé impérativement en **format papier et informatique** par mail aux adresses indiquées ci-dessous.
12. Le texte doit comporter un titre et aucun signe distinctif.
13. Chaque page doit être numérotée et comporter le titre de la nouvelle.
14. Pour garantir l'anonymat, le texte sera accompagné d'une feuille volante sur laquelle seront inscrits : Le nom et les coordonnées de l'auteur, la mention "moins de 16 ans" ou "plus de 16 ans" le cas échéant, ainsi que le titre de la nouvelle.
15. Un jury récompensera les auteurs des textes les plus appréciés lors de la remise des prix le dimanche 20 octobre au Salon du Livre d'Hermillon. Les critères de notation retenus sont : le respect des règles de langue (il est permis de ne pas faire de faute d'orthographe), la qualité et l'originalité du style, la prise en compte de la thématique, la qualité des personnages, la qualité de la chute, l'impression générale.

**Tapuscrits à envoyer avant le 31 juillet 2019 à :**

Association Le Colporteur  
564 route de la cascade  
73300 HERMILLON  
salon@hermillon.net

**Renseignements au 04 79 59 64 82 et [salon@hermillon.net](mailto:salon@hermillon.net)**



# Remerciements

L'Association Le Colporteur tient à remercier,

- Les auteurs des nouvelles,
- Les membres du jury pour leurs lectures attentives et bienveillantes,
- La Fourmilière de Saint -Jean-de-Maurienne et particulièrement Marine pour son appui et soutien,
- Elisa Fuksa-Anselme, pour la réalisation de ce livret.



# Mot du parrain

Si on y regarde bien, le mouvement c'est toute ma vie.

En tant qu'ancien Sportif de haut niveau, il eut été aisé de vous faire défiler des vidéos de sports, de vous impliquer dans des descentes de ski virtuelles, ou encore de vous faire vivre en direct, avec une radio bien accrochée, mes déboires de cycliste amateur.

Devenu récemment un écrivain de catégorie junior (vu mon âge et mon niveau d'écriture), il serait relativement facile de démarrer une histoire qui bouge, où l'on pourrait se faufiler dans les méandres de la physique, où la prose ne serait qu'un tableau de bord bardé de chiffres et de statistiques. L'histoire finirait bien, avec un calcul savant, tout le monde serait ex æquo comme dans l'école des fans.



Seulement, ici dans le Salon du Livre d'Hermillon et pour ses lecteurs très avertis, ce n'est pas possible. L'exercice doit être plus osé. Dans ce Salon du Livre, il faut évidemment prendre les chemins de l'écriture et de la pensée jusqu'à traduire toutes ces énergies qui nous font vivre pleinement.

Dans le Salon d'Hermillon comme dans mes yeux, il faut toujours aller plus loin, plus haut, plus fort. Au travers de l'écriture, rechercher sans relâche comment exprimer le mouvement, quel exercice de style préféré pour vous transmettre toutes ces sensations, toutes ces émotions vécues au centième de seconde.

Nommé heureux parrain de ce Salon, et avec une joie non dissimulée de retrouver ma chère Maurienne, je voudrais surtout écrire ce moment dans le partage de nos expériences de sportifs et d'écrivains, de lecteurs ou de visiteurs. Je voudrais mettre le mouvement à l'exercice de nos neurones pour qu'il trouve la forme, qu'il prenne de la vitesse et donne du sens à nos actions.

Dans nos rencontres, mettons aussi l'exercice au centre de nos mouvements, partageons comme pour l'entraînement du sportif de haut niveau, l'avant et l'après d'une page blanche ou d'une compétition pour que nous soyons tous champions au Salon d'Hermillon !

Franck Piccard